PAUL MORAND

BUCAREST



17e mille

Il a éte tiré de cet ouvrage dans la collection « **La Palatine** » :

17 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, dont 10 numérotés de J. 1 à J. 10, et 7 hors commerce, marqués H. C.;

28 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 20 numérotés de H. 1 à H. 20, et 8 hors commerce, marqués H. C.;

78 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 75 numérotés de L. 1 à L. 75, et 3 hors commerce, marqués H. C.;

1 200 exemplaires sur papier d'alfa, dont 1 100 numérotés de 1 à 1 100, et 100 exemplaires hors commerce.

BUCAREST

Nu mai poți băga înapoi
oua în găină

1957 - CRONICĂ DE FAMILIE (P.D.)

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes (Au Sans Pareil), 1914-1925, 14e édition.
Tendres Stocks (Nouvelle Revue Française), 1921. 21e édit.
Ouvert la nuit (Nouvelle Revue Française), 1922. 135e édit.
Fermé la nuit (Nouvelle Revue Française. 1923. 85e édit.
Lewis et Irène (B. Grasset), 1924. 116e édition.
Flèche d'Orient (N. R. F.), 1931. 75e édition.
Rococo (B. Grasset), 1933. 36e édition.
France-la-doulce. Satire (N. R. F.). 1934. 70e édition.

CHRONIQUE DU XXe SIECLE

I. **L'Europe galante** (Europe) (B. Grasset), 1925. 118e édit.
II. **Bouddha vivant** (Asie) (B. Grasset), 1927. 124e édit.
III. **Magie Noire** (Afrique) (B. Grasset), 1927. 120e édit.
IV. **Champions du Monde** (Amérique) (B. Grasset), 1930. 100e édition.

PORTRAITS DE VILLES

New-York (Flammarion), 1929. 273e édition.
Londres (Plon), 1931. 80e édition.
Bucarest (Plon). 1935.

VOYAGES

Rien que la terre (B. Grasset), 1926. 100e édition.
Le Voyage (Hachette), 1927. 20e édition.
Hiver caraïbe, documentaire (Flammarion), 1929. 54e édit.
Paris - Tombouctou, documentaire (Flammarion), 1928. 80e édition.
Air Indien (Grasset), 1933. 60e édition.

DIVERS

Papiers d'identité (B. Grasset), 1931. 40e édition.
1900 (Éditions de France), 1931. 100e édition.
Rond-point des Champs-Élysées (B. Grasset), 1935. 14e édition.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1935.

PAUL MORAND

BUCAREST

Avec deux cartes



LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
Imprimeurs-Éditeurs — 8, rue Garancière, Paris, 6e

ENTRE
DANUBE ET CARPATHES

Lorsqu'on se trouve au champ d'aviation de Baneasa, on aperçoit sous leurs hangars de ciment les appareils des deux grandes lignes qui relient Bucarest au reste de l'Europe : *Air-France* vers Paris et *Lot*, compagnie polonaise, vers la Méditerranée ou la Baltique. Les voies ferrées s'étaient écartées de ce tracé historique mais le réseau aérien y est revenu et Bucarest a maintenant repris la place qu'il occupa au cours des siècles, à la croisée des chemins ouest-est, de Vienne à Constantinople, et nord-sud, de Stockholm et de Varsovie vers Athènes.

Bucarest aurait dû s'appuyer carrément au Danube, ou du moins être relié à ce roi des fleuves par quelque autostrade ou quelque canal droit comme le bassin de Versailles et long de cinq lieues. Mais ses princes redoutaient pour lui une situation de ville frontière et les périls auxquels, par exemple, est exposé Belgrade (dont le moindre n'est pas la fonte des neiges qui dilate les rives de près d'un kilomètre) ; ils ne pensaient qu'à mettre entre le Turc et eux le plus d'espace possible. Du Danube, la capitale ne connaît qu'un maigre affluent, la Dambovitza, elle-même tributaire de l'Arges ; une ceinture de lacs et

de marécages rappelle seule le voisinage de la grandiose coulée.

Il n'est jamais question du Danube à Bucarest ; personne n'y fait allusion, sauf pour célébrer dans quelque chanson tzigane « le chemin sans poussière », sauf pour dire parfois d'un homme en fureur qu'il « devient Danube » :

Car je suis le Danube immense.
Malheur à vous si je commence...

Personne n'en parle, sauf quelques négociants en grains et quelques chasseurs de canards ; on le laisse seul, ce père des loutres, poursuivre, au sortir des Portes de fer, sa route autoritaire vers le Delta et les ports à blé, et si la nuit, aux Halles, le noctambule attardé ne voyait pas débarquer des paniers d'osier pleins de carpes géantes, de tanches limoneuses, de sterlets squameux à museau de lévrier, de *moruns* à caviar pareils à des cadavres humains égorgés dans les lacis de lie de Valkow, il ignorerait toujours la proximité de la plus noble et de la plus vitale des artères d'Europe.

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec elle. J'arrivais de Constantinople par la voie du ciel après avoir été fort secoué par des poches d'air au-dessus des montagnes de Bulgarie ; le soleil déclinait ; je cherchais l'eau, les yeux fatigués de l'aridité balkanique ; soudain, j'aperçus au loin un si intense foyer de lumière, un embrasement si total de l'horizon que j'en fus aveu-

glé : le Danube, pareil à l'arbre de vie motif central des tapis roumains, coulait sous nos roues immobiles avec une telle amplitude, gonflant les hernies énormes de ses lacs, submergeant les prairies, changeant de lit, ménageant au centre de ses lagunes dormantes des îles à saules pour les inonder aussitôt et en rebâtir d'autres avec les pierres roulées, se frayant, comme Hercule, un passage à coups de chênes arrachés qu'il maniait par les racines, cachant dans ses roseaux à panaches des flamants et des cygnes sauvages, exondant ses bancs noyés bordés de joncs, que nous mîmes plus d'un quart d'heure pour retrouver la terre ferme et ces collines, bastion naturel de la capitale, où tant de fois se joua sa destinée et qu'on nomme, à l'indienne, *le lieu de la guerre.*

Une fois forcée cette redoute avancée, Bucarest est à moi. Il ne s'annonce par aucune usine, par aucune banlieue ; la verdure ne s'interrompt point et l'avion décrit déjà son orbe au-dessus du centre, qu'on s'en croit encore éloigné. Presque aussi étendu que Paris, bien que trois fois moins peuplé, il se loge dans une grande vallée qui plie sous son poids pour se relever aussitôt après et que dominent trois monticules isolés, Dealul Spirei, l'Arsenal et Cotroceni. Au delà commence la plaine soudée à celle de Moldavie et, par la Bessarabie, aux steppes infinies de la Russie du sud.

Mais la croissance roumaine ne s'est pas faite dans le sens nord-est, pente naturelle des invasions barbares ; son lieu de prédi-

lection fut le Danube et les affluents qui y descendent, l'Arges, l'Olt, le Jiu, venant des montagnes déchiquetées, des massifs poilus de sapins transylvains ; ces massifs-là sont les vertèbres caudales des Carpathes qui, ayant quitté le Danube près de Vienne, le retrouvent ici après avoir dessiné un *S* immense à travers l'Europe orientale. Là se cache le berceau héroïque de ce peuple qui dut attendre près de deux mille ans le droit de vivre. Là se trouvent les petites cités fortifiées, Campulung, Curtea de Arges, Tergovistea, qui préfigurèrent Bucarest et furent chacune à son tour capitale, jusqu'au jour où le pays trouva son équilibre et où Bucarest s'affermit au centre de l'amphithéâtre valaque protégé par le grand arc carpathique, courbé comme le dos d'un portefaix turc, et appuyé à sa base sur le fleuve nourricier par où était descendu un jour l'empereur Trajan, père des Roumains.

PANORAMA HISTORIQUE

Le lait de la Louve.

Au temps d'Edgar Quinet et de cette école historique qui s'efforçait de décaper les peuples de leur croûte d'histoire légendaire pour mettre à jour la race, nous tendîmes les bras à la Roumanie en l'appelant « notre sœur latine ». Laissons ce lieu commun aux discours des ministres ; la Roumanie est notre cousine, tout au plus. Nous sommes Celtes, Latins, Germains. Ils sont Thraces, Latins, Slaves. Le mot *Valaque*, *Vlakh*, vient-il de Welche, ou Gaulois? Les Thraces étaient-ils des Gaulois? Cela est plus que douteux. A peine peut-on affirmer que, dans la ruée conquérante qui les entraîna jusqu'en Asie Mineure, nos ancêtres effleurèrent en passant le Danube.

Les plus lointains aïeux des Roumains, les Scythes, occupaient l'espace qui s'étend de la Theiss à la mer Noire et du Danube au Dniestr, rectangle d'eau au sein duquel s'élève ce triangle de montagnes carpathiques évoqué plus haut, qui fut le refuge, la forteresse, le salut de la race roumaine. Ces Scythes nomades, ces Touraniens trapus couleur de terre cuite, avaient des congénères sédentaires, les

Agathyses, peuple efféminé, dit Hérodote, car il se couvrait de bijoux d'or ; c'est la preuve qu'il exploitait déjà les mines de Transylvanie. L'apiculture lui était connue, et Hérodote se plaint même que les abeilles couvraient la terre en si grand nombre que la circulation en était gênée. Ces abeilles quasi préhistoriques seront à travers les siècles une richesse roumaine et alimenteront pendant trois cents ans le trésor du Grand Turc. Les doux Agathyrses se fondirent dans un peuple autrement vigoureux et agressif, les Géto-Daces venus de Thrace, qui eurent les honneurs d'une campagne d'Alexandre le Grand, inquiétèrent le puissant empire romain et arrachèrent même à l'empereur Domitien un traité assez humiliant. C'est soi-disant pour venger cet affront, mais surtout pour s'emparer des mines d'or de Transylvanie que Trajan franchit le Danube avec ses légions aux noms ravissants : la *Macédonique*, la *Claudienne*, amenées d'Écosse ou de Judée, et au cours des campagnes 101-102 et 105-106 envahit la plaine, fortifiant ses conquêtes de galeries à créneaux flanquées de tours. Il s'était arrêté là, devant les Sarmates : c'était vraiment le bout du monde. (Non loin, mais un siècle plus tôt, à Tomi (Constantza), sur la mer Noire, Ovide exilé avait soufflé dans ses doigts gelés devant « le Pont Euxin et l'écumant Danube embrassés par le froid, se couvrant d'une croûte de glace » et composé ses *Tristes* que personne ne lisait).

A l'abri des fossés et des fortifications, les

légionnaires travaillaient à des routes stratégiques. Les émigrants accouraient. Les mines d'or attiraient les colons italiens en si grand nombre que la proportion du sang latin a dû certainement être plus forte en Dacie qu'en toute autre colonie romaine. Les voyageurs qui s'arrêtaient à Rome au Bureau des Libelles pouvaient voir dans la cour, assis sur un maigre bagage et attendant la signature impériale, des chefs gaulois ou belges, des affranchis orientaux et des marchands d'esclaves nubiens venus aux ordres qui s'apprêtaient, en jouant aux dés, à envoyer vers les provinces danubiennes des échantillons de tous les peuples de l'Empire. Le voyage coûtait peu aux Romains ; lorsque, plus tard, Constantin édifia sa ville à l'entrée du Bosphore, n'y installa-t-il pas sans plus de cérémonie que des meubles, des sénateurs, des patriciens romains, avec ordre de ne plus revenir? A plus forte raison n'hésitait-on pas à diriger sur la Dacie les Barbares d'hier pour barrer la route aux Barbares de demain.

En gros troupeaux affluaient les artisans : mineurs de Dalmatie, armuriers de Cordoue, cardeurs maltais, tisserands belges, fabricants de poêles baltes, forgeurs d'épée suisses, verriers égyptiens, tourneurs d'amphores grecs, potiers de Campanie. La cité s'organisait ; les militaires avec leur hiérarchie à soixante degrés, les vétérans, les prêtres, les fonctionnaires militarisés tenaient le haut du pavé et traitaient avec hauteur les chefs de syndicats, les patrons de la corporation des porteurs de

litières ou des navigateurs sur outres, les gens de cirque, les mercantis orientaux et les indigènes. Ils vivaient dans leurs clubs comme aujourd'hui les officiers anglais des Indes. Les tribuns des cohortes ne fréquentaient pas les tribuns du casernement. Les impôts, les taxes indirectes, les octrois et péages, le cens, l'arpentage, les monopoles et les tributs divers, bref, tout le confort moderne s'abattait sur la Dacie, et, en outre, les procurateurs veillaient à ce que le latin fût parlé partout. De temps en temps, les empereurs venaient de Rome surveiller le travail et, si quelque mécontentement se faisait jour, Caracalla répondait aux préfets des camps, aux légats, aux recteurs, à tous les chefs de cette immense bureaucratie : « Enrichissez le soldat ; le reste n'est rien. »

Cela dura cent cinquante ans. Un jour vint où l'Empire, comme toutes les choses trop grandes, se cassa. C'était sous Aurélien. « Aurélien... abandonna la province établie par Trajan au delà du Danube. Il en retira l'armée et les provinciaux et établit les populations qu'il y avait prises dans une partie de la Mésie. » Ces deux lignes de l'historien Vobiscus ont donné lieu à d'interminables controverses entre Roumains et Hongrois, les premiers affirmant que seuls les légions, les fonctionnaires et les colons aisés avaient passé le Danube, laissant derrière eux le gros de la population daco-romaine, tandis que, selon l'interprétation des seconds, tout le pays aurait été évacué, si bien que c'est dans un

désert dépeuplé qu'Arpad et ses Hongrois auraient fondé leur empire, où plus tard les Roumains reparurent par immigration, par une sorte d'endosmose et d'intrusion qui ne leur créerait aucun droit historique sur les régions obtenues par eux au traité de Trianon et revendiquées aujourd'hui par les vaincus.

Bel exemple de ces querelles d'historiens au sein desquelles se cache un futur *casus belli*... Tout milite cependant en faveur de la thèse roumaine : une langue foncièrement latine, une race à profil de légionnaire, une tradition orale qui, dès le douzième siècle, passe dans les chroniques, et pour qui les Roumains sont les fils des Romains.

Entrée des Barbares.

Privé de ses chefs, de son armée et de son élite, le peuple vit accourir le torrent des peuplades hirsutes : Goths retranchés derrière leurs chariots, Sarmates à bouclier d'osier, vrais sauvages blancs, Ostrogoths, Huns à cheveux plats, Avares entourés de cendres, Gépides, Tartares mangeurs de rats et de souris et dont les chevaux savaient trouver l'herbe sous la neige, Bulgares de la Volga, Finno-Hongrois, Mongols à pommettes saillantes, toutes ces épidémies humaines dont la dernière fut le Turc. Mille années d'inva-

sions atroces dont une seule eût suffi à exterminer un peuple ordinaire, dix siècles obscurs et quasi inconnus ; c'est avec des cités rasées, des églises détruites, des archives dispersées, des traditions étouffées que la Roumanie se présente devant l'histoire ; ténèbres profondes comme celles où s'enfoncent les races disparues à jamais ; pour deviner quelque chose de la vie de ce peuple, de son organisation, de ses mœurs, il a fallu scruter un à un les mots de sa langue comme on étudie les outils et les ossements des hommes quaternaires.

Au douzième siècle, un chroniqueur de Constantinople parlant d'une armée byzantine aux prises avec les Hongrois, la dit soutenue par un contingent de Valaques, « anciens colons italiens. » D'où venaient ces descendants des Romains? Comment avaient-ils survécu au départ des légions?

Fuyant devant les hordes, emmenant leurs femmes, leurs chevaux, leurs troupeaux, ils étaient montés se réfugier dans les forêts du triangle montagneux que les Asiatiques venus des hauts plateaux chauves se contentaient de regarder de loin avec une horreur sacrée. Le moine Rogerius, qui fut fait prisonnier par les Tartares et s'échappa de leurs mains, dit « avoir vu, près du village de Frata, une montagne magnifique et très élevée, sur le sommet de laquelle se dressaient des rochers effrayants. C'est là qu'avaient cherché refuge un grand nombre d'hommes et de femmes, qui nous reçurent les yeux mouillés de larmes et s'informèrent des dangers que

nous avions courus. Ils nous offrirent un pain noir, fait de farine et d'écorce de chêne ».

A travers les défilés de la Prahova, les gorges de l'Ardéal, ces rescapés voyaient monter l'inondation des Asiatiques, dont les uns s'arrêtaient au Danube, tandis que les autres le traversaient sur la glace. Paysans pauvres mais libres, ils vivaient en communauté, défendant même dans leurs assemblées périodiques un embryon de droits politiques, sous leurs chefs de village ou *knèzes*, sous leurs chefs de districts ou *voevodes*. Ces mots sont slaves ; c'est que l'une des invasions, celle des Avares, avait eu pour la future race roumaine une conséquence d'une importance capitale ; elle avait en effet refoulé les Slaves, établis sur le pourtour des Carpathes, jusque dans les montagnes déjà habitées par les bergers daco-romains. A ce peuple retombé dans la misère et le nomadisme, les Slaves apportèrent une large dose de sang neuf, parachevant ainsi la formation de la race roumaine, une organisation, des coutumes et une terminologie qui subsistent aujourd'hui encore. Dès que les invasions cessaient, ce peuple nouveau redescendait à pas prudents dans la plaine fertile, y plantant son millet. Puis sitôt que sévissait derechef l'inévitable fléau, il remontait sur son perchoir résineux, préférant les ours et les loups aux Petchénègues et aux Koumans.

Tandis que ces réfugiés poursuivaient leur existence obscure et menacée, loin d'eux, à

leur insu, naissaient les forces qui plus tard modèleront l'histoire de Roumanie.

Byzance.

Du douzième au quatorzième siècle, Byzance brillait de ce vif et dernier éclat qui, de Bagdad à Paris, illuminait le monde. « L'Empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille parée d'or et de pierres précieuses. » La seigneurie d'Empire rayonnait autour d'elle et elle avait enfoncé la foi chrétienne au cœur des Balkans ; la future Roumanie était alors bien placée pour recueillir la chaleur de l'ultime foyer de la civilisation blanche. En lutte permanente avec ses derniers envahisseurs, les Hongrois et les Cumains, tantôt les combattant et tantôt leur cédant du terrain, elle s'était constituée en duchés vassaux du puissant empire bulgare et avait été convertie par ce dernier au christianisme oriental apporté par les saints Cyrille et Méthode ; elle semble néanmoins avoir pratiqué depuis longtemps la religion chrétienne, à en croire Tertullien qui, dès 217, cite les Daces parmi les peuples qui honoraient le nom du Sauveur. L'influence bulgare transforma ce rite latin en un rite orthodoxe slave, de manière que la langue liturgique et par conséquent les caractères devinrent slavons, ou, selon l'expression consacrée, cyrilliques,

et que l'Église roumaine fut soumise au patriarcat bulgare d'Ochrida dont le siège était d'ailleurs généralement occupé par un Grec byzantin. Ces duchés roumains durent alors connaître des heures de paix, peut-être même de richesse et d'élégance. Nous n'en savons rien. Il nous faut supposer qu'ils voyaient passer vers l'Occident des caravanes de trois mille serviteurs accompagnant ces épouses grecques dont les Byzantins faisaient alors une large exportation et qui serraient sur leurs cœurs, comme dot, des morceaux de la vraie Croix ; les voevodes devaient se farder et porter la barbe ; les produits des célèbres foires de la Corne d'or, les richesses du Grand Bazar ou Maison des Lumières devaient bien arriver jusqu'à eux...

Ce n'était pas toujours par mer que les grands-ducs de Novgorod et de Kiew envoyaient leurs ambassades et leurs zibelines précieuses au Basileus, que Venise expédiait ses diplomates sur le Bosphore pour y prendre des leçons de duplicité et de finesse. A ce moment-là, Guillebert de Lannoy, chancelier du duc de Bourgogne, traverse « la Valachie-la-petite, par grands déserts », et reçoit du voevode « un cheval, conduite et truchement et guides ».

L'art d'équilibrer une coupole sur pendentifs, de voûter les murs, que les Arméniens avaient apporté à Constantinople, l'art de cuire la brique et de peindre avec des cubes d'émail que Byzance avait reçu d'Alexandrie, l'art de construire ces beaux monastères

surmontés de la croix grecque, habités par des théologiens habiles à reponctuer Homère, à préparer des ragoûts aux herbes, à farcir les carpes de hachis et les évangiles de citations platoniciennes, tout cela qui, de Byzance, remontait le Danube, a dû déposer les germes de l'immense culture hellénistique chez ces montagnards chevelus qui, irrités par la croissante oppression hongroise, étaient maintenant descendus pour de bon de leurs montagnes. C'est la grande descente légendaire de Radu e Noir de Fogarash, l'aïeul des Bassaraba, qui créa en 1290 la principauté libre de Valachie et fortifia Campulung, Tergovistea et Bucarest.

Cinquante ans plus tard, un autre voevode vassal de la Hongrie, Bogdan de Maramouresh, se libère à son tour du joug hongrois et fonde sa principauté de Moldavie. Saluons la naislance des Principautés danubiennes. Elles ne vont pas tarder à entrer dans l'histoire de France. En effet, dès la fin du quatorzième siècle, les Turcs, derniers venus des envahisseurs, étaient arrivés au Danube ; Mircea le Grand, voevode de Valachie (qui s'intitulait pompeusement « Maître et Prince de tous les pays de l'Ungrovalachie et, par delà les montagnes, des duchés de Fogarach et d'Amlach, duc du Banat de Severin et maître des deux rives du Danube jusqu'à la grande mer) Mircea le Grand, allié de Sigismond, roi de Hongrie, appelle à son secours l'Europe chrétienne. Venise envoie ses galères dans le delta du Danube, et Charles VI de France ses cheva-

liers à Nicopoli où les rejoignent leurs alliés, les chevaliers teutoniques, le Grand Maître de Rhodes, et Sigismond de Bohême. Les étendards des burgraves, ceux de l'ordre de Saint-Jean, ceux des Bourguignons, des Palatins, de Jean de Valois, comte de Nevers, flottent à côté de l'oriflamme de Mircea orné de la tête de bœuf à mufle carré, totem de la Valachie. Enthousiasme sans lendemain. Les chevaliers français vêtus comme pour une fête avec leurs souliers à la poulaine dont ils étaient obligés de couper les pointes avant de commencer le combat, réclamèrent impérieusement l'honneur de l'attaque. Froissart nous a décrit le grand désastre des Chrétiens, la fin de cette brillante cavalerie sous les coups des janissaires et la tragique décollation des prisonniers, ces guerriers francs en chemise et pieds nus devant le bourreau. Mircea échappa au péril et obtint même du Sultan un pacte d'autonomie qui sauvegardait ses droits moyennant un tribut versé à l'Osmanli. Il est curieux que cet accord soit resté jusqu'en 1816 le statut de la Roumanie.

Byzance et Stamboul.

Le fils de Mircea, Vladislav, régnait en Valachie lorsqu'au mois d'août 1453 on y vit apparaître les premiers fugitifs de la grande catastrophe byzantine ; c'était l'évêque Sa-

muel entouré de ses prêtres et d'une poignée de malheureux échappés à l'atroce massacre « légal » de trois jours qui dépeupla Constantinople ; les pieds alourdis d'une chaîne, emblème de leur triste situation, ils s'en allaient en mendiant pour ramasser la somme nécessaire au rachat de leur famille et annonçaient avec effroi une ruée prochaine des Turcs contre la Roumanie et la Hongrie.

Cependant Byzance, qu'ils croyaient morte, était en train de renaître. Mahomet II qui l'avait traitée si cruellement l'aimait et s'en montrait fier ; ce Barbare cultivé y était jadis venu plusieurs fois en hôte. Il repeupla la ville dévastée et y installa non seulement des Turcs, mais plus de trente mille familles chrétiennes venues de tous les points de l'Empire, leur donnant « des maisons, à chacun d'après son rang ». Constantinople compta quarante mille maisons de Chrétiens, dix mille de Juifs, soixante mille de Turcs, sans parler des dix mille maisons grecques de la banlieue. Les Arméniens, grands joailliers, avaient leur quartier au Stoudion, leur église, Saint-Georges, et un évêque à qui le protocole accordait le premier rang, immédiatement après le Patriarche Œcuménique. Les Juifs, logés près du Bosphore, faisaient du commerce, se distinguant aussi par la pratique de la médecine et de l'astrologie ; une Juive, Esther Kyra, amie et confidente de deux Sultanes, devint « Douanière » de l'Empire ; accusée de faire de la fausse monnaie, elle fut mise à mort par les spahis ; son peuple se ressentit de cette dis-

grâce, car il lui fut enjoint de renoncer à son luxe et de ne plus porter que le bonnet rouge. Cela n'empêcha pas le « Grand Juif » don Joseph Nazi (drôle de nom pour un Juif) d'obtenir en ferme tous les vins des îles (dont le monopole de vin de Crète pour la Moldavie) et de vivre dans sa seigneurie de Naxos entouré du plus grand apparat, servi par des laquais venus d'Espagne, gardé par des janissaires, envoyant des gens au supplice d'un mouvement de son menton que prolongeait une petite barbe noire et pointue hors du caftan de satin bordé d'hermine.

Les Italiens de Constantinople, ces futurs Levantins, n'étaient pas moins bien traités ; Mahomet II leur laissait leur autonomie, leurs églises à Péra, que fréquentait aussi la colonie occidentale, peintres français, horlogers et armuriers allemands ; ils pouvaient accéder aux honneurs, comme ce bâtard de doge, cet Aloisi Gritti qui « vivait avec les Turcs en turc, et en chrétien avec les Chrétiens ». Sa suite se composait de mille personnes, de six cents chevaux, et cinq cents esclaves servaient dans son sérail ; il avait pris à ferme les douanes de Gallipoli et d'Angora qui lui rapportaient cent mille ducats par an et « coiffant sa tête folle d'un bonnet à la hongroise, rêvait du trône de Hongrie. »

Mais qu'était la puissance de ces *raïas* auprès de celle qui devait échoir aux maîtres dépossédés de Constantinople, aux Grecs du Bas Empire ! C'est en eux que vivra pendant

près de quatre siècles « l'immuable pérennité byzantine, ce type de civilisation formé de l'intellectualité hellénique, du droit romain, de la religion orthodoxe et de l'art byzantin » dont le professeur Iorga vient de nous retracer la secrète épopée en un livre étonnant d'érudition et de couleur, qui porte le titre significatif de *Byzance après Byzan e.*

Incapables de rien inventer, pas même le nom de leur capitale, car Istamboul n'est que le *Eis tin polin* (en ville) des Grecs, les Turcs du moins eurent le mérite de ne pas chercher à dénationaliser ou à déchristianiser les vaincus. Mahomet II releva le Patriarcat œcuménique, ce Vatican des orthodoxes. Il nomma même patriarche le savant moine Gennadios, l'installa à la Panmakaristos, lui permit de traverser la ville à cheval, en habit de cérémonie, avec le haut bonnet rond de pope et le grand voile ; l'aigle bicéphale de Byzance s'éployait librement sur l'humble robe de bure noire du Patriarche qui allait par les rues accompagné de janissaires et prodiguant ses bénédictions ; on lui rendait les honneurs comme à un dignitaire de la Porte et ses sentences étaient exécutées par les cadis. Mahomet II mettait pied à terre devant la Panmakaristos et y discutait théologie ; toute offense aux chrétiens était punie. Un siècle après la conquête, Constantinople regorgeait encore de couvents, l'on pouvait voir à Sainte-Sophie l'image du Pantocrator ; les Turcs respectaient le mont Athos et le Sinaï, citadelles

escarpées de la foi. Hélas, cette tolérance avait son revers ; le patriarcat devait payer au sultan un tribut qui ne cessait de grossir d'année en année à une cadence impressionnante. Là comme partout régnait le funeste système oriental qui commence en Turquie avec le *bakschich* et finit en Chine avec le *squeeze*. Tout était prétexte à pressurer les raïas qui, par leurs rivalités incessantes, ne donnaient que trop d'occasions à la Porte de se faire payer son arbitrage. Les concurrents se traînaient les uns les autres devant le Divan, s'accusant réciproquement de trahison contre l'État, de complicité avec le pape ou avec l'Empire, cependant qu'au dehors la foule hurlante réclamait tel ou tel patriarche. Le Grand Turc décidait, et sa décision coûtait cher. De plus en plus obéré, le patriarcat s'efforçait de trouver des subsides ; les évêques, l'Œcuménique lui-même voyageaient dans toute la chrétienté orthodoxe en quête d'aumônes. Déjà au-dessus d'eux se levaient les gens de Galata, les chefs de la nation, les descendants des grandes familles byzantines.

Les sultans ne pouvaient se passer des Grecs ; sans eux, comment eussent-ils fait pour organiser et administrer leur empire? Les Turcs n'étaient aptes qu'à la guerre ; « la guerre, c'est la vie des Turcs, disaient les Vénitiens, la paix, c'est leur mort » ; aussi est-ce avec des cadres byzantins, un personnel byzantin, des méthodes byzantines que la Porte gouverna ses provinces. Des Grecs

renégats, — peu nombreux il est vrai car les apostasies étaient rares — devenaient beys, pachas, grands vizirs même, comme le Grec Younous ; Mézed pacha était un Paléologue ainsi que son cousin, le commandant de l'armée turque devant Rhodes. Mahomet II s'entourait de fils de bonnes familles chrétiennes et Bajazet II honorait Emmanuel Paléologue « despote de la Grèce », au point de lui accorder le droit, interdit à « tout autre seigneur de Turquie », de s'asseoir au Sérail dans une loggia de marbre fin.

Entourés d'une population aisée enrichie par les commandes du sultan, ces chefs grecs étalaient un luxe qui éblouissait les voyageurs ; l'impératrice d'Allemagne elle-même, avouaient ceux-ci, ne pourrait rivaliser d'élégance avec ces femmes qui assistaient aux banquets « pour être vues plutôt que pour manger » chaussées d'or, coiffées de longs fils d'or, couvertes de pierreries. Le plus représentatif de ces archontes fut Michel Cantacuzène, dit Chaïtanoglou, ou fils de Satan ; il était Grand Douanier, fermier des salines et des pêcheries de l'Empire ; il pouvait mettre plus de cinquante galères à la disposition du sultan et lui livrait pour soixante mille écus par an de fourrures splendides apportées de Russie par ses agents ; fier de ses ancêtres impériaux dont il avait fait graver sur son sceau l'aigle bicéphale, il avait fondé dans son château, à Anchiale, une bibliothèque précieuse contenant tous les chroniqueurs byzantins. Sous son impul-

sion un mouvement s'esquissait qui, s'il eût réussi, eût réuni en une seule toutes les églises orthodoxes, du Caire à Moscou, de Venise à Iassy, d'Ancône en Crète et refait, dans l'ordre spirituel, la Byzance de Justinien. Chaïtanoglou, ce « dieu des Grecs », cette « colonne des Romains », disposait à son gré non seulement du patriarcat et des évêchés, mais encore, disait-on, des places de grand vizir et des trônes d'hospodars. Mais cette puissance était fragile : une simple dénonciation causa sa fin ; accusé d'avoir désiré la couronne impériale, il fut arrêté et pendu en présence de sa famille, à la porte de son palais au bord de la mer Noire, et ses robes de brocart aux boutons de rubis, ses chemises de soie rouge, ses zibelines, ses chevaux admirables furent vendus en hâte, à la criée, à un prix si bas qu'il en demeura proverbial : « Tu l'as acheté aux enchères de Chaïtanoglou. » Cette chute atteignait toute la « grécité », mais l'idée byzantine ne pouvait périr. Ces Grecs la transportaient partout avec eux comme une semence prête à germer : elle alla fleurir dans les Principautés danubiennes.

Valachie et Moldavie.

La Valachie et la Moldavie étaient restées libres ; on a vu que, moyennant tribut, elles s'étaient débarrassées du plus redoutable de

leurs ennemis, le Turc ; contre les autres, le Polonais, le Hongrois, elles étaient de taille à se défendre. Une circonstance en apparence insignifiante, le mode de succession au trône, suffit à les mener, pas à pas, par un enchaînement rigoureusement logique, de la liberté à la servitude, de la prospérité à la misère et d'un régime patriarcal à la plus atroce tyrannie.

Les principautés danubiennes étaient organisées suivant une hiérarchie toute féodale ; au bas de l'échelle, les paysans attachés à la glèbe, puis les paysans libres, francs-tenanciers, petits propriétaires, puis les boyards qui exerçaient toutes les fonctions de l'État et en étaient récompensés par l'octroi de terres prises sur les immenses domaines princiers, enfin au sommet, le prince, *voevode* en slave, *hospodar* en russe, *domn* en latin roumanisé, souverain absolu ; l'infanterie se recrutait parmi les paysans soumis ; les paysans libres, montés sur des chevaux « excellents et de grande haleine » dit le Français Vigenères, et portant à leur selle non rembourrée leurs provisions de bouche, pain blanc et outres pleines de fromage, fournissaient la cavalerie que complétait le corps d'élite des boyards : ce terme, d'origine ouralo-altaïque et qui semble s'apparenter au mot « bulgare », signifie « élus » ; les hauts fonctionnaires du temps de paix, le *vistiernic* ou ministre des Finances, le *vornic* ou grand juge, à la guerre se muaient en généraux. Cela faisait une armée nationale d'une qua-

rantaine de mille hommes intrépides et toujours prêts à défendre leur petit pays riche des produits du sol et de l'exportation des bestiaux, de la cire, du miel et du sel. Malheureusement la succession au trône obéissait à un système électif-héréditaire selon lequel tous les fils du prince étaient également aptes à lui succéder à la condition qu'ils fussent élus par la nation, c'est-à-dire par un Divan de prélats et de boyards dont les décisions devaient être ratifiées par les acclamations de la foule. Cette compétition ne se limitait même pas aux fils légitimes ; les bâtards, considérés comme sortis « des os de leur père », avaient aussi le droit de se mettre sur les rangs ; il suffisait que le prince ait passé quelques moments avec une femme pour que le fils de celle-ci réclamât le trône. Ces divers prétendants rivalisaient de dons aux boyards, puis se combattaient à main armée et finissaient par faire appel à l'étranger, au Hongrois, au Polonais, et surtout au Turc dont ils achetaient l'investiture. Pourtant par un *hatti-chérif* signé avec la Valachie (puis, cent ans après, en 1513, avec la Moldavie) le sultan se déclarant le suzerain des Principautés et leur protecteur moyennant un tribut annuel de onze mille piastres, quarante faucons et quarante juments, reconnaissait leur autonomie pleine et entière et s'était engagé non seulement à ne pas envoyer de Turcs habiter sur leur territoire, à ne pas y construire de mosquées mais aussi à ne pas se mêler de l'élection des princes. Cet engage-

ment ne tint guère contre la fascination de l'argent. Collée comme un suçoir à la blessure que le système hérédoélectif avait ouverte au flanc des Principautés, la célèbre rapacité du Turc pompera peu à peu les richesses, la force et jusqu'aux vertus du peuple roumain. Cela commença dès les successeurs de Vlad l'Empaleur.

Vlad l'Empaleur ou la manière forte.

Vlad l'Empaleur est le premier personnage de l'histoire roumaine dont j'aie rencontré les traits. Une vieille gravure sur bois allemande le représente coiffé d'un chapeau tyrolien, la barbe hirsute, en train de déjeuner, entouré d'une forêt de pals d'où pendent lamentablement ses victimes des deux sexes au nombre de vingt mille répartis sur six ans ; les pieux aigus traversent les ventres ou ressortent par le cou, tandis que le souverain, sans perdre une bouchée, considère son œuvre d'un air satisfait ; le « Fils du Diable » énervait ses boyards révoltés et salait leurs plaies ; quant aux plénipotentiaires turcs qu'il soupçonnait de traîtrise, il leur enfonçait le turban sur la tête à l'aide de trois clous et les empalait sur des pieux très hauts « pour leur faire honneur ». Ce monstre était un vaillant soldat à qui il arriva même de battre Mahomet II, et un bon

administrateur qui purgea si bien Bucarest et la Valachie des voleurs qui les infestaient, que sous son règne chacun pouvait aller à la promenade en laissant la porte ouverte et de l'argent sur la table, sans crainte d'être dévalisé. On n'en aurait pu dire autant de la Moldavie où notre compatriote, le chevalier Guillebert de Lannoy, ambassadeur de Charles VI auprès des « Princes Orientaux », eut la mésaventure qu'il nous conte si gentiment : « A l'entrer de nuit en ladite ville de Moncastre fus moy et un mien trucheman prins, rué jus et desroeubé de voleurs et même batu et navré au bras vilainement et que plus est, je fus desvêtu tout nud en ma chemise et loyé à un arbre, une nuit entière, auprès et sur le bord d'une grosse rivière nommée le Nestre (le Dniester), où je passay la nuit en très grand péril d'estre noyez, mais la merci Dieu ! ils me deslièrent au matin et tout nud comme devant, c'est à scavoir à tout une chemise, eschappay deulz et m'en vins entrer en la ville. Et perdis environ de cent à six vingt ducats et autres bagues ; mais enfin pourchassay tant envers ledit wiwonde (voëvode) Alexandrie, seigneur dudit Moncastre que les larrons jusques à neuf furent pris et à moy livrés, la hart au col, en ma franchise de les faire morir ; mais ils me restituèrent mon argent, lors pour l'onneur de Dieu priay pour eulz sauvay la vye. »

Étienne le Grand.

Après l'Empaleur, la Valachie tombe dans le désordre des guerres civiles tandis que la Moldavie, libre encore de toute ingérence turque, connaît la gloire avec Étienne le Grand, le défenseur de la chrétienté contre l'invasion ottomane. La chrétienté d'ailleurs ne lui en sut aucun gré ; occupée à des guerres fratricides, elle se souciait peu du péril turc et abandonna ces avant-postes qu'étaient les Principautés danubiennes. A la circulaire par laquelle Étienne leur exposait l'urgente nécessité de s'unir « pour couper la main droite du païen », le pape répondit en invitant les Moldaves à verser un subside au Saint-Siège à l'occasion de son jubilé, les Vénitiens en envoyant des ambassadeurs chargés seulement de bonnes paroles, les Valaques en tombant sur le flanc d'Étienne, et les rois de Pologne et de Hongrie en lui enjoignant de les reconnaître pour suzerains. On laissa les Osmanlis prendre Kilia, « la clef et la porte pour tous les pays de Moldavie, de Hongrie, de Pologne, de Russie et de la grande mer ». Battu à Rasboieni, Étienne finit tout de même par chasser les Turcs, puis courut châtier les Valaques, les Hongrois et les Polonais. Sur son lit de mort, l'Athlète du Christ, comme l'appelait le pape

conseilla à son fils de se soumettre à l'inévitable et de reconnaître la suzeraineté du sultan.

Ce héros moldave m'a un peu détourné de mon sujet qui est Bucarest, capitale de la Valachie ; mais comment toucher à l'histoire roumaine sans effleurer Étienne ; d'autant qu'il incarne une des phases par où passa la destinée de ces pays. Placées primitivement au centre d'un ouragan d'invasions asiatiques, puis enjeu de la lutte que se livraient ses voisins : Turquie, Russie, Autriche, les Principautés danubiennes se défendirent d'abord par les armes avec Mircea, Vlad l'Empaleur et surtout Étienne le Grand, ensuite par l'argent et la corruption. Puis le graphique en dents de scie remonte avec le Valaque Michel le Brave qui fit sur les champs de bataille l'union éphémère des trois pays roumains : Valachie, Moldavie, Transylvanie ; avec Brancovan, Cantémir et les premiers Phanariotes, la Roumanie se sauve par un jeu de bascule diplomatique, évitant, selon les circonstances, l'un ou l'autre des géants qui la convoitaient ; enfin, avec les derniers Phanariotes, elle atteint le fond de la décadence d'où elle remonte petit à petit par le même chemin de diplomatie jusqu'aux victoires militaires qui lui assurèrent l'indépendance.

Dame Kiajna, reine du bakschich.

Pour l'instant, voyons fonctionner la sangsue ottomane : Kiajna nous en donnera l'occasion. Cette terrible femme, véritable Brunehaut roumaine, petite-fille, fille, femme, mère, grand'mère et sœur de voevodes, est un exemple typique du système ; pendant quarante-trois ans, à coups de bourses d'or, elle assoira et maintiendra sur les trônes des Principautés tous les mâles de sa famille ; elle usera à les défendre contre leurs rivaux l'énergie qu'elle tenait de son grand-père, Étienne le Grand. Déjà son père, Pierre Raresch, pour triompher de ses compétiteurs, avait dû élever de trois mille à onze mille ducats « l'honorable présent » que la Moldavie versait au Grand Turc. Le mari de Kiajna, ce plat courtisan dont « les Turcs eux-mêmes n'auraient su dire s'il était turc ou chrétien », ce Pierre surnommé le Berger parce qu'il fournissait de brebis valaques la cour de Constantinople, ne garda sa couronne que grâce à son astucieuse épouse qui, ayant deviné l'influence du harem sur les sultans, achetait toutes les femmes, les eunuques et les *moussaïps* ou mignons. Demeurée veuve, Kiajna s'occupa de l'avenir de ses fils ; moyennant un don de quatre-vingt mille ducats au sultan, elle installa sur le trône

de Valachie l'aîné, ce débile Pierre, surnommé l'Abeille-reine-sans-aiguillon, que ses boyards haïssaient ; puis, comme décidément il n'était bon qu'à se faire renverser, elle le remplaça par le cadet, Alexandre, le protégé du sultan Sélim II qui lui annonçait affectueusement en ces termes enfantins la victoire de Lépante : « Mon enfant, Dieu m'a aidé et j'ai pris Chypre à ces Infidèles qui ne m'avaient pas fait hommage. Et fais-en une grande réjouissance en Valachie et fais connaître dans ton pays que j'ai vaincu, pour que le monde le sache. Et toi Alexandre, seigneur de la Valachie, mon fils, prépare ton arrivée pour que tu viennes avec moi faire une armée par terre et les vaisseaux par mer, pour prendre Corfou. Puis nous irons en conquérants vers la douce Venise, où il y a beaucoup de vêtements et du *camocatto*, et de Venise nous irons à Rome. »

Entre temps, Kiajna, qui avait réussi le plus beau mariage du monde pour sa fille qu'elle donna au sultan Mourad III, intriguait pour pousser un sien candidat au trône de Moldavie. Cela n'allait pas tout seul ; à Iassy régnait Jean le Terrible, puissant gaillard qui pouvait traîner d'une main un canon et était adoré de ses soldats paysans ; les Turcs, toujours assoiffés d'argent, l'eussent bien laissé tranquille s'il avait accepté de leur verser le double de la somme promise par Kiajna, soit cent soixante mille ducats (on était déjà loin des trois mille ducats du hatti-chérif, pourtant vieux d'à peine soixante ans). Mais Jean le Terrible répondit fièrement qu'à

ce prix-là il aurait aussitôt fait de se payer une armée pour les combattre. Ce petit-fils d'Étienne le Grand, fils d'une joaillière arménienne et joaillier lui-même à ses débuts à Constantinople, fut pour les Turcs un adversaire redoutable ; ils en vinrent à bout à la fin, le firent écarteler à quatre chameaux et Kiajna eut la Moldavie pour son Pierre le Boiteux, mais à tel point dévastée par les Ottomans, mise à feu et à sang, dépeuplée, affamée, que le plus beau cadeau que le nouveau souverain put envoyer au prince de Transylvanie, de passage dans ses états, fut un pain de seigle. Au bout de quelques mois, Kiajna, faiseuse et défaiseuse de princes, excédée de l'impopularité de son protégé, le remplaça par un sien frère naturel, Jean, fils d'une Saxonne de Transylvanie et Allemand dans l'âme. Il ne lui en coûta que cent cinquante mille ducats. Jean le Saxon tarda tellement à rembourser Kiajna qu'elle le fit chasser et remplacer par Pierre le Boiteux ; coût : dix mille ducats ajoutés au tribut, cent mille ducats pour le Grand Vizir et le précepteur du sultan, quatre-vingt mille ducats pour régler les dettes de Jean le Saxon.

A son tour Pierre le Boiteux devait lutter contre les surenchères d'autres prétendants dont l'un offrait jusqu'à un demi-million en or. Sucé jusqu'au sang, Pierre alla mourir à Innsbruck, cependant que son successeur, le Juif converti Aron, pressurait la Moldavie, pour lui arracher les sommes promises par lui à son avènement : quatre cent mille ducats

au sultan, deux cent mille aux grands dignitaires, des brillants, des émeraudes achetés avec la garantie de l'ambassadeur d'Angleterre, il y en avait pour plus d'un million emprunté à Constantinople. Inquiets, les créanciers suivirent le prince en Moldavie où ils accompagnèrent les percepteurs dans leurs tournées et assistèrent aux tortures que l'on faisait subir aux habitants pour les contraindre à acquitter ces charges ; à la fin, le pays se souleva et les Turcs qui « voulaient bien que l'on plumât la poule mais à la condition de ne pas la faire crier », rappelèrent Aron de Moldavie puis, moyennant finances, l'y renvoyèrent à nouveau.

Tout cela n'était rien auprès de ce qui se passait en Valachie ; là, Kiajna avait fort à faire pour défendre son petit-fils Mihnea contre un rival protégé par tout le monde, Pierre, dit Boucle-d'Oreille. Fils d'hospodar, Pierre avait été élevé à Damas et à Constantinople comme la plupart de ces jeunes princes roumains, otages offerts par leurs pères aux sultans en garantie de leur fidélité ; plus tard, dans les vicissitudes de leurs règnes agités, ils y retournaient ou allaient dans des îles au climat agréable, à Chypre, à Rhodes, à Chio, passer ces années d'exil où ils guettaient l'heure de revendiquer leur trône. Ils s'y imprégnaient de culture grecque et de traditions byzantines ; ils se souvenaient que leurs aïeux avaient reçu de Byzance la qualité de « despote » accordée à ceux qui avaient eu l'honneur d'épouser une princesse

impériale, ainsi que le droit de porter la pourpre dans leurs vêtements, la couronne d'or à multiples fleurons sur leurs longues boucles, et sur leur poitrine l'aigle bicéphale à la place du vautour valaque enserrant un rocher. A Stamboul, ils vivaient, dit Iorga, dans « un monde mêlé de vizirs, de pachas, d'interprètes, d'intrigants, de *moutéfariacas*, jeunes chrétiens qui étaient entrés dans la clientèle du sultan, de janissaires étroitement enfermés encore dans leur caste guerrière, et de spahis, déployant le faste de leurs richesses féodales. On y parlait, du reste, le grec et le serbe aussi bien que le turc des conquérants. Ces princes en rapportèrent, avec un penchant pour la religion de l'Islam dont l'adoption formelle ouvrait l'accès à toutes les faveurs et à tous les avantages, un goût de luxe oriental en habits, en joyaux, en chevaux de prix, que les pays roumains n'avaient pas encore connu, ainsi qu'un furieux appétit d'argent, seul sentiment commun qui réunissait les renégats de toutes les races. »

Ils ramenaient souvent aussi des épouses grecques de sang noble, aux noms rares : Argentine, Chrysaphine. Les princes et les boyards roumains habitaient à Constantinople les « Maisons des Valaques », tels ce Bogdan Saraï ou Maison de Bogdanie (Moldavie) aménagée pour le fils qu'Étienne le Grand avait envoyé en otage chez le sultan ; ils fréquentaient « ces assemblées accueillantes et bavardes qui mêlaient l'esprit grec à la

vivacité italienne » et où l'on coudoyait les ambassadeurs de la chrétienté et les voyageurs étrangers « en quête de manuscrits grecs et de curiosités orientales ». Formé dans ce milieu, Pierre Boucle-d'Oreille était mûr pour faire son tour d'Europe de prétendant. Ce joli Valaque aux yeux doux parut à la cour de Henri III, séduisit Catherine de Médicis par ses concetti en excellent italien et se para de boucles d'oreilles à l'instar des autres mignons du roi. Depuis son court passage sur le trône de Pologne, Henri III s'intéressait à ces pays orientaux. De plus, le patriarche œcuménique présentait Pierre par une missive flatteuse où il félicitait le roi d'entretenir dans ses collèges « des professeurs grecs que le souverain réchauffe de ses plumes comme une cigogne ses petits afin que les Français deviennent des Lycurgues et des Démosthènes et Paris le nombril d'Athènes ». Bref, Henri III envoya au sultan un ambassadeur, M. de Germiny, porteur d'une lettre autographe où le roi de France recommandait pour le « trône de ses pères » le prince Pierre Boucle-d'Oreille, lequel jouissait déjà de la protection de la sultane Hazaqui. Le sultan accéda à cette demande ; Pierre reçut les insignes de la puissance, les queues de cheval, le drapeau, le bonnet royal, la longue toge, le caftan de feudataire chrétien, le cheval d'honneur. Mieux encore, pour la première fois depuis que les princes roumains recevaient l'investiture du sultan, le patriarche entra

en scène ; il couronna le Valaque selon le cérémonial des empereurs, flattant ainsi tous les cœurs byzantins : Pierre sortit de Constantinople impérialement, accompagné du Grand Écuyer et entouré de soldats qui portaient ses étendards. Kiajna était vaincue, mais pas pour longtemps : sept cent mille ducats, distribués à Constantinople, suffirent au bout de deux ans pour faire chasser de Valachie Pierre Boucle-d'Oreille que ne soutenait plus l'ambassadeur de France édifié sur la valeur de son prétendant.

Cependant, réinstaurés à Bucarest, Kiajna et Mihnea surveillaient anxieusement les menées de Boucle-d'Oreille que l'envoi d'un diamant énorme avait fait rentrer en grâce auprès du grand vizir. Cette fois les surenchères atteignirent à des hauteurs vertigineuses ; il ne s'agissait plus, dit Xénopol, de compter les sommes, mais de les peser ; Kiajna avait promis au sultan autant d'or qu'en pourraient porter six cents chevaux ; elle versa un acompte de soixante-dix mille ducats, moyennant quoi Boucle-d'Oreille fut jeté dans le Bosphore.

Les Turcs n'avaient plus que mépris pour ces hospodars roumains, misérables jouets de leur toute-puissance ; ils avaient noyé Boucle-d'Oreille ; ils pendirent le prince de Moldavie Alexandre le Mauvais, en habit de parade, sur une place de Constantinople. A Léon Tomsha, hospodar de Valachie, ils coupèrent le nez et les oreilles ; ils le promenèrent par les rues de Stamboul monté sur

un âne, la tête coiffée d'une vessie en guise de turban, puis, comme ils faisaient argent de tout, ils vendirent le nez au successeur de Léon.

Quand ils étaient d'humeur clémente, ils se contentaient de se saisir de ces princes, d'en faire de force des mahométans et de les envoyer avec toute leur famille finir leurs jours comme serviteurs dans le sérail. Ainsi firent-ils d'Alexandre Movila et de sa mère Élisabeth, qui commandait les armées ; c'étaient les derniers rejetons de cette famille anoblie par Étienne le Grand à la bataille de Racota, qui régna sur la Moldavie et fonda le monastère peint de Sucevitza, en Bucovine, où l'on peut voir encore la belle natte de cheveux roux qu'Élisabeth « après avoir hautement pleuré son déshonneur devant ses boyards, laissa en offrande à la place de son pauvre corps profané qui devait pourrir en terre païenne ». Paris a pu, il y a dix ans, admirer au Jeu de Paume les magnifiques portraits de ces Movila en tapisseries tissées d'or et d'argent.

Le Padischah qui traitait ainsi une Movila ne se gênait guère pour envoyer n'importe qui régner sur ces principautés danubiennes dont il avait juré de respecter l'autonomie. Le plus amusant de ces aventuriers est Despota.

Despota le despote.

Jacques Basilic-Héraclide Despota, né en Crète ou à Samos, s'était composé une généalogie fabuleuse qu'il avait fait confirmer par le Saint-Empire et dans laquelle il prétendait descendre non seulement des « marquis » de Paros et des « despotes » de Naxos, mais encore des rois serbes Brancovitsch, d'Étienne le Grand et même d'Hercule et des Héraclides. C'était un petit homme mince et brun avec beaucoup de charme et de distinction et l'éloquence naturelle des Orientaux dans les cinq langues qu'il parlait à la perfection. Il apparaît d'abord dans l'histoire comme étudiant en médecine à Montpellier où il fut mêlé à de louches affaires, impliqué dans un assassinat et exécuté en effigie ; puis on le retrouve à Paris, dans la suite d'un seigneur allemand, le pied posé sur le premier degré de l'échelle qui devait l'élever successivement au rang de confident de Melanchton, de conseiller stratégique du duc Albert de Prusse, d'officier de Charles-Quint, et enfin de prince de Moldavie ; ayant renversé en 1561 l'hospodar Alexandre Lapusneano dont pourtant les Turcs se déclaraient fort satisfaits, il séduisit ces derniers par des cadeaux et influença même M. de Pétremol, ambassadeur de France, sans doute par des pelisses de zi-

beline et «autres gentillesses», comme disaient les rapports vénitiens ; car de froid et réservé qu'il était, Pétremol se montra soudain enthousiaste et écrivit à son roi que « le Despote, pour ses rares vertus, mérite d'être favorisé d'un chacun et qu'on le peult dire grand prince et puissant dans ces quartiers-cy ». Ce Grec protestant, soldat de Sa Majesté Très Catholique et hospodar d'un pays orthodoxe, avait des poussées de puritanisme qui lui faisaient interdire les divorces, d'usage courant en Moldavie, et décapiter les contrevenants. L'esprit échauffé par ses succès, il voulut s'emparer du trône de Valachie pour le donner à son frère Démètre. Mais la Valachie, c'était Kiajna ! Aussitôt finit la carrière, toute en coups de théâtre, de cet amusant charlatan ; les boyards le mirent à mort dans sa capitale cependant que le frère, le malheureux Démètre, livré à Kiajna, subit les plus affreuses tortures ; sa tête orna la table du festin qu'elle donna pour célébrer la victoire, et l'apostrophant véhémentement elle cracha sur cette face sanglante.

Le tragi-comique de ces aventures et mésaventures princières se soldait en tragique pur pour les Principautés qui devaient régler la note, à quoi s'ajoutaient les frais d'occupation des armées turques, hongroises, polonaises, qui ne cessaient de traverser le pays en tous sens, les incessantes corvées qu'il fallait leur fournir et enfin les atroces dévastations des troupes tatares au service des Turcs. A ce régime s'épuisait la force vive du

pays, les paysans libres, les *curteni* ou petits boyards ; seuls les grand boyards, privilégiés et turbulents, pouvaient résister au fisc ; ruinés par ses exactions, les *curteni* tombaient au rang de paysans et les paysans se vendaient avec leurs terres et devenaient des serfs ; le prince voyant fondre ainsi ses meilleures troupes était contraint de les remplacer par des mercenaires ce qui, par un cercle vicieux, achevait de détruire ses finances, donc de précipiter la déchéance de son pays. En 1593, il restait juste assez de vigueur à la future Roumanie pour le dernier en date (avant Plevna) de ses efforts guerriers, pour le règne de Michel le Brave.

Michel le Brave, héros national.

Il était fils de l'hospodar Patrascu (donc frère de Pierre Boucle-d'Oreille) et de la Grecque Theodora Cantacuzène et — comme tout le monde — il devait sa couronne aux manœuvres d'un Grec de Constantinople, son oncle Andronic Cantacuzène, banquier chrétien de la Sublime-Porte. Ces concours coûtaient cher : dans l'occurrence, quatre cent mille ducats. Michel rentra dans sa capitale entouré, selon l'usage, de ses prêteurs sur gages pleins de méfiance. Ces créanciers des princes rivaux formaient des bandes adverses qui se payaient à qui mieux mieux sur le

produit des impôts et, véritables gangsters avant la lettre, se livraient des combats dans les rues, incendiant leurs demeures respectives : Michel s'avisa d'un moyen inédit de se débarrasser de ces gêneurs : il les convoqua tous au ministère des Finances et y fit mettre le feu.

C'était lever l'étendard de la révolte contre les Turcs et leur chef militaire, Sinan Pacha. Heureusement le moment était bien choisi : le Saint-Empire, la Hongrie, la Transylvanie, la Moldavie, la Pologne, le pape, tous s'unissaient contre le païen. Michel le Brave fut l'âme et le chef virtuel, sinon officiel, de cette nouvelle croisade ; après de terribles alternatives de victoires et de défaites, il écrasa les Turcs, passa le Danube, arriva jusque sous les murs d'Andrinople. L'année d'après, il battit Sinan Pacha à Calugareni et prit même l'étendard du prophète. La lutte entre la Porte et « ce chien de Mihal oglou », comme l'appelaient les Turcs, dura huit années à la fin desquelles, trahi par les Moldaves ce qui lui permit d'annexer la Moldavie, exploité par le capricieux et vaniteux Sigismond Bathory ce qui lui fournit un prétexte à conquérir la Transylvanie où l'élément roumain très nombreux et très vivant brûlait d'échapper au joug hongrois pour se jeter dans les bras des frères de Valachie, ayant ainsi fait l'union des Principautés trois siècles et demi avant Napoléon III, et la Grande Roumanie quatre siècles avant le Traité de Versailles, Michel le Brave tomba, à l'aube

de la victoire définitive, sous les coups de son collègue le Génois Basta, général de l'empereur, qui le jalousait et le fit traîtreusement éventrer par ses Wallons. Il a bien mérité de caracoler aujourd'hui sur son cheval de bronze à Bucarest, en face de l'Université, et de donner son nom à la plus haute décoration roumaine, le Mihail Vitcazu.

Comment était née cette capitale dont les alliés hongrois de Michel le Brave allaient brûler les églises par haine de l'orthodoxie et où Sinan Pacha, momentanément vainqueur, devait installer sa « palanca », son quartier général, au monastère de Radu Voda?

On a vu que la Principauté de Valachie avait été fondée par les Knèzes descendus des montagnes; d'où les pérégrinations de la capitale qui, d'abord située à Campulung à la lisière des Carpathes, descendit progressivement, par ces étapes que furent Curtea d'Argesh et Tirgovistea, vers le Danube où commençait la puissance turque. Bucarest, fondé disait-on par Mircea le Grand en un jour de liesse, fortifié par Radu le Beau, frère de l'Empaleur, devenait capitale dans les moments de faiblesse où le pays, subissant l'emprise des Ottomans, obéissait à leur volonté de garder l'hospodar sous leur œil méfiant; à chaque sursaut de vigueur nationale la capitale remontait à Tirgovistea. Ainsi, pendant deux siècles, Bucarest connut alternativement la fortune et l'abandon jusqu'en 1653 où le ressort populaire étant bien brisé, il devint la capitale définitive.

Bucarest au seizième siècle.

Qu'était ce Bucarest au seizième siècle? Un Parisien, Pierre Lescalopier, qui se rendait en 1574 de Paris à Constantinople, nous le dit sans indulgence : le prince de Valachie habitait un « palais de torchis ». Ce palais, édifié dans un site préhistorique, s'élevait sur un monticule au nord de la Dimbovitza, à l'endroit le plus guéable, au centre du carré parfait que formait la ville dominée par sa tour de feu. La rivière n'était pas alors canalisée et son cours suivait un autre tracé qu'aujourd'hui. Ce fortin surveillait la route qui allait de Dalmatie à la mer Noire, où Génois et Vénitiens avaient repris les comptoirs installés par les Grecs dans l'antiquité ; lorsque les Turcs eurent fermé les détroits, cette route acquit une importance extrême ; tout le commerce passait par elle. C'est pourquoi Bucarest mérita d'être appelé « la brillante », « la ville dorée », « la ville douce », « la ville fière et extraordinaire ». A travers les arbres, brillaient les croix dorées des églises et des monastères ; mais devant la porte des seigneurs s'entassait le fumier. Frères quêteurs, voyageurs anglais, espions vénitiens, négociants suédois ou danois, aventuriers allemands venus en chariot, couchés dans la paille, nous décrivent à l'envi cette

cité nouvelle où des vignes entouraient encore les maisons des riches. Le savant Jacques Bongars, plénipotentiaire d'Henri IV, est frappé, en 1596, des richesses du boyard bucarestois Preda Brancovan ; il énumère ses quatre mille porcs, ses douze mille têtes de bétail, ses huit cents ruches, ses quinze cents esclaves tziganes.

Du palais princier (la *Curtea Veche*, la Vieille Cour, comme on appelle encore ce quartier), nous ne voyons plus rien. Les voyageurs du temps ne paraissaient pas l'admirer beaucoup et parlaient surtout des réparations qu'il faudrait y faire. Lorsque la vie devint moins dangereuse, la résidence des hospodars s'orna de jardins, de degrés de pierre et de bains de marbre. L'Italien del Chiarro y a admiré « une belle loggia » ; mais dévasté par les incendies et les tremblements de terre, le palais semble avoir été abandonné au dix-septième siècle. On chercherait en vain les traces de ce Louvre bucarestois dans la rue Carol, jadis rue Française et plus anciennement encore rue des Ischlicars ou marchands d'*ischliks* (mitres de feutre dur qu'y achetaient les Grands boyards). Sur le charmant marché aux fleurs, on entend les cris des marchands ambulants mais non les hurlements des boyards coupables que le prince, dans une salle affectée à cette destination, faisait fustiger avec son sceptre, tandis qu'une vulgaire canne suffisait pour bâtonner sur la plante des pieds les gens du commun. Là où s'étendaient les monastères à créneaux

et à portes cloutées, se croisent maintenant les rues du quartier juif de Saint-Jean-le-Neuf et la Calea Mosilor ; sur l'emplacement où se dressait autrefois le plus grand des caravansérails de la capitale, le *Han* des gravures anciennes, avec sa vaste cour intérieure groupant les chariots, ses galeries extérieures où sèchent les hardes, ses rôtisseurs et ses barbiers en plein vent, l'hôtel Dacia abrite aujourd'hui les commis voyageurs. De la Vieille Cour, survit seule l'église où les princes venaient se faire oindre, et dont on découvre, derrière un vieux mur branlant, les jolies briques roses : flanquée de contreforts, sa grosse cloche posée près du portail dans un bâti de madriers, on dirait non une église princière, mais une petite chapelle de campagne. Je ne sais si Michel le Brave y faisait ses dévotions, ni s'il brûlait de la foi intense de ses aïeux Radu et Neagoe Bassaraba. En général, le sentiment religieux était très fort chez les princes roumains ; cette piété fit d'eux les protecteurs de l'orthodoxie et leur conféra un prestige qui les vengeait de l'oppression turque.

Au moyen âge les valeurs spirituelles dominaient de très haut ces passions temporelles que sont aujourd'hui nos patriotismes, nos nationalismes, nos impérialismes ; Byzance, à la veille de succomber, attachait plus d'importance à ses divisions théologiques qu'aux attaques des Osmanlis et si l'Europe catholique tarda tant à la secourir, laissant ainsi la voie ouverte au péril turc, c'est que Byzance

était schismatique et qu'il semblait plus urgent de la ramener à la vérité que de lui sauver la vie. Après sa chute, ce rayonnement religieux qui avait plus de prix aux yeux des contemporains que les conquêtes territoriales, faillit s'éteindre, mais des mains saisirent le flambeau : de Radu Bassaraba à Brancovan, en Valachie, d'Étienne aux Movila en Moldavie, « leurs Grandeurs les Voévodes » qui comblaient de dons les Lieux Saints et le mont Athos (où le magnifique couvent de Simonpetra fut construit par Michel le Brave), qui faisaient vivre de leurs aumônes tout le clergé orthodoxe grec, qui recueillaient à leur cour « les évêques persécutés, les abbés faméliques, et même un jour, les quatre patriarches œcuméniques en fonction ou en exil », qui enfin convoquaient dans leurs capitales des synodes pour procéder à une réforme générale de l'Église, exercèrent une hégémonie qui, dit Iorga, s'étendant du Danube « jusqu'à Tiflis, à Antioche, au Caire, dépassait infiniment l'importance de la Grande Roumanie actuelle ».

Cette domination spirituelle des princes roumains atteignit son point culminant avec le boyard macédo-moldave Lupu (le loup), qui, monté sur le trône de Moldavie en 1634, se fit appeler Basile comme le grand empereur macédonien et rêva de ressusciter toute la magnificence byzantine. Ce lourd potentat barbu, au visage courroucé sous le bonnet de fourrure piqué d'une aigrette de diamants, se déclara le protecteur du patriarcat œcu-

ménique dont il prit en main les finances plus qu'obérées ; sa chute après neuf ans de règne faillit entraîner celle du patriarcat. De petits courtiers grecs disposaient à leur gré du siège œcuménique ; « Leurs Hautes Saintetés » duraient deux ou trois jours, puis étaient renversées ; tombés dans la misère, les métropolites couraient les routes de la chrétienté et se faisaient traiter de vagabonds par les Turcs, ; l'orthodoxie byzantine traversa une sombre phase.

Le soleil revint briller sur elle avec Radu Mihnea de Valachie. Les Roumains s'attachaient d'autant plus passionnément à leur religion qu'ils se sentaient plus menacés à l'ouest par les Hongrois calvinistes, au nord par les Polonais catholiques ; le rite grec était étroitement lié pour eux (il l'est encore) à l'idée même d'indépendance ; ce sentiment s'ajoutait aux autres mobiles qui les poussaient vers Byzance. « S'il s'agit de réparer les couvents du mont Athos, dit Iorga, de renouveler les icones couvertes d'argent, de défendre contre l'avidité turque les Météores, ces monastères suspendus de la Thessalie, si Jérusalem a besoin d'un secours, les princes roumains, successeurs légitimes des « empereurs pieux et aimant le Christ » seront toujours prêts à sacrifier leurs trésors ». Ces trésors n'étaient pas négligeables ; en 1893 la sécularisation des biens conventuels en Roumanie, pour la plupart aux mains des moines grecs, rapporta cinq cents millions de francs-or, sans préjudice des sommes

énormes envoyées dans toute la chrétienté orthodoxe ; quoi d'étonnant si, pour les Grecs, la Valachie était « une nouvelle Byzance au bord du Danube », une Byzance où l'élément grec composé non seulement de prêtres et de moines, mais encore de commerçants, de fonctionnaires, de créanciers et de fournisseurs du prince, de commensaux des boyards, de *hakims* (médecins) et de *iatrophilosophes* (médecins doublés de penseurs), d'architectes, de didascales et de lettrés, enfin de familles grecques alliées aux boyards roumains et installées à demeure dans le pays, allait prédominer de plus en plus jusqu'au jour où il régnera en maître avec les Phanariotes.

Constantin Brancovan.

Le dernier rejeton de la longue dynastie des Bassaraba avait sombré dans une de ces catastrophes qui engloutissaient régulièrement les princes roumains. Après vingt années incohérentes, animées par les rivalités des Ghyka et des Cantacuzène, Grecs roumanisés qui supplantaient maintenant les princes autochtones, la couronne de Valachie alla se poser en 1688 sur la tête solide de Constantin Brancovan.

Pendant près de vingt ans ce prince, le plus important des hospodars roumains des temps modernes, sauva son trône et son pays

en gardant un fragile équilibre au milieu des forces adverses qui opposaient Turcs et Autrichiens, Polonais, Hongrois, Moscovites et même Français acharnés à susciter en Orient des ennemis à la maison d'Autriche. L'ambassadeur de France Feréol, un neurasthénique qui mourut fou, le haïssait et en écrivait pis que pendre au roi son maître. Moitié Louis XIV, moitié mamamouchi, ce Brancovan s'était fait une cour à l'occidentale sur laquelle il régnait dans le costume byzantin que portaient les hospodars valaques, la longue robe raide d'or, le manteau-pèlerine boutonné au col par un diamant et la couronne à sept pointes ; cependant que son voisin moldave, l'élégant Cantemir, prince lettré qui savait tout, le grec ancien, le turc et l'arabe, et la théorie des profils en géographie, et celle des révolutions d'Empire en histoire, coiffait la perruque à la française bizarrement surmontée d'un turban et portait le justaucorps à la mode de Versailles ceinturé d'un châle turc.

A ce moment, les Principautés danubiennes virent poindre à l'horizon un nouveau péril d'autant plus redoutable qu'il se présentait sous des apparences affectueuses. La Russie de Pierre le Grand — bien autre chose que cette Moscovie qui s'honorait d'offrir ses filles en mariage aux Bassaraba — proposait son alliance contre les Turcs. L'inexpérimenté Cantemir accepta, négocia le concours de Brancovan puis, plein d'enthousiasme, partit en flèche et perdit tout ; Brancovan, lui, dé-

cidé à n'accourir qu'au secours de la victoire, temporisait en prodiguant l'argent et les promesses à pleines mains à tous les belligérants ; l'impatience des boyards, tous russophiles, et du Spatar Thomas Cantacuzène qui passa avec la cavalerie dans le camp de Pierre Ier, bouscula ses calculs. Malade de colère et de peur, Brancovan attendit à Tirgovistea les conséquences qui ne tardèrent pas ; il avait tout le monde contre lui : Pierre le Grand qui battait en retraite, Charls XII réfugié à Bender, les Turcs, les Hongrois, l'ambassadeur de France, les Cantacuzènes ; ces ennemis mortels s'accordaient pour le traiter de Judas.

Le 4 avril 1714, un envoyé du sultan arrivait à Bucarest et, se présentant au prince, lui attachait à l'épaule le chiffon noir, signe de destitution ; abandonné de ses boyards et de son armée, le malheureux fut emmené à Constantinople, jeté dans la prison des Sept-Tours malgré ses dix chariots d'or, et soumis à la torture avec toute sa famille pour lui faire révéler la cachette de ces trésors dont le Grand Turc attendait merveille. Son exécution nous est racontée par La Mettraye : « Le 15 août, le Grand Seigneur se rendit à un de ses kiosques sur le bord de la mer et s'étant fait amener le prince de Valaquie, ses deux fils et son maître d'hôtel... il ordonna qu'ils fussent décapitez sur une petite place qui règne devant ce kiosque ce qui fut exécuté sous ses yeux en moins d'un demi-quart d'heure. »

Ce prince remarquable, cet habile négociateur, patron des lettres et des arts, fondateur de *Saint-Antim*, de l'église *Coltzei*, de bien d'autres créations pieuses, et surtout de ces deux joyaux de l'art valaque, le monastère d'*Horez* et le palais de *Mogoshoia*, propriété de la princesse Bibesco et si bien restauré par elle, fut le plus fastueux des souverains roumains ; l'ombre décapitée de ce martyr national plane encore sur la Roumanie. Il a donné son nom à un style fleuri qui nous semble composite, mais n'en est pas moins le premier style vraiment roumain.

Bucarest au dix-septième siècle.

A cette époque Bucarest comptait une cinquantaine de mille habitants et prenait déjà sa forme moderne autour de deux artères principales, l'une, la rue commerçante des Lipscani, c'est-à-dire des commerçants de Leipzig, l'autre, la Calea Victoriei, qui, sous le nom de Podul ou pont Mogoshoia, conduisait tout droit le prince de son palais de ville à sa résidence d'été. Les rues de l'ancien Bucarest s'appelaient en effet des ponts ; elles étaient de bois comme les maisons ; c'étaient de « véritables radeaux sur la boue mouvante » couvrant le marécage originel ; les véhicules y roulaient lourdement, soulevant les madriers qui retombaient en s'en-

fonçant dans la glaise molle. Les planches pourrissaient et souvent voitures et piétons tombaient à l'eau. La forêt arrivait jusqu'aux portes de la ville, les reliant au Danube ; forêts si denses qu'on pouvait marcher tout le jour dans l'ombre de leurs arbres et dans la crainte de leurs brigands : c'est encore un peu de leurs frondaisons que le Bucarest moderne a emprisonné dans la cour de ses maisons. Les quartiers des Tziganes et celui des Gueux avançaient leurs huttes de bouse jusque sous les murs du Palais. Ces gueux, mendiants, estropiés, déchets humains de toutes sortes, vivaient dans la Calea Calcilor en une communauté pittoresque, sous le commandement d'un *Starost*, ou chef de syndicat.

Ayant élevé des forteresses par peur, des églises par foi et des hôpitaux par charité, les boyards pensèrent à se tailler dans la capitale de grandes propriétés qui rappelassent leurs domaines ruraux. L'un d'eux possédait le tiers de la ville. Des ruelles anonymes contournaient ces domaines et c'est pourquoi les rues actuelles ont souvent gardé leur tracé singulier, leur profil inattendu de sentier rustique. De ce passé, Bucarest a conservé également l'habitude de grouper ses négoces par spécialités ou par nations, comme chez nous au moyen âge, et dans les souks des villes musulmanes.

La ville baignait dans cette poussière épaisse qui s'est réfugiée aujourd'hui vers les faubourgs : « L'on respirait, l'on mangeait, l'on dormait dans la poussière, » écrit un

Anglais. Le terrain, sans valeur, était largement mais inégalement réparti autour des maisons entourées de ces palissades de bois qui donnent encore à Bucarest un air un peu Far-West ; maisons posées en tous sens et souvent même dos à dos, dans un parti pris d'isolement qui n'est pas resté le trait le moins curieux de notre Bucarest contemporain. Paul d'Alep vante les vastes pièces et le balcon couvert en surplomb sur la cour : sous le balcon *(pridvor)*, une porte ronde menait à la cave où des arcs de voûte hardis venaient s'engager dans un pilier central. Dans des fenêtres en encorbellement, rappelant les moucharabiehs, les jalousies à demi soulevées mettaient une note sombre au milieu du crépi blanc. Construites en torchis, en briques et surtout en bois — car la pierre n'existe pas en Valachie — ces frêles demeures s'abattaient parfois par quartiers entiers, ébranlées par les secousses sismiques, ou flambaient au moindre feu. Le tremblement de terre les secoua en 1718, 1802, 1829, la peste les vida en 1476, 1553, 1573, 1672, 1707, 1718, 1736, 1738, l'incendie les dévora en 1715, 1793, 1799 et 1847, cette fois détruisant la ville presque entièrement malgré les efforts du corps de *tulumbadji* ou, en turc, préposés aux tuyaux. Une naïve gravure, conservée au Musée municipal, nous montre Bucarest en train de brûler. Les flammes lèchent les maisons d'un air gourmand ; on emporte une femme évanouie ; sous la direction nonchalante d'un superbe boyard

en robe blanche et calotte rouge, flanqué de l'*aga* ou préfet de police, les pompiers semblent plutôt attiser le feu par leurs cris et par le peu d'eau dont ils l'aspergent allégrement avec la petite pompe, de la taille d'un vaporisateur, qu'ils portent au dos. (Que j'aime les maisons incendiées de Bucarest, toutes noires sur la neige, hérissées des milliers de stalactites où se fige, par vingt degrés de froid, l'eau lancée hors des pompes!)

Brancovan clôt la liste des princes autochtones. Après sa « trahison », la Sublime Porte résolut de ne plus donner l'investiture d'hospodar qu'à des Grecs nés et nourris à Constantinople et sur la fidélité desquels elle croyait pouvoir compter. Nous arrivons ainsi au seuil du Phanar.

Le Phanar, quartier de la ruse (Dix-huitième siècle).

Le Phanar (Lanterne) était ce quartier de Constantinople réservé aux Grecs où, le long de la Corne d'Or et de la grande muraille byzantine, des maisons austères aux fenêtres étroitement grillagées, toujours closes comme des paupières baissées sur des desseins profonds, se serrent autour des édifices sacrés du patriarcat œcuménique. Là, derrière d'humbles façades — car il ne fallait pas exciter la cupidité toujours en éveil des Turcs

— vivaient les négociants enrichis par le commerce des grains et des fourrures, les théologiens, les clercs, les didascales voués à l'étude, les descendants des Byzantins dépossédés ; dans ce quartier isolé et honni comme un ghetto, ils vivaient, jalousement concentrés sur une ou deux idées, dressés à cela par des siècles de méditation et de fanatisme religieux ; vie cultivée et pieuse des bourgeois, vie dangereuse, compliquée et surveillée des ambitieux : partout le repliement sur soi et le secret bien gardé ; ce Phanar ressemblait à une lamaserie. De ses maisons de bois sortirent les hauts fonctionnaires de la Porte, ses drogmans, ses caïmacans, qui avaient perdu l'orgueilleuse magnificence des archontes du seizième siècle, mais non leur puissance cachée.

En attendant l'accomplissement de leur destinée, ils rêvaient à ces Principautés danubiennes toujours livrées au plus offrant, ils bâillaient d'impatience sous leurs plafonds en gâteau d'abeilles, trempant leurs doigts dans des coffrets pleins de cabochons sans arriver à rafraîchir leur cœur que brûlait le ressentiment. Car, en dépit de leur influence occulte en haut lieu, le peuple turc les traitait avec mépris, en raïas impurs et immondes. Il les eût poursuivis à coups de pierres s'ils s'étaient permis, par exemple, de chausser des bottes jaunes, couleur réservée aux conquérants, ou d'enfreindre la hiérarchie des fourrures fixée par la loi, de porter de la zibeline ou du renard noir au lieu

de loutre ou de martre, s'ils avaient eu l'audace de monter à cheval. Laissant les babouches noires aux Juifs, les babouches rouges aux Arméniens, ils n'en pouvaient porter que des bleues ; voués au bleu, leurs maisons étaient de couleur uniforme comme leur bonnet. Allaient-ils se résigner à une sieste éternelle, sous l'éventail rafraîchissant manié par leurs esclaves? Pouvaient-ils se contenter de respirer l'odeur du moka moulu au fond des boîtes de cuir, puis de le verser tout crémeux dans de petites tasses en vieux japon à soucoupes d'argent, et après avoir fumé le narghilé, d'aller écouter les bêtises monotones du karaguez, ce polichinelle oriental, de geler l'hiver malgré les pelisses ouatinées, autour de la braise des réchauds, et de surveiller, le chapelet d'ambre aux doigts, la rue étroite à travers les jalousies? C'était une vie insupportable, indigne d'un Grec. Dans son curieux *Essai sur les Phanariotes*, paru à Marseille en 1824, M. P. Zallony nous décrit ces habitants du Phanar, mi-Francs, mi-Osmanlis, mi-seigneurs chrétiens et mi-renégats, qui ne portaient pas la barbe, n'osaient pas coiffer le turban ou le bonnet fourré, végétaient dans les intrigues, les chicanes, les confitures musquées, comme les femmes que lady Mary Montague visitait, vers la même époque, dans les harems.

Ce n'était pas pour rien qu'on surnommait le sombre Phanar « le quartier de la ruse ». A force de ruse, ces Grecs qui n'étaient pas gens à s'abrutir longtemps d'opium et

de haschich échappèrent à leur captivité.

Avant la prise de Constantinople, les Turcs ne dédaignaient pas de parler grec ; bien au contraire ils étaient assez fiers de le savoir et jusqu'à la chute de la dernière « Basileia » byzantine, le despotat de Mistra, les officiers turcs n'employaient que le grec dans leurs rapports avec Venise. Mais au fur et à mesure que croissait la puissance des Ottomans montait en eux le mépris pour les roumis et leurs langues. D'ailleurs le Coran interdisait à ses fidèles l'usage des dialectes étrangers. Cependant la Sublime-Porte, assise sur trois continents, était bien obligée de converser avec ses sujets, ses vassaux, ses adversaires. Il lui fallut des interprètes : les Grecs s'offrirent qui depuis cent ans étudiaient avec ténacité toutes les langues et la géographie, la littérature, les sciences. Ils eurent accès au sérail, gagnèrent la confiance des sultans, s'emparèrent peu à peu de tous les ministères, d'abord l'Extérieur, puis l'Intérieur, puis la Marine, dictant au Capitan-Pacha ses instructions nautiques. Ils devenaient indispensables ; en outre, beaucoup de sultanes, aux sourcils étrécis, aux yeux de kohl, aux ongles rouges, étaient Grecques. Elles se sentaient maîtresses au sérail et, dans les sous-sols, de vieilles cuisinières grecques à leur dévotion jetaient parfois dans les casseroles de terre de la poudre de succession.

Ces Grecs ne se reconnaissaient aucun devoir vis-à-vis du maître dont ils achetaient la faveur à beaux deniers comptants ; aussi,

s'il leur est arrivé de le servir fidèlement, l'ont-ils plus souvent trahi. Le plus puissant des seigneurs phanariotes, le grand Drogman Alexandre l'Exaporite, lettré et fin diplomate, était entièrement acquis au Saint-Empire quand il signa pour le Grand Turc la paix désastreuse de Carlowitz. « Les Phanariotes servaient les Turcs tout en désirant leur ruine, » dit Xénopol. En leur cœur, ils ne cessaient de pleurer leur patrie perdue. C'est sans plaisir que, prosternés à genoux, ils baisaient le bas de la robe en damas rose à fleurs d'argent du maître ou les franges de son sopha, le regardaient jouer aux échecs, entouré de spahis aux plumes blanches, écoutaient chanter les oiseaux mécaniques de ses pendules françaises dans son kiosque aux pilotis d'aloès, lorsque tombait la fraîcheur du soir et que Scutari d'Asie se teintait de violet.

« L'esprit est en Europe, et la pompe chez les Ottomans, » écrit noblement lady Montague. Derrière cette pompe du dix-huitième siècle survivait un assez terrible arbitraire, un protocole lourd et figé, toute la barbarie de « vexateurs très cruels » ; les pleurs et le sang coulaient sans cesse dans le marché aux esclaves, ou dans les révoltes de janissaires, ou dans les décapitations d'officiers prévaricateurs dont on exposait les membres mutilés. Quoi d'étonnant si les Grecs du Phanar cherchaient une issue vers les emplois extérieurs, comme aujourd'hui les hauts fonctionnaires soviétiques vers les ambassades

de l'étranger. « Ces avides Phanariotes, » comme disent les Roumains, dont le premier fut Nicolas Mavrocordato (1715-1716), tournèrent donc les yeux vers les Principautés. Le sultan les y poussait d'autant plus volontiers que le peuple de Stamboul commençait à prendre ombrage des richesses et de la situation prépondérante des Hellènes.

Suivons ces nouveaux hospodars qui régneront désormais pendant un siècle sur la Roumanie, et prenons avec eux le chemin de Bucarest.

Bucarest, ce Pérou des Phanariotes.

Le prince Nicolas Soutzo nous a laissé dans ses *Mémoires* le récit de l'investiture d'un hospodar, de sa double investiture puisqu'il la reçoit politiquement, de Son Altesse le Sultan, et religieusement, du patriarche ; ce dernier le couronne suivant le cérémonial même des empereurs de Byzance. Le nouvel hospodar, avant de franchir la frontière lointaine et sauvage du Danube, s'en va d'abord saluer les images, et baiser la main du patriarche ; on le hisse sur une monture caparaçonnée et il se rend au grand Sérail ; en entrant dans la cour d'honneur, il jette un coup d'œil méfiant sur les cimeterres des janissaires, priant Dieu de ne pas permettre qu'il se retrouve ici même, chargé de

chaînes, avant la fin de son règne. Mais comme il vient de payer une très forte somme, le sultan n'a pour lui que sourires ; le successeur du prophète lui remet un sabre d'honneur ; on le coiffe du bonnet à aigrettes et plumes d'autruche, on le vêt du caftan princier. On lui passe la pelisse réservée au grand vizir et aux seuls pachas du Caire et de Bagdad, pelisse en martre noire de Sibérie. Alors, serrant le firman de nomination contre sa poitrine, l'hospodar quitte la salle d'audience à reculons. Désormais il a le droit de mettre ses sujets roumains à mort, de battre monnaie, de faire la guerre et de conclure la paix. S'inspirant de l'exemple de ses prédécesseurs, il ne partira pas cependant sans s'assurer par d'utiles gratifications la faveur du Sérail. Il délègue le soin de le représenter à un proche parent qui suivra sur place les intrigues et les déjouera. Des tabatières d'or distribuées à temps permettront d'intercepter les suppliques et les lettres anonymes que les boyards de Bucarest vont faire pleuvoir, dès son arrivée. Il rend alors visite à l'ambassadeur du roi de France tout-puissant.

Voici le Phanariote en route. Il s'est fait précéder à Bucarest de plusieurs de ses amis, de divers parasites, du précepteur de son fils et de courriers ou *conaks*. La caravane de chariots traverse les faubourgs pelés de Stamboul, semblables à un immense cimetière avec leurs cyprès, les tombes éparses surmontées du turban, les femmes voilées d'un deuil éternel, les maisons de sycomore

gris qui plient sous le vent du Pont-Euxin, les murs ruineux qu'on ne relève jamais et les grandes tours de guet byzantines abandonnées, coupées dans toute leur hauteur de fentes où pousse le figuier sauvage. Des chiens hérissés aboient. Après quelques lieues sur des chaussées de mauvais cailloux on enfonce dans des pistes affreuses. L'hospodar a abandonné sa monture ; il est rompu, et voyage désormais dans une voiture jaune et rouge, à rideaux baissés, un peu honteux, car les Turcs n'ont pas accoutumé d'aller autrement qu'à cheval (quand ils voyagent ce qui est rare, car ils détestent les déplace ments) et chacun le prend pour une femme. Il lui faudra trente jours pour atteindre Bucarest. Sa domesticité s'élève à plusieurs centaines de personnes. En Orient, tout le monde accompagne tout le monde et l'on n'est jamais seul... Le soir, on dresse les tentes, on fait cuire le dîner près d'une petite mosquée de marbre à cartouches bleu turquoise, grillagée d'or. Des Albanais armés veillent sur l'argenterie et des créanciers grecs veillent sur les Albanais. En attendant, le roitelet organise sa cour. Il désigne son chef des bottes, élit son gardien des pipes, puis se ravise et le fait permuter avec le préposé aux sorbets. Au dehors, on entend le grand cafetier se disputer avec le porte-glaive et l'on apprend que le chef de la musique a essayé d'étrangler leporte-étendard... Bientôt tout le monde se couche, en été sous la tente, et si c'est l'hiver, chez l'habi-

tant, dont le sopha a été réquisitionné.

Le Danube n'a pas été passé sans difficultés. Si le fleuve est glacé, le prince s'est fait précéder de patineurs à nacelle, munis de balanciers, qui ont éprouvé d'une pointe légère la solidité de la glace, car on se souvient encore de l'équipage du marquis Désalleurs, ambassadeur de France à Constantinople, qui fila tout entier dans l'eau. « Avant de passer du Maramourèche en Moldavie, raconte-t-il, j'ai vu disparaître sous mes yeux un chariot à six chevaux sous la glace d'une rivière qui avait douze ou quinze pieds d'eau, dont je n'ai jamais eu de nouvelles et où était tout ce que j'avais de meilleur, ce qui a réduit dans un moment mon équipage à quatre petites valises... Enfin, j'ai été cinq jours sans voir ni ciel, ni terre, ni eau. Le sixième, j'ai vu toutes ces choses, ensemble avec d'autres hommes que ceux que j'avais. C'étaient ceux que le prince de Moldavie envoyait me recevoir. Enfin, j'arrivai à Constantinople, comme un homme qui a fait naufrage et s'est sauvé sur une planche. »

Maintenant, c'est l'entrée à Bucarest.

Ce Bucarest du dix-huitième siècle est encore une cité médiévale ; avec ses épaisses murailles carrées, ses deux ponts de bois, ses auvents en porte-à-faux, ses maisons à étages décrochés comme des tiroirs entr'ouverts, il ressemble aux villes peintes sur nos miniatures du quinzième, le Chinon de Jeanne d'Arc, par exemple. Cent ans après, Doussault nous montrera des rues informes, où des

carrosses à quatre chevaux passent sous des balcons clos en encorbellement, comme dans les anciennes bourgades turques. C'est brusquement, en très peu d'années, que Bucarest va se transformer en cette capitale moderne fixée par les gravures russes et autrichiennes du siècle dernier.

Précédé d'un timbalier, suivi de sa cafetière d'argent et de son tabouret montés sur mule, l'hospodar s'avance, droit sur un palefroi houssé ; une queue de cheval pend à la sous-gorge de sa monture que maintiennent solidement quatre valets à pied, plus fermes que des piquets de tente. Il fait largesse au peuple, qui l'acclame. Les cloches sonnent (les Roumains ne sont pas peu fiers d'avoir conservé, malgré le Turc, le droit de sonner la cloche, refusé aux églises de Serbie et de Bulgarie). Sur le chemin de la cathédrale, où le métropolite va le bénir à deux doigts joints (symbole du Père et du Fils, et l'auriculaire qui représente le Saint-Esprit, bien isolé du Fils), le pain et le sel lui sont offerts. Archontes et boyards se pressent derrière lui. On les distingue à la hauteur prodigieuse de leur coiffure ; c'est à qui dépassera le kalpak du voisin, ne serait-ce que de quelques centimètres. Certaines de ces mitres en agneau bessarabien s'élèvent, comme d'énormes citrouilles, jusqu'à soixante pouces. Le nouveau maître les domine de son casque d'or, du jet candide de son aigrette ; il ne va pas cependant jusqu'à imiter le sultan dont le turban, dans les céré-

monies officielles, est posé sur un trépied mécanique et salue tout seul...

Cette ville de Bucarest est vraiment affreuse. Elle « ressemble à Constantinople dans un état très mince ». Ces paysans ne valent pas la dépense qu'on a faite pour eux ; le prince regrette de leur avoir promis un feu d'artifice, d'avoir engagé un eunuque noir à bâton blanc et acheté un carrosse doré à coussins en soie de Lyon qui effarouche quelques minables chiens à museau de renard et tous ces gros corbeaux. Il trouve sa résidence misérable ; elle n'a d'autre ornement qu'un balcon en forme de kiosque turc tendu de velours rouge ; la volaille picore dans la cour d'honneur où se bousculent « les équipages des boyards, les étalons caparaçonnés d'or du prince promenés par ses cochers tziganes, le peuple béant à la porte, les boulangers et les limonadiers ambulants, les Grecs du Phanar vendeurs de sucreries, les voyous et les charlatans » ; partout ce sont de véritables murailles de neige que des va-nu-pieds attaquent à coups de pioche pour qu'elles fondent au soleil. Dans les hautes pièces blanchies à la chaux et éclairées aux chandelles de cire (luxe réservé à la cour, le reste du monde ne connaissant que le suif), plus de miroirs, ni de tables incrustées de nacre, ni de tapis de Perse : quelques nattes d'Égypte, des divans bas où du matin au soir palabrent les boyards, et une multitude de ces coffres indispensables dans un pays agité, malles toujours

prêtes pour une fuite. Les écuries, les communs réservés au personnel qui se composent surtout d'esclaves tziganes sont distribués au hasard sous l'étage des maîtres. Les sonnettes sont inconnues et e resteront encore près d'un siècle, et l'on appelle ses gens en tapant dans les mains ou en tapant du pied. Autour du palais, les boyards habitent des maisons éparpillées sans ordre. Ils vivent dans l'abondance avec ce mélange d'ostentation et de débraillé, cette domesticité innombrable et crasseuse, ces factotums, ces musiciens tziganes dont les violons accompagnent de leurs notes étirées l'écoulement des heures, ces saluts prosternés, ces : « Je vous baise les mains et les pieds, » propres à l'Orient.

Les boyards ont joué dans la formation de Bucarest un rôle pittoresque et important. Toutes proportions gardées, ils ont imité la noblesse de France délaissant ses châteaux, ses gouvernements, sa puissance effective pour tenir à Versailles des emplois de plus en plus serviles ; comme Louis XIV, l'hospodar les disgracie en les renvoyant dans leurs terres. Accourus dès le matin, les boyards saluent le maître en portant la main à leur barbe et à leur front ; courbant leur tête entièrement rasée à l'exception de la petite touffe noire au sommet surmontée d'une calotte rouge, ils s'empressent autour de lui, se bousculent et pour lui éviter toute fatigue, le soulèvent sous les bras, comme une énorme poupée ; suant à grosses gouttes, ils l'amènent, sans que ses nobles pieds aient

effleuré le plancher, jusqu'à son trône à haut dossier doré de goût italien. Si le prince se rend en visite chez un ami, ce sont les fils de boyards, attachés à sa personne, qui le portent à travers les rues fangeuses et au moment de le déposer chez son hôte disent : « Prag, Maria Ta, » « Seuil, Ta Grandeur. » Le propre père d'Hélène Vacaresco a encore rempli cet office auprès du dernier prince régnant, Ghyka, et je tiens d'une Catargi, dont l'aïeul était préposé aux mêmes fonctions, que les deux jeunes gens se querellaient et échangeaient des coups de poing sournois tout en portant l'hospodar qui vacillait et manquait de choir.

L'entourage grec du prince se moquait de ces boyards solennels, insensibles aux plaisirs de la conversation et qui, dans les festins, n'adressaient même pas la parole aux femmes. Celles-ci se consolaient en allant le dimanche à la promenade dans leurs voitures bien attelées, qui se suivaient au pas en un impénétrable nuage de poussière. Aux bals, boyards et boyaresses dansaient dans les cours et jusque dans les rues en piétinant la boue. Ils se distrayaient ainsi sans gaieté. « Les boyards parlent peu, dit le prince de Ligne qui commandait des troupes autrichiennes en Moldavie pendant la guerre de 1787. La crainte qu'ils ont des Turcs, l'habitude d'apprendre de mauvaises nouvelles... les ont accoutumés à une tristesse invincible. Cinquante personnes qui se rassemblent dans une maison ou une autre ont l'air d'attendre

le fatal cordon ; et on entend dire à tous moments : « Ici, mon père fut massacré par ordre de la Porte, et ici, ma sœur, par l'ordre du prince. »

Le prince était presque tenté de regretter Constantinople ; que les divertissements y étaient raffinés ! Ici, le beau monde n'imaginait rien de plus intéressant que de payer un Juif pour qu'il se laisse rosser ; d'aller cracher dans le lac de Herestrau, tous les soirs après dîner, pour y former des ronds ; de dresser les chevaux à éclabousser les passants les jours de pluie ; d'acheter toute la provision de foie d'un vendeur ambulant et d'immobiliser l'homme jusqu'à ce qu'il soit assailli et recouvert par tous les chats du quartier ; pour changer, la lanterne magique obscène ou les comédiens de passage... Qu'était tout cela comparé aux merveilleuses nuits du Ramadhan, aux soirs des Eaux douces d'Asie et à ces fêtes de Pâques où le Padischah mangeait de bonne grâce les œufs rouges que lui offraient ses sujets chrétiens !

Mais le Phanariote n'est pas venu à Bucarest pour s'amuser : les affaires sérieuses l'absorbent bientôt. Trop souvent cet étranger ne pense qu'à s'enrichir au plus vite, puis à disparaître, ayant rançonné le pays jusqu'à ne plus laisser aux habitants que « l'air à respirer » ; il a payé très cher à la Turquie le droit de coûter plus cher encore à la Roumanie. Voici une liste pittoresque de cadeaux distribués à Constantinople,

que Xénopol a relevée dans le registre de 1786 :

	Piastres.
Au Hasnadar de Ismaïl Bina Emeni, dont : 27 pour un drap ; 60 pour une fourrure de lynx.	87
Une montre en or à Foutounzi-Emin Aga.	58
Cadeaux faits à Ismaïl Bina Emeni, dont : 20 pour une tabatière en ivoire ; 5 pour une oka de tabac à priser. . .	25
Autres cadeaux faits à Ismaïl Bina Emeni, dont : 140 pour une fourrure en zibeline ; 100 pour une autre fourrure en lynx ; 60 pour deux habits ; 30 pour un turban.	330
Un drap à l'homme de Suleïman Effendi.	16
Au bouffon de Son Altesse le vizir, dont : 468 pour une fourrure en loutre ; 120 pour une montre en or ; 78 pour trois draps, à trois de ses hommes. .	666
A l'eunuque de Son Altesse, Mahomet pacha, venant avec le harem de Son Altesse..	101
A l'eunuque de ce même harem, une montre en or.	50
A un Tatare venant enlever le bois de construction	50
A l'homme du très haut Sélim Aga, qui transportait un étalon et deux chevaux.	150
A une femme turque qui avait une affaire en Moldavie.	15

Ce n'étaient là que les menues « gentillesses ». Les grosses sommes allaient ailleurs. Sous le règne de Brancovan, les revenus du pays s'élevaient à 492 000 piastres dont 360 000 rentraient dans les poches des Turcs. « Vous allez régner sur des pays qui sont le grenier de l'Empire, » a dit le sultan au prince en lui donnant l'investiture. Le prince a compris et s'exécute. Ce sont d'abord les livraisons en nature dues annuellement à la Porte, blé, maïs, millet, brebis, chevaux très appréciés, bétail célèbre pour l'excellence de sa viande, fromage, miel, lin, chanvre pour les supplices et bois pour les arsenaux et les potences. Tout cela descendra vers la mer Noire, à la belle saison. A Bucarest défilent les chariots vides que la Valachie va remplir avec le tribut payé en ducats d'or. Pendant qu'on effectue le chargement précieux, nous dit un témoin, « la musique joue dans la cour du Palais pour atténuer la tristesse des Valaques qui voient partir leur or ». Ce tribut, l'hospodar va le tripler, le quintupler par les procédés les plus ingénieux : a-t-il des dettes? il dévalorisera la monnaie ; fait-il construire une forteresse? Il comptera dix mille journées de travail de trop. Si les mines de sel ou les mines d'or transylvaines ne rapportent pas assez, on rompra les contrats et on les affermera à des maîtres plus cruels. On donnera un tour de vis aux droits de douane.

L'hospodar n'a pas d'entrailles ; son percepteur encore moins : il est responsable sur sa propre fortune. Si la révolte gronde à

Bucarest, le prince se met à la fenêtre, fait faire des feux de joie avec les pétitions et sortir la garde albanaise. C'est ainsi qu'il récoltera des millions de francs qu'il placera en Hollande ou à Venise, s'ils ne lui sont pas confisqués à la frontière par les voisins, ou dans sa capitale même par le Padischah. Ses amis grecs s'enrichissent comme lui. « Tout le Phanar est à Bucarest ; je ne pense plus à Constantinople, » écrit Porphyropoulos. Le prince vend les charges et les multiplie ; au *logothète*, au *vornic*, au *vistiernic*, s'ajoutent le *postelnic* ou chef du lit, le *stolnic* ou cuisinier suprême, le *paharnic* ou échanson, le *comisse* ou grand écuyer, titres empruntés partout, à Byzance, à Rome, aux Serbes, aux Hongrois, aux Moscovites. Pour échapper aux impôts, l'ancienne noblesse, jadis militaire et agricole, s'est vendue à l'hospodar en échange de ses charges. Et maintenant les esclaves qui rament aux galères ont l'échine moins souple qu'elle ; terribles envers les petits, cabaleurs entre eux, ces nobles s'aplatissent devant l'hospodar, qui s'aplatit devant le Turc. Est-il tenté un moment d'oublier sa sujétion, aussitôt le trône toujours vide du sultan, dressé en face du sien comme un avertissement menaçant, le rappelle à la réalité. Le prince Constantin Mavrocordato craignait tellement les Ottomans qu'il recommandait à ses préfets, si un voleur ou un assassin était Turc, « de ne le mettre aux fers qu'avec bonté ». Dionisie Eclesiarcul nous raconte que, sous le

règne du Phanariote Hangerli, un amiral ottoman, venu se reposer après une défaite, s'étonna de ne voir à toutes les réunions que des hommes et exigea qu'on lui amenât les boyaresses. Les boyards, devinant ses intentions, firent venir des prostituées, les couvrirent de bijoux et les présentèrent comme leurs femmes. Vers la fin de la soirée, l'amiral demanda à l'hospodar de lui garder la plus belle et d'envoyer les autres à ses lieutenants, ce qui fut fait.

Le prince donnait en tout l'exemple de l'obéissance passive. Sur une dénonciation du même amiral, le vizir envoie à Bucarest un *capegi* ou délégué, « habile dans l'art de décapiter les grands », avec ordre de lui rapporter la tête de Hangerli. Le *capegi* amenait avec lui « un nègre grand et terrible ». A la vue du terrible nègre, le postelnic supplia son maître de prétexter une indisposition et de s'enfermer chez lui. Mais le prince avait si grand peur du sultan qu'il fit introduire les envoyés sur-le-champ. A peine entré, le nègre lança un lacet au cou de l'hospodar, le jeta à bas de son divan, et comme il se débattait vigoureusement, appela à l'aide le *capegi* qui déchargea ses deux pistolets dans le ventre de Sa Grandeur et lui enfonça un couteau dans le flanc tandis que le nègre, s'arc-boutant du genou, tirait sur le cordon, comme une femme de chambre laçant sa maîtresse ; au bruit des détonations, des gardes, des boyards s'étaient précipités. Mais le Turc n'eut qu'à prononcer ces deux mots :

« *Dour, dour, firman!* ». « Arrêtez, nous avons un firman ! » pour que pas un bras ne se levât au secours de la victime. « Ces deux Turcs, dit Xénopol, eussent pu mettre à mort la population entière de Bucarest sans que personne eût osé opposer la moindre résistance. Ils possédaient un firman impérial ! »

Le Phanariote-type que nous venons de décrire est celui de la légende : il ne correspond que partiellement à la réalité. Certes les princes phanariotes se sont souvent montrés rampants, cruels, avides. Avouons que sur ce chapitre bien des princes autochtones leur eussent rendu des points. Mais parmi eux il y eut de bons tyrans, des Mavrocordato, des Ghyka, des Ipsilanti, d'autres encore ; derniers dépositaires de la tradition byzantine, ils ont, en répandant la langue et la culture grecques, fait faire de réels progrès à la civilisation dans les pays roumains, sans pour cela rompre complètement avec le passé de la race. C'est grâce à eux que le service liturgique, slavon jusqu'au dix-septième siècle, devint définitivement roumain ; les livres roumains, c'est par leur volonté qu'ils furent imprimés. Ils ont bâti quelques-unes des plus belles églises, fondé des hôpitaux, des bibliothèques, des manufactures, des imprimeries, et ces grandes écoles comme Saint-Sabbas où les fils des boyards lisaient Homère, les tragiques grecs, les Pères de l'Église , les chroniqueurs byzantins. Il est injuste de considérer ces Grecs comme systématiquement hostiles à tout ce

qui était roumain. S'ils ont préféré leur langue et leur culture, c'est qu'elles étaient beaucoup plus évoluées. Sous leurs règnes, le roumain fut l'idiome familial, mais le grec, celui des rapports sociaux : *Lingua del cuore, lingua del pane*, disent les Italiens. Dans un pays ruiné et abruti par le malheur, l'hellénisme a rétabli le contact avec l'esprit universel.

Il faut aussi tenir compte de la situation peu enviable qu'occupaient les hospodars au centre d'un invraisemblable écheveau d'intrigues. Par leur subtilité innée et leur vieille habitude des conspirations de sérail, ces Grecs servirent parfois utilement les principautés dont ils avaient la garde et qui étaient convoitées et à tout propos occupées par les Russes et les Autrichiens, sans compter les Turcs qui ne pensaient qu'à les transformer de pays tributaires en pachaliks purs et simples. L'Europe s'était soudain avisée de l'importance virtuelle de ces principautés danubiennes que leur situation géographique prédestinait au rôle d'État-tampon entre le géant russe en pleine force et le colosse turc déjà très vieilli. L'Autriche et la Russie cherchaient à s'emparer des dépouilles de « l'homme malade », la France et l'Angleterre s'efforçaient de les en empêcher. C'était une course à qui mettrait dans son jeu les drogmans et les hospodars, « les oreilles et les yeux du Grand Turc ». L'hospodar se promettait à tous pour ne se donner à personne. Il jouait l'intégrité territoriale de ses pro-

vinces, son trône et souvent sa tête. Ghyka paya de sa vie la lutte d'ailleurs vaine qu'il soutint pour sauver la Bukovine annexée par l'Autriche. Les princes demeurés fidèles à la Porte mouraient décapités ou empoisonnés tout comme ceux qui la trahissaient. Un cyclone permanent de guerres, d'occupations, de traités, de hatti-chérifs, de règlements de tous genres faisait rage : 1711, guerre russo-turque, dévastation totale de la Moldavie par les Turcs ; 1716, guerre austro-turque, occupation de la Moldavie par les Russes ; 1768, guerre russo-turque, occupation de la Moldavie par les Russes de Potemkine ; le favori de la Grande Catherine donnait des fêtes brillantes à Iassy et rêvait de fonder un royaume dace dont il poserait la couronne sur sa tête ; 1787, guerre austro-russo-turque ; 1806-1812, guerre russo-turque, occupation des deux principautés par les Russes ; traités de Passarowitz, de Belgrade, de Koustschouk-Kaïnargi ; hatti-chérifs de 1784, de 1802, traités de Sistov, de Iassy qui consacre le droit d'intercession (lisez : d'intervention) de la Russie. Au sein de ces tempêtes, tant bien que mal, la Roumanie tenait debout, perdant des lambeaux de son territoire, la Bukovine, la Bessarabie, les Portes de fer, trop heureuse de conserver le reste malgré le tsar Alexandre à qui Napoléon, à Erfurt, venait de promettre la totalité de la Valachie et de la Moldavie.

Les Roumains voyaient faiblir à vue d'œil la puissance ottomane ; à présent, le kapouke-

haïa de Valachie pouvait refuser de fournir les brebis exigées par le Reiss Effendi, et celui-ci devait se contenter de lui montrer la porte sans faire ce petit geste horizontal de la main qui signifiait la décapitation immédiate de l'insolent. Pis encore : le sultan était contraint de reconnaître aux principautés le droit d'être représentées à Constantinople par un chargé d'affaires lequel, « nonobstant son peu d'importance, serait traité comme personne jouissant du droit des gens ». La Sublime-Porte n'était même plus capable de se faire obéir de ses lieutenants qui, comme les généraux chinois aujourd'hui, se révoltaient et à la tête de bandes armées rançonnaient les provinces de l'Empire.

Le plus terrible de ces pillards fut le fameux Paswan Oglou. Il avait établi son quartier général de brigands à Widin sur le Danube d'où il s'élançait pour ravager la Valachie, massacrant les habitants, leur coupant le nez et les oreilles. Le sultan envoya contre lui de nombreux pachas « pleins de barbe et vides d'esprit », dont les troupes ne pensaient qu'à fraterniser avec le rebelle. Cet état de choses dura des années : Paswan Oglou était devenu un facteur important de la politique mondiale. Les Russes prenaient prétexte de ses incursions en Valachie pour occuper à leur tour ces provinces sous couleur de les protéger ; l'ambassadeur d'Angleterre se rendait à Widin pour conférer avec cet Ali Baba et l'ambassadeur de France, le général Brune, jetait feu et flamme.

Finalement Ipsilanti, soutenu par les Russes, lui fit repasser le Danube, mais seulement après que les bandes paswangiennes eussent, par la seule annonce de leur approche, provoqué à Bucarest une panique folle qui manqua de vider la capitale de tous ses habitants.

Bucarest, paradis des Boyards.

Ce début de siècle si agité fut cependant le premier âge d'or de Bucarest. Les hospodars s'humanisaient sous l'influence de nos encyclopédistes et de cette tendance à philosopher en politique que l'on a appelée le *joséphinisme*, du nom de l'empereur réformateur Joseph II ; les idées de la Révolution française arrivaient dans les bagages du conventionnel Hortolan qui se félicitait de ce que les commerçants de Braïla et de Galatz fussent aussi sans-culottes que lui. Les boyards, ménagés par le prince, achetés par les Russes ou les Autrichiens venaient jouer leurs récoltes à Bucarest. Longtemps la ville n'a été que l'administration centrale d'une vaste et riche colonie rurale ; dans de vieux palais, comme le palais Soutzo, on peut voir encore au rez-de-chaussée, en face de la loge du portier, les anciens bureaux de l'administration des terres du prince ; une grande carte pendue aux murs, dressée par les soins de l'intendant, enseignait au

maître le nom de ses villages, le nombre des âmes dont il disposait et la mesure de ses biens. Ces résidences n'ont plus rien des premiers palais féodaux, encore fortifiés, où le boyard vivait sans sortir, au milieu de ses gens (pourquoi serait-il sorti, puisqu'il possédait chez soi son église, son orchestre, ses vignobles, ses métiers à tisser et ses tailleurs?). Ils avaient été rebâtis pour abriter des mœurs plus agréables. Bucarest conserve encore quelques palais de cette époque et grâce à la complaisance érudite de M. Floresco, conservateur du Musée national, grâce à l'amabilité savante de M. C. Mano qui a entr'ouvert pour nous ses souvenirs de famille et son cabinet de portraits, nous avons pu imaginer l'existence des boyards de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècles.

Personne n'a mieux décrit cette caste privilégiée que M. André Bellessort qui en a fait un portrait plein de relief et de truculence. De guerriers devenus courtisans, ils se divisaient en trois classes, qu'on distingue par des banderoles de couleurs différentes : les grands boyards du Divan, les moyens et les petits. Chaque classe de boyards se voyait obligée de rendre à la classe supérieure les mêmes honneurs que celle-ci rendait au prince et le prince au sultan. La première classe avait le droit d'atteler à quatre chevaux et de s'accroupir à la turque devant le prince ; la seconde se tenait assise près de la porte ; la troisième, debout

et courbée. Cette hiérarchie incroyablement fragile, compliquée de *salamalecs*, symboles d'autant de privilèges et d'exemptions, se conserva longtemps ; survivant à 1789, à 1848, elle atteignit le second tiers du dix-neuvième siècle. Une corruption profonde se cachait sous ces délices ; les aiguières d'eau de rose et les brûle-parfums n'arrivaient pas à effacer l'odeur d'une servilité puante. En 1806, un grand boyard de Valachie vend sa fille à un général russe pour obtenir le poste de trésorier. Le vice-président du Divan conduit chez le général Koutouzoff, sa propre femme, que le futur vainqueur de Borodino avait distinguée. Rien d'étonnant si ce dernier se déclare, dans ses lettres, charmé de son séjour en Valachie : « Me voilà à Bucarest au milieu de Valaques. C'est une ville si grande, qu'elle est plus grande que toutes les villes russes, excepté les capitales. Partout des foules animées, quelques dames ayant des habitudes et la culture mondaines et beaucoup d'autres aussi ! Certaines sont jolies, quelques-unes assez amusantes ; quelques dames russes prétentieuses et quantité de Grecs. Et tout ce monde est passionné pour la danse. » Les généraux russes qui s'étaient frottés aux façons conquérantes des officiers français du premier Empire donnaient le ton dans les bals roumains. Les étrangers étaient fort bien reçus à Bucarest et s'y amusaient beaucoup. Ils profitaient de la large hospitalité des Valaques, buvaient et dansaient fort avant dans la nuit ; puis les serviteurs les

reconduisaient jusqu'à leurs voitures, en les soutenant par les aisselles, comme de grands personnages, tandis que des laquais, porteurs de torches imbibées de pétrole, éclairaient leur route.

Après avoir, selon l'habitude des errants de ce temps, beaucoup critiqué ces pays barbares et parlé en termes méprisants des « affreux pavés », de la boue, des chutes dans les mares glaciales, des fièvres, du mauvais vin, des rues en planches, de la servilité des princes accroupis sur leur sofa, tels que les a peints Liotard, « esclaves abjects envers la Porte », dit sir Robert Ainslie, « Tippo-Sahib au cortège carnavalesque, » ajoute le comte de Lagarde, ces voyageurs nous montrent une ville curieuse, amusante, pittoresque, mi-orientale et mi-occidentale, égayée par le bariolage des costumes : les longues tuniques à ceinture en shall des Indes, les hauts bonnets fourrés à fond rouge pour les boyards, blanc pour le prince, les caftans de velours, les pelisses entassées l'une sur l'autre, les superbes turbans, les barbes excessivement longues, peignées à tous moments, avec une lente dignité, attribut de la plus haute noblesse.

Ces boyards n'étaient pas incultes; ils lisaient Montesquieu en tirant sur un chibouk de trois pieds de long. Les boyaresses aussi avaient des lettres : elles dévoraient *Corinne* et, indignées de la lâche conduite d'Oswald, s'interrompaient pour l'injurier en grec : « Ane cornu ! » criaient-elles de leur

voix perçante, mais à l'approche de leurs maris elles se taisaient aussitôt « car il n'eût pas été de la dignité d'un boyard d'entendre discourir son épouse ». Le *Spectateur du Nord* nous apprend que « pendant que la France devenait barbare, il y avait des pays barbares qui devenaient français. La cour de Bucarest joue à tous les jeux d'esprit, en langue française, et l'hospodar lui-même, élevé par un Français, ami des Français, leur donne l'exemple du mélange de la réflexion et de la morale, dans les jeux les plus enfantins ». Ces boyards jouaient aussi au billard, mais chez eux, — laissant les cafés de la ville aux gens du commun (ces cafés étaient d'ailleurs de maussades lieux de consommation, assez semblables, sans doute, aux salles à opium dans les hôtels chinois, où des clients hébétés fumaient sans mot dire, accroupis sur une natte ou sur des divans bas).

Les boyards et le prince lui-même avaient à l'égard de l'argent cette attitude enfantine et aristocratique qui caractérise l'Orient et peut être constatée aujourd'hui encore chez les rajahs ; aucun budget, bien entendu, aucune idée du chiffre de leurs revenus, aucun souci de la gestion de leurs biens abandonnée à des factotums, et déjà cette propension à faire des dettes qui est restée un des traits du Roumain. Des sommes colossales passaient au jeu, à l'entretien d'innombrables parasites, et à l'achat de costumes, à la vérité éblouissants. Certains boyards avaient des habits qui coûtaient cent cin-

quante mille francs or, et leur garde-robe valait plus d'un million de francs. Enake Vacaresco, envoyé à Vienne en ambassade par le prince Ypsilanti, stupéfia Joseph II par sa mise fastueuse. Le luxe était portatif, ainsi qu'il convient à une ville constamment pillée. Des boyaresses, le prince de Ligne nous laisse une ravissante description : « Des femmes charmantes, presque toutes originaires de Constantinople et appartenant à des familles grecques, dont elles portent l'habit, sont assises sur leurs divans, ou y sont appuyées négligemment, la tête tout à fait en arrière, ou soutenue par un bras d'albâtre ; les hommes qui leur font des visites sont presque couchés à côté d'elles, et ne m'ont pas paru avoir les bras croisés, de même que le sont les jambes de ces dames. Une jupe extrêmement légère, courte et serrée masque leurs charmants contours, et une gaze en manière de poche dessine et porte à merveille les deux jolies pommes du jardin de l'Amour. Leur tête est couverte d'une étoile noire ou couleur de feu, éclatante par les diamants qui ornent cette espèce de turban ou de bonnet, qui fait le plus bel effet du monde. Des perles, du plus beau blanc, ornent leur cou et leurs bras, à moins qu'ils ne soient recouverts par des réseaux de gaze, garnis de sequins ou de demi-ducats, qui y sont enfilés, de même que sur toutes les autres coutures de leurs habits, où j'en ai vu jusqu'à trois mille. Le reste de leur vêtement oriental est d'étoffe brodée

ou tissée d'or et d'argent et bordée de fourrures précieuses. » Ces boyaresses rivalisaient avec la princesse de zibelines russes et de lynx polonais, de fards et maquillages du Palais-Royal de Paris, de draps de Leipzig et de bijoux anglais. Longtemps séparées des hommes dans les dîners, elles avaient pris leur revanche ; elles promenaient librement leurs robes à la mode de Paris qui contrastaient avec le tout petit fez juché sur le chignon d'où pendait un voile, et ne manquaient pas un bal ni une redoute, bien que, — se plaint sir Robert Porter, — elles y amenassent parfois leurs enfants. « Elles avaient des voitures comme on a des paires de bottes », a écrit Saint-Marc Girardin, car aucune personne de qualité ne saurait aller à pied. De ces trésors des *Mille et une Nuits*, des fortunes terriennes de la fin du dix-neuvième siècle, qui, lorsque la Roumanie devint grande exportatrice de blé, égalèrent un moment les fortunes argentines, les Roumains n'ont rien gardé ; lorsqu'on les dépouilla de leurs terres, on s'aperçut qu'ils ne possédaient aucune richesse mobilière : vivant au jour le jour, ils n'avaient ni livres sterling, ni tapis de Perse, ni faïences de Rhodes, ni velours de Scutari, comme les Grecs, ni perles ou cabochons comme les Russes, ni cabinets artistiques comme les Polonais ; le jeu, les chanteuses de café-concert et Paris leur avaient tout mangé.

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, les boyards abandonnent la robe, cet apanage

de la virilité, et adoptent la tunique à bran debourgs, de mode russe, ou même l'habit à l'anglaise. Une gravure de Doussault, dessinateur français, nous montre un bal chez l'hospodar Ghyka en 1848. Miroirs vénitiens, lustres de cristal ; plus de sofas, mais des fauteuils viennois. Le prince, imposant et barbu, porte encore la robe, mais les boyaresses qui l'entourent sont déjà décolletées en rond ; vers le fond, un valet à turban élève un plateau à sorbets, comme les nègres de Tiepolo. Les femmes quittent le charmant pantalon turc pour les modèles de Paris. On ne mange plus avec ses doigts et on ne passe plus, à table, l'eau de bergamote. Le Français Bellanger, qui a mis soixante jours pour arriver de Paris à Bucarest par des routes effroyables, est invité à un dîner de trente-deux couverts, éclairé par trois cents bougies de Léopoldstadt. Derrière lui, un domestique chasse les mouches. En 1834, Alexandre Ghyka supprime le baisemain à la cour, auquel les dames elles-mêmes étaient soumises. Comme la Russie, Bucarest passe un peu brusquement du moyen âge à Napoléon.

Les Français à Bucarest.

Nous voici parvenus à cette heure capitale pour les démocraties où le torrent d'idées lancé par la Révolution française, ayant fait

son chemin dans l'Europe de la Sainte-Alliance, déchaîna partout les revendications nationales ou sociales. En Valachie, les princes phanariotes tentèrent d'entraîner le pays dans le grand mouvement insurrectionnel que l'Hétairie, subventionnée par les Russes, fomentait partout pour arracher aux Turcs l'indépendance de la Grèce. Mais les Roumains haïssaient trop leurs maîtres étrangers pour accepter de défendre leur cause. Ce fut la réaction nationale de Tudor Vladimirescu et la fin du régime phanariote. L'influence grecque allait s'effacer devant l'influence française qu'elle avait elle-même introduite dans le pays. Déjà la mode voulait que les boyards et le prince employassent des précepteurs et des secrétaires français. Ruffac, pochard invétéré, secrétaire de l'hospodar, chantait la *Carmagnole* et la Déclaration des Droits de l'Homme était traduite en grec.

Dès la fin du dix-huitième siècle, c'est une véritable invasion de Français : La Roche, Tissandier, Nagny, Durosay, Colson, Martinot, Clémaron, Ledoulx, les deux Trécourt, Laurençon, Récordon, Mondovillier, Cadot de Lille. Nos officiers émigrés restés dans l'armée russe, Langeron, Bourgoing, Drouville, Choiseul, Sainte-Aldegonde, séduisaient les Roumains par leurs manières, leur goût raffiné et leurs idées libérales qui avaient déjà exercé quelque influence sur le mouvement russe en 1825. La Sublime-Porte s'était enfin résignée à donner l'exequatur à des consuls français et ceux-ci accordaient

toute leur sympathie au puissant élan national qui partait du fond des couches populaires. La dictature professorale de J.-A. Vaillant enfin, assura en moins de vingt ans le triomphe de la France. Ce fut le coup de foudre. Les Roumains trouvaient dans les livres français des mots d'une étroite parenté avec les leurs et des idées très proches de leurs aspirations. J.-A. Vaillant, dont Pompiliu Eliade nous a retracé si excellemment la vie, venu à Bucarest comme précepteur, ouvre un internat pour fils de boyards. A lui seul il y enseigne la grammaire, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la rhétorique et la peinture, publie une grammaire et un dictionnaire franco-roumains. Sa renommée est immense et son succès tel que les écoles grecques de la ville sont obligées de fermer. Bientôt la langue française devient obligatoire.

En même temps l'acteur Aristias, qui avait admiré Talma à Paris, rentre de son voyage tellement passionné d'art dramatique qu'il fonde aussitôt une école de tragédie. Déjà les boyards phanariotes s'étaient essayés à jouer en amateurs *Mérope* ou *Zaïre* et les hétairies dissimulaient leur effort politique sous des représentations dramatiques. Bref, le théâtre servait les idées de la Révolution française comme le cinéma, aujourd'hui, sert les idées de la révolution russe. L'acteur français Baptiste Fourreaux fonde en 1831 à Bucarest le Théâtre des Variétés et joue *Fra Diavolo* avec un succès éclatant. A la lueur des chandelles, il agrémente ses

pièces de marches militaires, de combats terribles et de toute une mise en scène de propagande. « Le théâtre roumain, dit Eliade, est sorti du théâtre français comme le théâtre français sort de la comédie italienne. » Le public parisien, en accueillant les acteurs roumains, de Max, Ventura, Yonnel, Cocea et Elvire Popesco, ne fait donc que rendre des politesses.

Le régime phanariote va expirer au milieu de quelques dernières convulsions, laissant la Roumanie inaugurer une période trouble où, tiraillée entre deux tuteurs également haïs, le Russe et le Turc, elle lance des regards tendres et suppliants vers le Français. Alors éclatèrent les premiers symptômes de cette passion que la Roumanie ne cessera de nourrir pour la France et plus particulièrement pour Paris. Ce sont les débuts de cet aller et retour Bucarest-Paris, Paris-Bucarest dont seule la faillite du leu a pu venir à bout. Les fils des Princes régnants, Bibesco et Stirbey, avec de nombreux jeunes boyards vont faire leurs études et les jeunes libéraux valaques leurs premières armes révolutionnaires à Paris.

Les Bonjouristes.

Bucarest donnait ce surnom bizarre aux dandies roumains retour de Paris, qui, vers midi, lorsqu'ils se saluaient sur le Podul

Mogosoïa en allant prendre leur petit déjeuner au café, affectaient de se dire « bonjour » et non « bunaziua », en souvenir du Grand Seize et du boulevard du Crime. Ne sourions pas : de ces navettes entre Paris et Bucarest est née l'indépendance roumaine. Déçus par les Russes qui, après avoir éveillé le nationalisme roumain et protégé les idées avancées, pour le plus grand profit du panslavisme naissant, s'efforcèrent bientôt d'étouffer à Bucarest un libéralisme qui les inquiétait, les jeunes Valaques n'attendirent plus de secours que de la France. Ils firent soixante jours de route pour rencontrer Edgar Quinet, ce poète historien des épopées démocratiques, et Saint-Marc Girardin, ce héros des *Débats*.

Après l'échec de la révolution de 1848, en divers pays et notamment dans les Principautés, Paris s'emplit de réfugiés politiques accourus, comme aujourd'hui, de tous les coins du monde. Les révolutionnaires transforment nos cafés et nos salons en foyers d'agitation qui nous causeront, d'ailleurs, les plus graves ennuis avec la Russie et avec l'Autriche et contribueront à nous aliéner leurs sympathies en 1870. Dans ces cénacles se recrutent les plus farouches ennemis de l'Empire et le trop hospitalier Napoléon III en sera la première victime. Autour de Bakounine et de Mickiewicz, cet éternel proscrit, ce philologue mélancolique, les frères Bratiano et Rosetti, amenés par Armand Lévy, prennent le thé dans des verres, à la russe ; assis sur des caisses parmi les

philarètes et les philomathes, ils flattent les manies anarchisantes de nos intellectuels, profitent de leur internationalisme pour faire du nationalisme, leur révèlent l'existence d'un peuple latin sur le Danube et les initient au « miracle d'une France danubienne, aussi étonnant que celui de la France canadienne perdue au milieu d'oppresseurs étrangers. » Le jeune Bratiano, qui a réussi à se faire recevoir par notre ministre des Affaires étrangères, M. Bastide, lui expose son programme de revendications, mais Bastide l'interrompt aussitôt :

— Pardon, monsieur... Comment s'appelle la capitale de votre pays?

— Bucarest, Excellence.

— Ah... Buchara? Buchara, dites-vous? Maintenant parlez, je vous prie.

Il y a aussi les soirées musicales chez Mme Edgar Quinet où Prud'hon, George Sand, Émile de Girardin apparaissent, émus et fiers de coudoyer tant de nationalités chevelues, des Hongrois, des Ukrainiens, et même un Chilien, où l'on faisait passer avec la limonade des listes de souscriptions en faveur des révolutionnaires. La belle clientèle exotique du Paris de 1830, grandesses, milords, margraves et princes russes, se voit évincée par les répétiteurs polonais, les pianistes tchèques élèves de Chopin et par « le pauvre étudiant moldo-valaque » devenu le lion du jour.

C'est un de ces fils du Danube que l'essai intitulé *les Étrangers à Paris* nous montre

en train d'arpenter le boulevard de Gand ou de flâner passage des Panoramas. « En 1830, dit cette *Physiologie*, il y avait huit ou dix Moldo-Valaques à Paris ; en 1840, ils sont au moins cinquante. » « Beaux, intelligents, adroits, paresseux, ivrognes et adonnés aux femmes, » écrit d'eux Bellanger. (Pour l'ivrognerie, ils ont dû apprendre ça chez nous, car ce n'est pas un vice roumain.) Riche de deux ou trois mille ducats, le jeune Balkanique, généreux et vaniteux, débarque à l'*Hôtel des Deux Mondes* rue de la Paix, où il commence par mener un train de mirliflore ; il a son tilbury de chez Desouches, sa loge aux Bouffes et il offre fanfreluches et cachemires aux lorettes. Il a troqué sa pelisse de loup, son bonnet d'astrakan et ses bottes boueuses contre un chapeau de soie lustré, un habit raide avec gilet de satin voyant, des souliers vernis. Il a une Parisienne par jour. Grand ou petit boyard, il se fait appeler prince, « car la noblesse leur vient à tous en voyageant ». Très vite il voit la fin de ses ducats et même de son crédit et doit diminuer son train : du premier étage, il va monter au cinquième, sans effort, car il appartient à un peuple qui déménage aisément : « Les Turcs eux-mêmes les appellent des nomades. » Ce dont l'habitant de *Boucarest* souffrira le plus, c'est d'être si mal servi. A *Boucarest*, n'a-t-il pas un esclave *zigan* pour charger le chibouk, un deuxième pour l'allumer, un troisième pour l'apporter, un quatrième pour regarder, debout, son maître fumer,

un cinquième pour aller lui chercher une confiture de zeste de cédrat excellente après le tabac, un sixième pour le verre d'eau, etc. Sans parler des valets de course et de ces beaux Albanais en fustanelle qui se tiennent derrière les calèches... Mais le Moldo-Valaque se plie à tout, même aux « prix fixe avec pain à discrétion », pourvu qu'on ne l'oblige pas à travailler, ni surtout à quitter Paris. Le jour où il lui faudra opter entre la prison pour dettes de Sainte-Pélagie et le retour au Podul Mogosoïa, il dira en soupirant : « Le monde est un Sahara qui n'a qu'une oasis, Paris. »

Cependant, à Paris, les révolutionnaires payaient leur écot par quelques bombes ; la police de Napoléon III se résigna enfin à des démarches et perquisitionna de droite et de gauche ; elle fouilla l'appartement du sombre et beau Bratiano, jeune libertaire roumain ; personne n'aurait pu deviner qu'il allait être le premier homme d'État de la Roumanie nouvelle et le père d'une lignée de Présidents du Conseil, dont nous vîmes le plus grand à la conférence de la paix. Les policiers y trouvèrent les accessoires classiques des révolutions : une imprimerie clandestine et une malle de documents confiée par un anonyme. Bratiano est arrêté avec quelques autres, à la grande indignation des milieux libéraux qui protestent par ces amplificateurs sonores : Michelet et Victor Hugo, pendant que Ledru-Rollin, membre du Comité révolutionnaire européen, effraye le gouvernement en promenant le drapeau rouge

dans les rues, aux cris de : « Mort au tyran ! » Armand Lévy s'agite, met en mouvement la franc-maçonnerie ; Bratiano prend Jules Favre comme avocat. Au procès, il est acquitté, mais il va être poursuivi à nouveau pour infraction à la loi sur les sociétés secrètes : trois ans de prison. En juin 1856, il obtient sa grâce et rentre à Bucarest. C'est le moment où Victor Place est nommé consul de France à Iassy et prépare l'Union des Principautés danubiennes au milieu de péripéties sans nombre et sous l'œil inquiet de la Russie qui torturait le Règlement Organique jusqu'à lui faire dire tout le contraire de ce qui y était stipulé. Les Principautés tournèrent les obstacles par le plus simple des expédients : elles élirent un même prince, le colonel Couza, dernier des hospodars roumains, malgré la Convention de Paris qui leur avait imposé deux gouvernements et deux chefs. Les voilà fondues en une nation qui se tourne aussitôt vers la France : de Paris arrivent en vrac le Code Napoléon et le théâtre d'Augier, l'enseignement gratuit, la sécularisation des biens du clergé et les romans de Dumas père.

Après la chute de Couza, détrôné par un pronunciamento, lorsqu'il faudra trouver un prince étranger pour régner sur les deux Principautés enfin réunies en une seule, c'est à Napoléon III que Bratiano demandera conseil, et l'empereur, toujours bien avisé, lui proposera d'offrir la couronne à un prince allemand, à Charles de Hohenzollern, Fran-

çais il est vrai par sa grand'mère, Stéphanie de Bade, mais si foncièrement germanique qu'il dira : « C'est par un décret de la Providence qu'un Hohenzollern règne aux sources du Danube et un Hohenzollern à son embouchure. » Son long règne irréprochable créera la Roumanie moderne qui grandit à l'ombre de la Triplice. Jusqu'en 1877, les Turcs resteront, nominalement encore, suzerains des Principautés ; leur défaite, à Plevna, qui clôt la guerre russo-roumano-turque, puis le Congrès de Berlin, consacrent l'indépendance de la Roumanie reconnue comme royaume par toute l'Europe, en 1881.

Désormais, nos ministres des Affaires étrangères eux-mêmes ne diront plus Buchara, mais Bucarest.

Bucarest sous Carol Ier.

Le nouveau prince descendit le Danube et fit son entrée dans sa capitale en 1866 ; il fut reçu par le maire Dimitri Bratiano. Ayant longé, sous une ondée imprévue et de bon augure en ce pays de sécheresse, la Chaussée Kisseleff, dans une daumont tirée par six chevaux blancs, il parcourut le vieux Podul Mogosoïa (qui après Plevna, deviendra la Calea Victoriei), voie triomphale toute pavoisée de dames, de tapis aux fenêtres et de drapeaux bleu, jaune et rouge. Le prince s'arrêta devant l'ancienne maison du boyard

Golesco, acquise par l'État, et qui, après avoir été école militaire, caserne et hôpital, venait d'être aménagée en résidence princière, ce dont les Bucarestois n'étaient pas peu fiers. Carol Ier, grattant son grand nez d'aigle, demanda, au milieu de la confusion de l'assistance : « Où est donc le Palais? » Il aurait pu dire, avec la même candeur : « Où donc est ma capitale? »

Bucarest, en effet, n'était plus que l'ombre d'une grande ville ; il avait été détruit aux trois quarts par l'incendie de 1847 ; les marches et contremarches des armées russes, les inondations, le choléra, les incursions de bandits, les famines et la peste avaient fait le reste. Mais, avec le calme revenu, des progrès presque trop rapides entraîneront la ville vers cette occidentalisation totale qui efface un à un les délicieux aspects dessinés par Raffet et Doussault. Le Palais-Royal, la Fondation universitaire, l'Athénée, le palais Cotroceni, les cercles, les musées, les forts, les monuments historiques restaurés, les voies ferrées, les universités, presque tout date de ce beau règne où, pour la première fois, Bucarest put croître sans fléaux naturels ou humains.

Ayant posé sur sa tête la couronne de Roumanie faite de l'acier d'un canon turc, Carol Ier choisit pour épouse Élisabeth de Wied, plus connue en littérature sous le nom de Carmen Sylva. C'était une grande femme au visage rouge entouré d'une auréole de cheveux courts et très noirs, qui devinrent

assez vite complètement gris ; vêtue de longues robes blanches, les cheveux au vent ou couverts d'un voile, druidesse au pince-nez de myope, elle se promenait sous les chênes et serrait sur son cœur que la maternité avait déçu tous les enfants de ses sujets en souvenir de sa fille morte à sept ans. Sans doute, étant poète, avec une tendance à mettre du lyrisme partout, elle eût préféré le Bucarest 1830, dans le goût des *Orientales :*

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des [femmes?

Elle dut se contenter des réceptions démocratiques du 1er janvier, de l'ombre triste des sapins nordiques de Sinaïa et d'une austère chambre à coucher avec des couronnes au-dessus du lit où son royal époux ne lui faisait que de courtes visites, l'œil au chronomètre qu'il posait sur la table de nuit. La littérature et la musique consolaient un peu cette reine comblée de tous les dons de l'intelligence ; elle s'était entourée d'une cour de jeunes adoratrices qui l'écoutaient dire des vers de sa voix d'or : chaste décaméron dont Bucarest offrit plus tard maints exemples, camarilla plus germanique que provençale, où se cultivaient en serre chaude les fleurs de l'amour romantique allemand. C'est dans ce milieu inspiré qu'un jeune lieutenant respectueux de toutes les hiérarchies, propre neveu et héritier présomptif du roi, devait faire ses premières armes sentimentales. Ce décor entoura une idylle qui est de l'histoire.

Le futur roi Ferdinand dut sacrifier son amour à la raison d'État et renoncer à épouser Mlle Hélène Vacaresco. Le cœur en révolte, mais dressé par la discipline prussienne, il partit faire un long voyage. Au retour, il fut l'hôte du kaiser à Wilhelmshöhe et se trouva assis à table à côté de la fille aînée du duc d'Édimbourg, cousine germaine de l'empereur Guillaume, nièce du tsar, et petite-fille de la reine Victoria : elle était la plus belle et la plus blonde des futures reines d'Europe. C'est ainsi que la Roumanie eut sa princesse, comme Paris et la poésie ont eu la leur, en la personne d'Hélène Vacaresco.

Le roi Carol Ier mourut en septembre 1914. Il était gravement malade depuis longtemps, mais l'on ne saurait douter que ce qui le tua ce fut le refus de la Roumanie, à la suite du Conseil de la couronne du 3 août 1914, d'entrer en guerre aux côtés des Empires Centraux. Pour lui la victoire allemande était certaine et la victoire russe peu souhaitable. Il fallut le décès du vieux roi, deux années de luttes politiques entre interventionnistes et neutralistes et dix-huit mois d'une longue préparation diplomatique menée de main de maître par Jean Bratiano pour que le royaume, sous son nouveau souverain le roi Ferdinand Ier, déclarât la guerre à ses anciens alliés. Il le fit avec enthousiasme mais non sans inquiétude, une tradition séculaire lui ayant enseigné à se défier de la Russie.

Saint-Pétersbourg et Bucarest.

Les rapports russo-roumains forment une tragi-comédie qu'on pourrait diviser en trois actes avec prologue et épilogue. Voici comment se déroulerait le scénario qui résume les plus saillantes des neuf invasions russes de 1711, 1739, 1769, 1792, 1806, 1829, 1848, 1853 et 1916 :

Prologue : Le tsar Pierre le Grand, qui s'intitule « monarque des Russo-Grecs », arrive à Iassy où il est reçu avec les plus vives démonstrations de joie par la population qui, pour la première fois, voyait un prince orthodoxe puissant prendre sa défense contre les Infidèles. Au festin d'honneur offert par le tsar, les boyards moldaves font connaissance avec le champagne ou « vin français » ; trompés par sa douceur ils roulent sous la table. Les Russes en profitent aussitôt pour dévaliser les boyards roumains pendant leur sommeil.

Pendant l'entr'acte, on pourra lire sur l'écran cette savoureuse proclamation de la Grande Catherine : « Les Moldaves sont invités à s'empresser de venir en aide aux armées impériales, pour se rendre dignes de l'inappréciable bienfait qui leur tombe du ciel d'une manière aussi inattendue. »

Premier acte : A Erfurt. « Sa Majesté l'Em-

pereur de toutes les Russies, n'ayant aucune espérance d'obtenir des garanties suffisantes pour les personnes et les biens des habitants de la Moldavie et de la Valachie, réunit ces deux principautés à son empire. » Cette bienveillance ne porte pas tous ses fruits car la Porte s'y oppose par les armes. Néanmoins la Russie s'annexe une province roumaine contiguë : la Bessarabie. « L'armée russe, dit Mériage, a tellement dévoré ce pays qu'au commencement de 1819 il n'offrait déjà plus que l'image d'un désert, et que les Russes étaient forcés de tirer leurs vivres et provisions des pays au nord du Dniestr. » L'armée russe est entretenue aux frais des principautés. Miloradovitch, Koutouzoff, Tschitschakoff font pleuvoir les contributions de guerre et exigent des millions de piastres. Cet argent est presque entièrement dépensé en beuveries. « Les fortunes volées, dit Xénopol, étaient gaspillées et jetées au vent au choc des verres et aux cris d'allégresse, sous les yeux même du peuple spolié. » « Par où les armées russes passaient la terre en gémissait, » dit le chroniqueur Zilote. Les bienfaiteurs russes paient leurs achats en fausse monnaie imposée par eux.

Au baisser du rideau, on verra le Divan de Valachie forcé d'envoyer au général Koutouzoff une lettre de remerciements contenue dans un riche coffret en témoignage de la reconnaissance de cette province.

Deuxième acte : Guerre russo-turque de 1877. Le prince Carol Ier de Roumanie

offre à la Russie, contre la Porte, son concours qui est sèchement refusé par Gortchakoff. La garde impériale campe sur le Danube. Cependant l'armée russe mise en péril à Plevna est obligée d'appeler à son secours la petite armée roumaine qui décide de la victoire. En guise de remerciement, la Russie annexe les trois districts de la Bessarabie qui avaient été restitués aux Roumains en 1856, et malgré leurs protestations en impose l'échange contre la Dobroudja, tout en exigeant, pour plusieurs années, le libre passage des armées russes en territoire roumain.

Troisième acte : Guerre de 1914. La Roumanie, oubliant ses mésaventures précédentes, voit avec joie arriver une armée russe nullement désorganisée, nullement affamée ni sans armes, comme on s'est plu à le dire, mais au contraire magnifiquement équipée, parfaitement ravitaillée et munitionnée, ne manquant de rien. Malheureusement, cette armée reste l'arme au pied et contemple sans bouger, dès décembre 1916, l'envahissement du territoire et la chute de Bucarest. Comme l'a écrit sans détours le commissaire Polivanov, « les revers roumains ne nuisaient en rien aux plans et aux intérêts de l'empire russe. » Les mitrailleuses envoyées par les Alliés à la Roumanie sont retenues à Petrograd par Protopopoff et installées sur les toits des maisons. Dès 1917, le bolchevisme éclate dans l'armée russe et les Roumains doivent à la fois défendre le front contre les

Allemands et l'arrière contre leurs alliés soviétisés. A la première nouvelle de Brest-Litovsk, le général Tcherbatcheff signe la paix, non seulement pour les armées russes de Roumanie mais pour tout le front roumain, et le général Kornilof s'en retourne en Russie, musique en tête. Le Trésor roumain, composé de l'or de la Banque nationale, du trésor des musées, de l'argenterie, des bijoux et des valeurs des particuliers, envoyé à Moscou, est mis en sûreté dans les caves du Kremlin où il est confisqué par les bolcheviks. La Roumanie se souvient alors un peu tard du mot d'Edgar Quinet : « L'amitié de la Russie a été plus funeste aux Roumains que l'hostilité de tous les autres peuples réunis. »

Épilogue : Vingt ans après. La Roumanie reprend au cours de l'hiver 1935 les relations diplomatiques avec l'U. R. S. S. Le pont-frontière sur le Dniestr à Tivnïa, seule communication entre les deux pays, est rétabli et on retire de l'eau les wagons et les tabliers qui s'y rouillaient depuis 1918. Staline déclare qu'il va restituer le Trésor roumain. Et, en effet, M. Ostrowsky, premier ministre plénipotentiaire des Soviets, apporte en grande pompe aux Affaires étrangères de Bucarest ce trésor, qui tient maintenant dans une valise ; il en tire l'étalon en platine du mètre et la balance... Les photographes se précipitent, mettent en batterie : leurs clichés, parus le lendemain dans toute la presse, fixent un tableau his-

torique : M. le ministre russe, son mètre à la main, souriant à M. le secrétaire général roumain armé de la balance.

Souhaitons, pour le bien de la Roumanie, que la Russie ait définitivement renoncé à l'espoir de voir flotter sur Sainte-Sophie l'aigle bicéphale dont une tête est un marteau et l'autre une faucille.

Résidences royales.

Un mouvement de pendule semble avoir balancé les princes de la branche roumaine des Hohenzollern de leur résidence de ville, le Palais royal, à leur résidence de campagne, Cotroceni. Carol Ier habita toute sa vie le Palais royal ; son successeur, Ferdinand Ier, choisit Cotroceni ; Carol II est à nouveau au Palais. Ajoutons qu'avec l'extension de Bucarest et grâce aux efforts de la reine Marie qui y demeure, l'agréable maison des champs qu'était le Cotroceni du premier souverain est maintenant une habitation vraiment royale, située en ville.

Le Palais de Cotroceni.

Sur la pointe aiguë de la ligne de fuite d'une perspective lointaine, au sommet d'une éminence, le palais s'élève à la place qu'occu-

pait au dix-septième siècle un ermitage dédié aux saints Serge et Bacchus (étrange couple hagiographique!). La région appartenait à l'hospodar Serban Cantacuzène. Là, dans les bois qui, aujourd'hui encore, montent vers le château, le prince échappant aux Tartares avait trouvé refuge. Mais le couvent qu'il y édifia n'échappa pas, lui, aux exactions ultérieures des Turcs et des Russes : les Turcs crevèrent les yeux de plâtre des saints peints à fresque dans l'église et les Russes emportèrent tout, jusqu'aux casseroles. L'architecte français Gottereau, chargé de l'édification de la nouvelle résidence, fit pire encore puisqu'il détruisit tout l'ancien palais, y compris les murs de briques des fortifications, et ne laissa subsister de cette cité mi-royale et mi-fermière que sa petite église ; Cantacuzène y repose sous une dalle fleurie où les motifs végétaux s'enroulent comme le serpent autour du caducée, parmi des sépultures d'enfants royaux endormis sous l'argent amorti des lampes d'autel.

Blanc comme un costume paysan, ceinturé d'une broderie d'iris, Cotroceni domine de ses terrasses les fumées et les brouillards de Bucarest. Il a heureusement gardé son ancien caractère de manoir fortifié, ses colonnes de cloître engagées dans le mur mais encore visibles, son grand porche que défend avec la canne de magicien, en ébène à pommeau d'argent, le suisse à la longue barbe blanche. J'aime le faste de l'escalier de marbre à tapis bleu, que décorent, du haut en bas,

tous les Hohenzollern, très wagnériens ; j'aime la sévérité hexagonale de la bibliothèque du feu roi Ferdinand, où les revues anglaises alternent avec des photographies 1900. Je reconnais les Greco célèbres qui, après avoir quitté je ne sais comment la galerie espagnole de Louis-Philippe en 1848, passèrent dans la collection du consul prussien Bamberg et de là dans celle du roi Carol. A chaque coin du couloir, une livrée bleu et argent fait le guet et me refoule vers le barrage des dames d'honneur et des officiers d'ordonnance debout sur les dalles dures et luisantes de la grande salle aux murs blancs, aux tables de réfectoire en marbre, où nous attendons la reine.

La reine Marie.

La dernière fois que j'avais vu la reine c'était en octobre 1934, quelques jours après l'assassinat du roi Alexandre. Elle traversait Paris ramenant de Londres le jeune roi et le conduisant aux funérailles de son père, à Belgrade. Dans l'antichambre obscure du Ritz, j'avais vu soudain surgir de l'ascenseur une grande ombre en deuil, de ce deuil qu'elle sait porter avec tant de noblesse et un si douloureux éclat ; j'avais aperçu un instant l'émail translucide de ses yeux bleus et verts, et la seule phrase qu'elle m'avait dite

avec une douceur navrée, en montant dans la voiture qui l'emportait vers la gare, fut une des plus méritées et des plus humiliantes que j'aie jamais entendues : « *I am sorry for the French; they must feel so ashamed.* » « J'ai bien du chagrin en pensant aux Français : ils doivent avoir tellement honte. »

Aujourd'hui, précédée de ses deux épagneuls noirs et de son chien chinois, la reine Marie qu'accompagne la reine Élisabeth de Grèce en grand deuil, apparaît dans le hall d'audience, d'une froideur à la fois conventuelle et palatiale où les fougères descendent des colonnes à chapiteaux byzantins, où les damas italiens prennent une crudité barbaresque. Je retrouve cette tête petite et fière qui enchantait Marcel Proust, ce nez si bien arqué, ce cou si haut et qui porte sans fléchir le poids des perles énormes ; je revois ces yeux si bleus, si anglais dans leur droiture optimiste, si verts dans leur étrangeté aiguë et leur profondeur slave. Cariatide royale capable de porter sur ses larges épaules les plus grands empires, fille d'une race de demi-dieux, elle est pourtant très femme aussi, toute en douceur, en nuances, en ellipses. Adolescente, elle a grandi dans les bungalows anglais comme dans des palais ; reine, elle a vécu dans les palais comme dans des cottages. Elle a formé une génération ; tous les hommes ont été amoureux d'elle et le sont encore ; toute la société de Bucarest s'est habillée, a vécu, a ri et conté comme sa souveraine. Elle a ouvert les fenêtres, les

doubles fenêtres et les femmes roumaines ont respiré. Elle s'est dérobée à l'étiquette de cour allemande imposée par le vieux roi et a instauré la dictature des animaux et des fleurs. Elle a mis en déroute le triste sapin Hohenzollern et l'a remplacé par les pois de senteur du Kent. Elle a montré ses belles dents, rarement pour mordre, toujours pour rire, et tout le monde s'est amusé ; car personne ne sait rire comme la reine Marie. La reine est si spontanément gaie qu'en certaines occasions officielles son entourage se pend à sa traîne en l'implorant : « *Don't be too funny.* » « Que Votre Majesté tâche de ne pas être trop drôle. »

Chez la reine à Balcic.

Je garde un merveilleux souvenir de quelques jours passés chez la souveraine, au bord de la mer Noire, à Balcic, il y a cinq ou six automnes. Dans ce village roumain, perdu près de la frontière bulgare, où se dressent encore des minarets, le jardin anglais de la reine Marie descend jusqu'à la mer. Les graines de chez Sutton, sous ce soleil torride, ont jailli de mai à octobre en fusées réglées pour éclater à chaque saison. Quel spectacle que cette féerie britannique de couleurs au milieu du désert ! Je pensai à Malte, à Gibraltar, où les *tommies* arrivent à faire pousser

du gazon sur le ciment salé d'embruns... Après la Dobroudja, immense plaine bossuée çà et là d'anciens tombeaux scythes, mamelons couverts parfois d'une herbe jaune, une herbe de commencement du monde, après ces collines qui sont les plus vieilles du globe, après la traversée cahoteuse de villages où les femmes tartares, à pantalon bouffant, se cachent encore la bouche par pudeur islamique, où les enfants tondus grouillent comme des porcelets, le sol s'était effondré soudain et le petit village de Balcic m'était apparu dans un creux de la falaise. J'arrivais en auto, car il n'y avait alors ni voie ferrée, ni avions. Sous un crépuscule lilas, au fracas frais d'une cascade tapissée de pariétaires, au bas d'un escalier en chicane aux dalles disjointes, ma chambre s'ouvrait dans le roc qui soutenait deux anciens moulins turcs aménagés en bungalows. Amenée par de minuscules canaux, l'eau chantait de terrasse en terrasse, baignant les fleurs. Je vois encore la haute silhouette mauve de la reine Marie arrêtée au bout d'une allée...

Aucune reine d'Europe n'a cette allure, cette simple majesté du geste ; debout, tendant sa main à baiser ; donnant un ordre à un aide de camp ; prenant congé, d'un sourire. Mille femmes ont essayé, en vain, de l'imiter. On retrouve en elle un éclat nordique qui l'a fait surnommer *Frosty morning* par ses intimes... Elle a été Vénus et la fée Morgane ; magnifique encore, avec ses roseurs de pâte tendre et ses muscles d'acier. A che-

val, la reine Marie distançait tous les officiers du 4e Rosiori, son régiment, passait sa nuit au bal et se retrouvait au matin devant une corbeille de fruits, son seul déjeuner, reposée, souriante, prête à recommencer... Cette souveraine a la grâce d'une Européenne et la vitalité d'une Américaine. On l'a bien vu, pendant son voyage aux États-Unis. Les récits de ce voyage sont une source de grande gaieté :

« ...A Cleveland, un soir, au moment de me mettre au lit, je vis, figurez-vous, que mes matelas étaient tricolores ; des matelas aux couleurs de la Roumanie ! Au matin, on m'a dit : « Emportez-les... »

« ...A Seattle, on m'a demandé d'inaugurer un musée ; j'objectai le manque de temps. « Ça ne sera pas long, me répondit-« on. Votre Majesté le visitera en auto ! » Aussitôt, ma voiture s'engouffra dans une grande salle où il n'y avait encore rien, et la traversa d'un trait. »

« ...A Detroit, une firme célèbre m'a fait cadeau d'une automobile blindée, contre les attentats. A peine avais-je pénétré dans l'usine qu'une fusillade éclata : les ingénieurs américains, pour me prouver la qualité de leur marchandise, criblaient la voiture de balles... Ils tiraient même sur le chauffeur, malgré mes cris.

« — C'était sans doute un gangster qu'on exécutait?

« — Pas du tout. Le chauffeur aussi était blindé. »

Ma chambre à Balcic, ou plutôt mon cottage, car chaque invité a le sien, était plus garni de fleurs et plus meublé de livres que de chaises et de guéridons ; on y avait disposé en étalage tous les vient-de-paraître d'Europe et des États-Unis, toutes les espèces florales. Ayant dit incidemment que je préparais un travail sur Londres, je trouvai le soir même sur ma table de nuit la *Vie d'Édouard VII*, de Sydney Lee...

De bon matin, au réveil, j'aperçus la reine qui soignait ses zinnias pareils à des échantillons de laines multicolores. A l'angle des terrasses, des potirons géants étaient posés, comme des turbans d'or sur la tombe des sultans ; un ciel bleu cobalt, un soleil africain, un vent fou glaçaient ces jardins ruisselants. Tandis que la princesse Ileana entrait dans l'eau et que je nageais près d'elle, un vaisseau de guerre portant pavillon royal surveillait notre baignade, avec son équipage au garde à vous. Vêtue de mousseline blanche, ses cheveux dorés en auréole, Marie de Roumanie nous regarde de loin ; elle regarde la mer à qui, ce matin, elle ressemble.

Mais voici qu'une vieille paysanne turque, chargée de confitures, grimpe sur la terrasse et vient sans cérémonie s'asseoir à la table du breakfast, près de la reine dont elle caresse la main en répétant : « *Ghiousel, ghiousel.* » Il paraît que ça veut dire : « Jolie, jolie ; » comme personne ne comprend le turc, la conversation se passe en sourires. On s'étonne toujours de découvrir de la sim-

plicité chez les souverains ; le public, qui ne les voit qu'entourés d'une pompe officielle, s'imagine que le même apparat les suit dans leur vie privée ; en fait, François-Joseph dormait dans un petit lit de tôle peinte et Nicolas II, à Tsarskoïé, rangeait lui-même dans un coin de l'antichambre, sa bicyclette et son vieux parapluie. La reine Marie, elle, couche sur un divan couvert de broderies précieuses. Dissemblable de ses pareils couronnés qui cachent souvent sous de timides façons de bourgeois modestes des âmes compliquées, capricieuses et raides d'orgueil, Marie de Roumanie porte sa simplicité dans son cœur et son faste sur ses vêtements.

Les rois des époques démocratiques ont honte ou peur d'être des rois, jouent à la fermière comme Marie-Antoinette, au rat de bibliothèque, au numismate, au serrurier ; Marie de Roumanie, elle, ne connaît ni la peur, ni la fausse honte ; elle est fière d'être reine, le montre, le dit : « *I, the Queen*... » Elle est reine comme dans les contes de fées, comme au théâtre, comme dans l'imagination populaire. Elle vit, pareille à ses portraits, des lys dans les bras, une couronne sur la tête. Ses diadèmes sont immenses ; elle a le plus grand saphir du monde, les plus grandes perles connues, et elle les porte avec une aisance asiatique qu'elle tient de ses aïeux les tsars. D'eux aussi lui vient sa passion du byzantin. Le jour de son sacré elle était habillée en Théodora, impératrice d'Orient. Ce n'est pas elle qui dissimulerait

discrètement ses grands cordons sous des dentelles de Malines, comme la reine Élisabeth de Belgique. A ses yeux, une reine n'est pas un rouage administratif ; c'est Sémiramis, Élisabeth d'Angleterre, Catherine II. Elle dit bravement « mon peuple » et, avant de sourire, il faudrait se rappeler que pour « son peuple » elle a tous les jours, pendant un an, affronté des périls mortels. Les reines vivantes, voyantes, agissantes, remuantes, le peuple les aime ; avec son instinct sûr, il les sent plus près de lui que les autres, les correctes ; et en effet, Marie de Roumanie, le plus beau pedigree d'Europe, a une vigueur de sentiments toute populaire, une compréhension toute démocratique des grandes peines et des petits soucis de chacun. Elle ressemble vraiment au peuple par la verdeur de son langage, par sa générosité, par cette confiance presque enfantine qui attire chez elle les faux prophètes, les illuminés malins et ces charlatans donneurs de conseils, parasites de toutes les cours. Du peuple aussi elle a la force saine de l'amour maternel. Princesse étrangère, elle aurait pu se sentir dépaysée dans ce proche Orient si peu connu alors que ses amis d'enfance s'attendaient à lui voir porter le voile comme une Turque. Mais profondément vraie elle-même, elle a été droit à ce qu'il y avait de plus authentique dans le pays : le paysan, les bêtes, les plantes ; elle a soutenu et encouragé, avec un respect tout ruskinien, le tissage à la main, le travail à domicile, les arts rustiques.

La reine Marie n'aime pas qu'on évoque son rôle pendant la guerre, aux ambulances Regina Maria. « Je ne veux pas être reléguée au musée militaire... », dit-elle. Sur ces temps terribles, cette femme, qui semble l'incarnation de la joie, a écrit d'admirables pages de douleur. « Les femmes, je les ai vues, dressées comme des spectres devant leurs chaumières en poussière, regardant avec des yeux de folie la route où ceux qu'elles attendaient ne reviendraient jamais plus. Je les ai vues fixer le cadavre de leurs enfants morts de faim. Leurs yeux étaient secs, un chagrin trop fort ayant brûlé leurs larmes. »

Une des dames d'honneur, Simone Lahovary, m'a raconté l'horreur de ces deux années 1916-1917. « Nous étions munies de gants et de bottes de caoutchouc que parfois, dans notre précipitation, nous oubliions de passer ; un jour, en entrant à l'hôpital, je vois le plancher vaciller sous nos pieds et me dis : c'est un tremblement de terre ; simplement, nous marchions sur un mouvant tapis de poux, les poux du typhus exanthématique...

« Chaque matin nous allions, la reine et moi, à la gare, chercher les blessés ; un jour, nous ouvrîmes la portière d'un wagon ; à l'intérieur, personne ne bougea : pendant le trajet, les douze soldats qui l'occupaient étaient morts. »

— Vos médecins ont été magnifiques, dit la reine en évoquant cette époque déjà lointaine. Et aussi votre général Berthelot. J'ai

pleuré, lorsqu'il m'a fait ses adieux... Et je dois dire que je n'ai jamais été pressée sur une aussi large poitrine...

Le Palais royal.

Le Palais royal n'a pas subi moins de transformations que Cotroceni : seuls l'aile ancienne et le corps de garde, à gauche, remontent au temps des Golesco et ont vu le premier Hohenzollern débarquer à Bucarest ; ils ont accueilli sa jeune épouse, ramenée de Rhénanie ; ils ont hébergé le grand-duc Nicolas, commandant en chef les armées russes, à la veille de Plevna.

Le Palais royal grandit avec Bucarest, pendant soixante ans ; il s'est achevé à mon arrivée, en décembre dernier, et c'est le 1er janvier 1935 qu'il fut béni selon l'usage par les autorités ecclésiastiques. J'assistai à cette cérémonie. Quel beau cadeau à faire à un roi, pour ses étrennes, qu'un palais tout neuf, aux marches luisantes, aux plafonds lumineux ! C'est lui offrir à la fois une boîte de couleurs, un théâtre, un ménage de poupée et un jeu de construction. Les dalles noires et blanches dessinaient un damier à surface calme et profonde, où se reflétaient les colonnes de stuc jaune. Galeries aux armes, arcades, rotondes recoupées de portiques, toute la haute école de l'architecture clas-

sique se combinait avec les éclairages sous corniche — cette architecture d'aujourd'hui. A chaque marche de marbre blanc, l'escorte royale ajoutait quelques soldats de plomb aux autres joujoux. Dans le grand salon, le gouvernement et la cour étaient présents ; seul étranger, invité par faveur royale, je me cachai derrière un lambris. Sous un dais, deux fauteuils à la fois italiens et byzantins. Le roi entra, en uniforme de cavalerie, accompagné de sa mère. La reine Marie, la tête petite serrée dans un turban d'argent, le corps aux belles sinuosités gainé de velours violet, portant en écharpe le grand cordon de l'Étoile de Roumanie, levait la tête. Le roi aussi. Les ministres aussi. Les aides de camp avec beaucoup de glands d'or, d'aiguillettes d'or et de fourragères d'or, aussi. Le préfet de police, malgré le faux col d'habit qui l'étranglait, aussi. Moi aussi. Je pensais aux *Amateurs de plafonds*, de Daumier. Étonné et approbateur, chacun admirait en supputant la dépense... Le bruit creux des bottes et des fourreaux se répercutait sous les voûtes ; le tintement des éperons choqués pour le salut résonnait, prolongé par les échos de salles sans meubles et de pavements marmoréens. Le Métropolite, voilé de noir sur ses habits d'or, suivi des évêques, salua le roi et inclina sa vénérable barbe blanche en présentant le pain et le sel. Puis il nous aspergea tous de sa bénédiction : les gouttes d'eau perlaient sur les uniformes et sur les toilettes des dames d'honneur.

Toujours aussi svelte, aussi correctement mis, simple bien que professionnellement affable, ses magnifiques cheveux blonds et ondulés rejetés avec un romantisme qui s'opposait à la sécheresse de l'uniforme, le roi m'apparut plus marqué que lorsque je le vis à Sinaïa, en 1930. Rentré au pays après bien des vicissitudes, il m'avait reçu alors dans la petite maison perdue au milieu des sapins où il jouait, enfant. J'avais été surpris de sa jeunesse, de son ardeur charmante, de son besoin d'apprendre et de comprendre vite ; il m'écoutait, dégageant par instants son front de la masse d'or sombre qui le recouvrait.

— Vos paysans français, je les connais un peu. Ce ne sont pas de petits bourgeois comme vos ouvriers, ce sont les rouages de la grande machine française, la machine à épargner : en Normandie, à la récolte des pommes à cidre, j'ai vu mon vieux voisin monter dans les pommiers au risque de se rompre le cou, pour économiser une gaule. Il a fini par se casser une jambe et pour payer le médecin il a dû vendre sa terre.

Le roi se rejette dans son fauteuil de cuir rouge et regarde par le cadre rustique de sa double fenêtre, la descente oblique des sapins.

— A Paris, j'avais le temps de tout lire ! Ici, impossible. (La conversation lui donne immédiatement un démenti. Le roi est évidemment au courant de tout le mouvement intellectuel d'Occident.) Mon souci actuel est d'équilibrer le budget.

Des années ont passé. Le roi Carol travaille toujours avec autant d'acharnement, peut-être avec moins d'espoir en l'avenir ; mais avec une vue aussi claire que lorsque, descendant du ciel dans l'avion du pauvre Lalouette, il dominait d'un coup d'œil sa grande Roumanie. Il est resté ferme et dur dans son dessein ; si dur qu'il a usé les partis, les a concassés et moulus. Dans ce climat byzantin de luttes politiques et d'intrigues de palais, il se meut plus à l'aise que les deux premiers Hohenzollern grâce à son sang slave ; déjà sa ressemblance avec le tsar Alexandre II, son arrière-grand-père, commence à frapper les Russes. Protecteur et ami de la jeunesse, chef du scoutisme pour lequel il a plus fait qu'aucun souverain d'Europe, le roi aurait voulu travailler avec la jeunesse politique, avec les néo-libéraux de George Bratiano ou avec les gardes de fer ; mais ce sont des violents et le roi l'est aussi... Aujourd'hui il est seul maître dans un pays que nul ne connaît mieux que lui, il règne sur un peuple à la fois sceptique et passionné qui s'agenouillait devant lui à son arrivée à Bucarest et peu après passait au crible tous ses actes.

ALBUM PITTORESQUE

De l'hiver à l'été.

Deux et non pas quatre saisons.

Un automne tardif où brament les grands cerfs. Après les concours hippiques de Moldavie et les premiers feux dans les maisons de campagne perdues au fond de la Bukovine, vient l'hiver. Il n'y a plus de fleurs que dans la laine des tapis et sur les coffres peints. Le ciel tournera au jaune avant de redevenir bleu. Le Bucarestois, qui mange trop de viande et qui ne peut plus aller à Vittel, souffre dans tous ses membres. La neige descend jusqu'à mi-hauteur des Karpathes, les canards triangulaires courent au Delta, et les loups sortent des forêts. Par-dessus une plaine sans obstacles, le vent d'hiver arrive de cette Russie d'où la Roumanie n'attend jamais que de mauvaises nouvelles : c'est le *crivetz* et les gens du peuple disent qu'il a des dents. Le thermomètre saute trente degrés, d'un coup. Le froid polit les pavés comme de la cire et sur les trottoirs, les semelles font un bruit de sabots. Les riches sortent leurs fourrures, le peuple de courts manteaux avec des poches verticales, à hauteur d'estomac, et les Tziganes s'habillent

de journaux. Tous enfoncent le bonnet de mouton ou d'astrakan bessarabien sur des oreilles bleues. Aux carrefours, les hommes d'État roumains, sculptés par des Français membres de l'Institut, s'enrhument dans leur redingote de bronze. Les chevaux grelottent sous un vieux sac à pommes de terre et fument des naseaux. Les bouches des hommes fument aussi, et les maisons. Partout, c'est la mauvaise odeur moderne du mazout ou le bon vieux parfum du bois brûlé. Dans les antichambres, comme à des portes de mosquées, s'entassent les bottes de caoutchouc et les snow-boots.

La neige.

De jaune, le ciel est devenu noir. Au matin, tous les bruits de la ville ont disparu et c'est à se croire au fond de l'eau. Un tintement neuf : la sonnaille des traîneaux. Dans la cour, les coups amortis de la servante qui débite le bûcher en petits morceaux, à la hachette. Voici le blanc absolu qui ouatine toutes les surfaces, éclaire les visages comme une rampe et ne fait plus grâce à aucune ride. Sauf dans les avenues, personne ne touche à la neige ; ici, la neige est un amical et noble élément : ce n'est pas de la crotte, comme pour les Parisiens qui l'enlèvent à la pelle. Seuls les tramways la bousculent de leur ridicule étrave de bois. Les fiacres y cassent leurs essieux. Les arbres, réduits à quelques lignes maigres, font un tracé vermiculé. Dans les parcs, les photographes ambulants soufflent sur leurs doigts et déve-

loppent leurs clichés-minute au-dessus d'un réchaud à charbon de bois. Les autos construites pour des climats tempérés ont des rhumes bizarres. Les enfants sortent leurs luges et prolongent leurs glissades jusqu'au cimetière : l'arrivée est parmi les tombes. Les petites Tziganes vendent des fleurs, mais ce sont des fleurs en papier, les roses rouges et les marguerites blanches et or du 1er janvier ; elles vous jettent aussi du blé et vous souhaitent en chantant de « vivre dru comme un cheveu », de « vieillir ridé comme une pomme ». Des gamins masqués traînent sur une charrette un arbre de Noël, secouent des clochettes et viennent quêter à la porte, avec de la neige jusqu'au genou. Les trains arrivent à la ville au petit bonheur. Le gel a fait sauter les chaudières, a cassé les chaînes des attelages ; les rails, où le manganèse était en proportion insuffisante, se sont brisés et les voyageurs n'ont plus eu, en pleine campagne, d'autre ressource que de se serrer tous ensemble dans un seul wagon pour ne pas mourir de froid.

Après trois jours, la tempête s'est calmée et, sous le soleil revenu, la ville sera plus gaie qu'en toute autre saison. Non, aucune écume de plage, aucune fleur de prunier ne procurera cette joie aveuglante, cette dilatation des poumons, ces larmes de bien-être que donne la neige. A côté des grandes artères, dans les rues à petits hôtels particuliers, le passant solitaire entend ses pas et se retourne, inquiet. Au crépuscule prolongé

par tant de blancheur, jamais Bucarest ne nous touchera autant par son air vieillot, versaillais, mal pavé, jamais il n'aura davantage ces façons province d'un premier chapitre de Gogol. Et, la nuit, lorsque l'auto allume ses phares, captant au passage la silhouette désespérée d'une pauvresse en châle suivie d'un chien à basse échine, jamais le plaisir d'être loin et le désir de vivre une vie mystérieuse ne sont aussi vifs. Une envie irrésistible vous prend d'aller valser sur la cuvette argentée du lac de Cismegiu où la glace blanche a été saisie d'un bloc, dans toute l'épaisseur et où la neige retenue aux enfourchures des arbres tombe au moindre coup de vent dans le cou des patineurs. Froid sain qui éveille des besoins de solitude auprès des poêles, des poêles trop chauffés dont la faïence sent le beurre fort, froid qui aiguise un désir de tables riches en mets gras, en poissons huileux, de confitures qui enrobent dans le sucre les bienfaits de l'été, d'alcools chauffés au tisonnier rouge et cloutés de girofle. Et si la lune s'en mêle...

On ne peut traduire les mots car ils n'éveillent pas les mêmes images. Notre *printemps*, c'est la plus timide des saisons de l'année, il commence en neige et finit en eau ; lent comme notre jeunesse, il lui faut quatre mois pour s'accomplir. *Frühling*, c'est le joyeux réveil chantant de l'Europe germanique. La *primavara* roumaine, c'est un brutal sursaut hors de l'engourdissement hivernal ; cela éclate comme un obus. A Bu-

carest, on sort de chez soi par la première belle journée, aux bourgeons, et lorsqu'on rentre, le soir, il y a déjà des feuilles. Toutes les bêtes sont pleines ; les chiennes errantes s'en vont mettre bas dans les maisons abandonnées et les esturgeons alourdis remontent avec peine le Danube. Les épiciers diminuent d'un tiers le prix du caviar. L'ours sort de sa caverne en titubant et sous les fleurs des pruniers à eau-de-vie, les premières pentes des montagnes virent au rose.

Dégel.

La banlieue de Bucarest retourne au marécage primitif. Mais souvent un dernier coup de froid la redurcit à l'improviste ; alors, sous les étoiles scintillantes, le verglas est tel que sur ses semelles de cuir le noctambule ne peut plus se tenir debout. Enfin les fortifications de neige s'affaissent définitivement et une boue célébrée par tous les anciens voyageurs noie les faubourgs et semble même dissoudre les pavés ; projetée par les autobus, elle balaie les trottoirs et gifle les maisons jusqu'au toit. Au passage des voitures, les passants s'enfuient comme sous une averse de bombes glacées. Les ailes ne protègent plus les autos devenues, au premier soleil, un gratiné de crotte sèche. Tout fond, tout coule et les égouts dilatés crèvent avec une odeur tiède et infecte.

Primavara n'est que l'annonce, brève comme un chant de coq, de l'été, du blé moissonné dès juin, des fleurs au parc de Cismegiu et au parc Carol, ces fleurs rou-

maines, invincibles, qui grimpent partout et résistent à tout, à la poussière étouffante comme au soleil incandescent. Les fenêtres ouvrent leur double croisée. Dès la grande foire des Mosi, dès la revue militaire du 10 mai, Bucarest apparaît irrésistible. Le plaisir et la verdure sont sa beauté du diable. Personne ne dort plus par ces nuits trop claires. On est ivre de bruit, de poussière, de parfums. A peine s'est-on remis du trouble des lilas que l'odeur de l'acacia — cet arbre roumain par excellence — vous saute au nez. Tulipes, iris, pivoines et roses se succèdent dans les squares comme des dynasties. Les gentlemen congestionnés, venus passer quarante-huit heures en Roumanie pour quelque conseil d'administration, télégraphient à Londres qu'ils ne rentrent pas et s'attardent au bar de l'Athénée-Palace. Les poules picorent sous les roues des fiacres et les tramways soulèvent des vols de pigeons. Les fonctionnaires sollicitent une avance sur le mois suivant, les étudiants portent leur pelisse chez le Juif, les enfants se ruinent en water-chutes et en orgeat glacé, les jeunes filles empruntent à leur gouvernante, les avocats plient sous les dossiers, car les divorces s'accélèrent, prennent une allure vertigineuse. On ne sait plus si l'on titube sous le vertige du sang renouvelé ou si c'est le trottoir qui se soulève sous la poussée des racines raides de sève. Douceur des soirs, avec les cinémas en plein air. Tous les dix mètres, un cabaret s'ouvre et les couples

s'attablent sous les tonnelles comme en des cabinets particuliers. Depuis les grands restaurants à la viennoise de la Chaussée Kisselef, avec orchestres tziganes à cymbalum, jusqu'aux plus modestes bistrots avec leurs assiettes en bois, leur nappe en papier, leurs deux violons, tout est devenu féerie. On grignote des graines de tournesol en buvant du vin à l'eau gazeuse.

Aux heures les plus chaudes, les maisons déroulent leurs jalousies de bois et meurent écrasées par le sommeil. Mais après la lourde sieste, les gens se poursuivent l'un l'autre dans la grand'rue de ce village, dans la Calea Victoriei. Des grappes d'hommes seuls, dont les épouses sont parties pour Sinaïa et que le parfum des seringas rend fous, suivent les femmes aux seins droits, mi-nues dans leurs robes imprimées. Les adolescents du *Lido* ou du *Strand* se jugent et s'évaluent sous une lumière implacable, véritable magnésium solaire. Les autos vont et viennent ou, comme diraient les Italiens, « font corso » jusqu'au champ d'aviation et jusqu'à la forêt voisine, jusqu'aux eaux lourdes du lac de Baneasa où descendent les premières lumières. L'odeur des grillades en plein vent excite l'estomac fatigué, stimule le foie assoupi. A une seule broche, dix poulets tournent, dorés par le beurre et par la poussière. Dans des glacières hautes comme des armoires, on choisit sa viande, son poisson, depuis la carpe rose et or jusqu'aux sterlets énormes qui saignent vermeil à travers leur chair de marbre tandis

que tombe l'ombre propice. Les tziganes verdâtres, aux yeux révulsés, vous « jouent à l'oreille » du violon, suivant l'expression roumaine. On se les dispute, chacun exige son air favori, et les rixes commencent ; querelles sans gravité, car le Roumain est pacifique ; on rit, on fait connaissance, les classes se mêlent ; on court au téléphone réveiller les amis endormis et leur enjoindre d'avoir à préparer le café au lait pour vingt personnes.

L'été, c'est la saison du *kief*, noyade immobile dans la musique, la paresse et l'heure tardive, *kief*, charmant mot turc qu'essaient d'acclimater chez nous les fumeurs d'opium. Mais à Bucarest, on « a » son *kief* par les moyens les plus honnêtes ; la seule drogue c'est l'été, c'est la nuit blanche, c'est la fleur sucrée du tilleul, c'est l'âme dionysiaque de la Thrace voisine. Le *kief*, c'est la volupté de se sentir entouré de gens très naturels, très bien portants, très simplement et rudement sexués, qui s'accouplent naïvement mais sans sauvagerie et roucoulent comme des pigeons, c'est la joie de vivre en une saison où la nature pose tous ses pièges, où sont conçus le plus d'enfants par la race la plus prolifique d'Europe.

Ensuite l'on rentre dans sa petite maison, l'on traverse ce jardinet qui fut si laid sous le ciel d'hiver mais qu'embellissent maintenant le parfum des fleurs et l'ombre des arbres ; son peuplier en sentinelle vous souhaite la bienvenue. On sonne. Pas de réponse ; la bonne qui apparaît enfin, a

l'air de revenir du sabbat et le chauffeur s'est endormi sur son volant. On s'aperçoit alors qu'on est en smoking et que midi approche.

Voilà le Bucarest d'été où le grand Pan, déguisé en tzigane, joue en personne sur la syrinx...

La Mahalla.

L'été s'annonce par un grand coup de gong : la foire des *Moşi* ou des Grands-Pères dont l'origine remonte à Mathieu Bassaraba ; dernier écho des repas que les Anciens servaient aux mânes, la fête des Mosi se proposait de nourrir quelques miséreux en dédiant ce geste à la mémoire des ancêtres ; elle dégénéra rapidement en foire. C'était, il y a peu d'années encore, une vaste kermesse, un grand marché de campagne, une braderie villageoise dont les odeurs et les bruits montaient à travers un nuage de poussière ; les charrettes à bœufs accrochaient les belles victorias pleines, le jour, d'enfants étagés sur les capotes et, le soir, de jeunes ménages entassés en bandes. Les équipages des riches et les attelages des paysans soulevaient de grands tourbillons blancs. On n'eût pas plus quitté sa voiture qu'on ne descendrait de bateau en pleine mer ; les chevaux avançaient au pas parmi les rangées d'auvents dont les

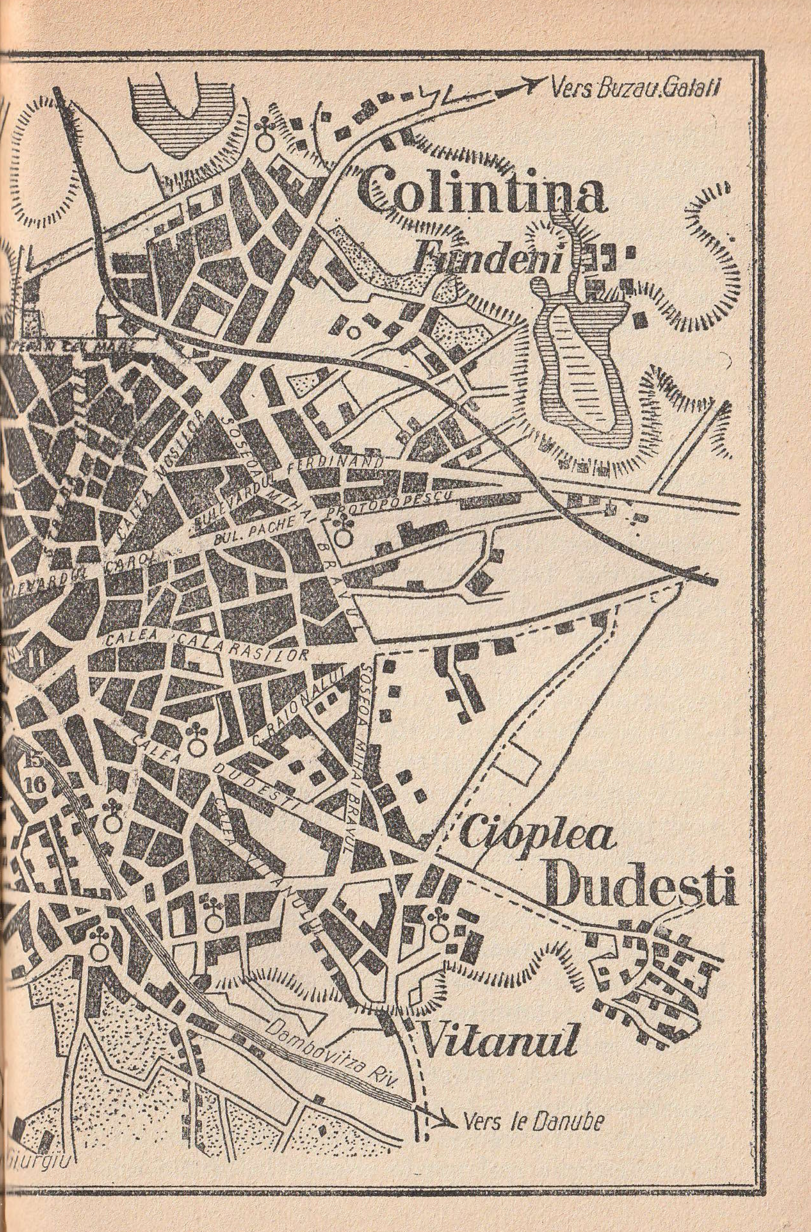
marchandises, empilées sur le dos, les épaules, les bras des vendeurs, venaient s'offrir à la clientèle dans une cacophonie de cris. Le parfum sucré des monticules de pains d'épices vendus par les Lipovans, les pêcheurs barbus du Danube, l'odeur de graisse brûlée des saucisses, le frottement doux des poteries enfilées en sautoirs autour des torses, le choc des pincettes sur les grils destiné à attirer les gourmands, les musiques des carrousels, le nasillement suppliant des Tziganes qui balaient le sol de leurs coquelicots en papier, le coup de gueule rauque des montreurs d'ours et les grognements de leur élève, le beuglement des bœufs fatigués, les bénédictions glapissantes des sorcières à qui on avait donné un sou et les gémissements traînés de celles à qui on en avait refusé, formaient un spectacle d'un naturel et d'un mouvement fraîchement spontanés, pareil à un dessin sans repentir et d'une inspiration sans arrière-pensée. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un Luna-Park aux allées sablées et à la grand'porte de simili-pierre ; cela sort de terre au début de mai dans ce marché aux bœufs de l'Obor où jadis le public accourait assister aux exécutions capitales, en plein cœur de la *mahalla* de Colentina.

Si l'on voulait traduire *mahalla* par banlieue ou par zone, on ferait naître une idée fausse ; Bucarest n'est pas, comme Londres, Vienne ou Paris, une grande ville entourée d'un collier de petites villes qui sont ses banlieues ; on dirait plutôt un phénomène phy-

sique décroissant, une vive couleur qui se dégrade jusqu'au blanc, une onde qui s'affaiblit et se perd. Les maisons très serrées et très hautes au centre s'en vont vers la périphérie en s'espaçant et s'abaissant graduellement jusqu'à se fondre en masures et finir dans le sol en bauges à tziganes. La ville européenne s'évanouit et l'Asie commence. La route devient piste, la poussière dore les maisons ; sans transition, l'horizon ouvre sur l'infini, sur l'Iran, sur le Gobi, sur le Thibet. L'hiver, par les grands gels, par les tempêtes de neige sèche et oblique, au bord des glissoires, dans la congélation des bas-fonds, les soirs d'été quand la plaine se déroule dans une brume rose, le spectacle est sans défaut. Que de fois me suis-je arrêté au milieu de ces larges chaussées, me demandant : « Pourquoi est-ce beau? Comment rendre cette poésie désolée? ». Seuls, les peintres me comprendraient... Ce n'est pas le bariolage de l'Estaque ou du Pausilippe : rien que des demi-teintes, des gris perlés, des beiges, des roux beurre noir, des rouans vineux, quelques notes brunes, roussâtres comme de vieux draps mortuaires de sixième classe ; un sol couleur de crottin ; une herbe comme déjà mâchée ; rien que des tumescences, des granulations, des irrégularités. Des charrettes, d'admirables charrettes à quatre roues faites de planches en V, vont au pas lent des invasions ; leur forme n'a pas changé depuis l'âge du grand Khan de Tartarie. Sur le ciel pur, ouvert, tendu d'un bout à l'autre de l'horizon, un charretier



Vers Pitesti. Targoviste
Vers Aérodrome vers Ploesti. Sinaia
Chaussée Kisseleff
Carol
Dambovitza Riv.
Caracas
Bul. Basarabilor
Calea Victoriei
Calea
Plevna
Bul. Independenta
Bul. Elisabeta
Palais de Cotroceni
Stade
Calea Rahovei
Bul. Maria
Calea
BUCAREST
1. Parc Filipesco
2. Musées
3. Place Victoriei
4. Gare du Nord
5. Minist^re des Finances
6. Athénée
7. Jardin botanique
8. Parc Cismigiu
9. Palais Royal
10. Couvent Mihaï-Voda
11. Synagogue
12. Église Domnita Balasa
13. Église Antim
14. Métropolie Église St Nicolas
15. Église de Bucur
16. Monastère Radu Voda
17. Gare du Sud ou de Filaret
18. Parc Carol



Vers Buzau.Galati
Colintina
Fundeni
BULEVARDUL FERDINAND
SOSEAUA MIHAI BRAVUL
BULEVARDUL PROTOPOPESCU
BUL. PACHE
CALEA MOSILOR
BULEVARDUL CAROL
CALEA CALARASILOR
C. RAIONALUI
SOSEAUA MIHAI BRAVUL
CALEA DUDESTI
CALEA VITANULUI
Cioplea
Dudesti
Vitanul
Dambovitza Riv.
Vers le Danube

bilieux, à barbe bleue, au nez crochu, surmonté de son bonnet carré en mouton blanc, ou conique en astrakan noir, conduit debout ses trois chevaux en troïka. Les attelages s'avancent de front dans tous les sens, tandis que les autos klaksonnantes se faufilent entre eux. La droite et la gauche leur sont inconnues... A tous les carrefours, des relais où les hommes s'arrêtent pour faire manger de vieux chevaux qui montrent de longues dents, jaunes comme un clavier d'épinette : ils forment des groupes nomades et magnifiques, se détachant en sombre sur une lumière inflexible, assis sur des tas de neige ou sur des bottes de foin, près des muids énormes que l'auberge à colonnades, trop petite pour les contenir, a laissés à la porte ; le cabaretier a couvert ses tonneaux de carpettes mouillées pour empêcher que le soleil ne fasse travailler le vin. Bicoques gardées par un dindon solitaire et par un vieux corbeau du voisinage, philosophiquement perché sur la corde à battre les tapis.

Les boutiques de la *mahalla* n'ont pas de secrets : tout ce qu'elles ont à vendre se voit à l'extérieur sous la saillie du toit de bois, pendu au bout de ficelles ou de fils de fer : chaudrons de cuivre rose, valises de jonc, saucissons, chemises, piments ou poivrons séchés, gilets de peau de mouton noir ou de cuir blanc, selleries, cordages, étoupe, chanvre brut... Des claies grossières en roseaux du Danube abritent du vent un banc rustique qui garde encore la forme de

l'arbre dans lequel on l'a taillé. Comme jadis chez nous, il n'existe au village roumain qu'un seul artisan : le maréchal-ferrant. Tout est fabriqué à domicile par le paysan : il tisse sa toile grossière, tourne sa poterie, taille ses habits, les garnit de broderies dont il invente au fur et à mesure les motifs, ou des fourrures de bêtes qu'il a tuées, loup ou renard. Aussi tous les matériaux dont il se sert sont simples : bois, corne, jonc, baguettes de saule ; c'est à peine si la camelote industrielle parvient jusqu'aux faubourgs.

Des chiens-hyènes cherchent une charogne de porte en porte ; les chevaux à harnais de corde, chevaux borgnes la plupart du temps — car le paysan roumain traite fort mal les animaux — une grande mèche sur le front, jamais pansés, jamais lavés, sales comme des popes, ont pris la teinte des vieilles soutanes. Les maisons (mais peut-on appeler maisons ces huttes de terre mêlée à de la paille hachée, bousillées à la main, ou comme on dit là-bas, « collées »?) s'ornent, à mesure qu'on approche des chaussées pavées, d'enseignes moyenâgeuses aux enluminures de primitifs, aux rébus naïfs : elles se nomment prétentieusement : *Au rêve d'Anastase*, *Au tribun du peuple*, *Au vautour de mer*, ou affirment qu'*Ici est Alexandre des abattoirs*. Les plus belles sont les enseignes de caboulots ; l'un qui vend des boulettes de viande très relevées de poivre rouge, s'intitule : *A la boulette en fureur*. Un rôtisseur

qui est borgne recommande sa rôtisserie sous le nom *Aux trois yeux sous la couverture*, parce qu'un tableau l'y montre au lit avec sa femme. Un coiffeur porte comme enseigne : *A la Pompa-Dour*. Un cabaret s'appelle : *A la Reine de la Nuit;* un autre : *Au Lion et à la Saucisse.*

L'hiver, quand le vent mord les hommes à la poitrine, comme font les loups, les paysans, qui ne pourraient sortir avec des véhicules à roues de leur village enneigé, pénètrent jusqu'à l'entrée de la ville en traîneau : en approchant des faubourgs, ils trouvent la neige, sinon balayée, du moins dissoute, et faute de pouvoir avancer sur leurs patins de bois ils restent immobiles et bloquent le trafic. Les carrioles ne résistent pas au relief coupant des aiguillages de tramways et cassent une jante ou un essieu : alors, chacun s'empresse, soulève la voiture et fait danser en riant les occupants terrifiés. Car la bonne humeur règne dans la *mahalla* comme dans les contes d'Istrati (le pauvre et regretté Istrati connaissait beaucoup mieux les faubouriens que les paysans) : jamais un mauvais regard, un geste de haine ; partout, une douceur, une patience, une résignation, une gaieté admirables : sur les routes rétrécies par les tas de neige, les autos américaines couvrent de boue les passants stoïques, écrasent les poules, jettent la confusion dans les attelages de bœufs, sans soulever la moindre colère.

L'obscurité et la neige ajoutent encore au

caractère désespéré du paysage. Un arbre gémit derrière une palissade arrachée ; aucune lumière ne filtre à travers les volets clos contre le froid, clos comme si le propriétaire était mort depuis des siècles ; une boucherie, un coiffeur, c'est là tout le commerce nocturne. Des groupes d'hommes se chauffent autour d'un seau plein de pétrole enflammé qui brûle dans la nuit comme les puits en feu au milieu des sondes de Ploesti.

La *mahalla*, c'est le royaume des ruines, c'est l'Orient qui n'enterre pas ses cadavres, qui ne balaie pas ses ordures. C'est le fatalisme appliqué à la destinée des maisons comme à celle des hommes : les tziganes dans leur gîte, les clochards dans leur pisé abandonnent un jour leur hutte en ruines, laissent leur clos retourner au terrain vague et s'en vont loger ailleurs : seuls, quelques Juifs économes aveuglent les lésions et les fissures des guinguettes avec de vieilles touques à pétrole, après en avoir aplati le fer-blanc au marteau ; d'ailleurs, le dernier gel fait éclater ce pansement sommaire et l'on aperçoit, à travers le torchis inégal, les os du treillis d'où la chair surcostale de la terre séchée s'est détachée.

Aux approches de Pâques, une couche de lait de chaux redonnera de l'éclat à ces décombres que les poêles et les calorifères ont noircis ; le Christ n'a pas encore ressuscité que les ménagères de Bucarest en camisole et serre-tête, s'arment d'un balai enduit de bleu de lessive, de jaune, de rose ou de

vert, mais surtout de blanc... Une bande d'un cobalt violent réveillera ensuite ces teintes fades ; alors, on décolle les rubans de papier qui étaient venus renforcer les vitres contre les grands vents russes, et les géraniums font leur apparition. A chaque Noël, on « secoue » la maison, comme disent les Roumains ; on empile dans la cour ou à même le trottoir tout le mobilier ; on travaille encore la nuit tombée, à la lueur d'une antique lanterne de voiture ; les punaises réveillées descendent des bois de châlit, les puces se réfugient dans les tapis de table faits de chiffons juxtaposés et la vermine s'enfonce au creux des couvertures de satinette aux tons bêtes, piquées en diagonale par la main des ouvriers juifs, le drap boutonné revenant sur les bords... Les bains de pieds en zinc pâle de savon séché, les vieilles lampes à piston, les bocaux à cornichons énormes, les bidets bancals, les alambics vert-de-gris, les horloges veuves de leur roue d'échappement, les lits en tôle façon bois, ornés au pied et à la tête de médaillons où sont peintes des têtes d'almées ou des tziganes à sequins, exposent leur misère au jour le plus cru d'Europe... De très vieilles Ford qui ont passé la nuit dehors, faute de garage, toussent et fument comme une locomotive en faisant sauter leur bouchon de radiateur dans l'air fortifiant et pestilentiel de ces faubourgs sans usines.

La ville commence : la municipalité a essayé çà et là d'aligner les trottoirs mais

une houle invisible les a soulevés pendant l'hiver. C'est l'affreux pavage dont gémissaient les anciens voyageurs et sous lequel on sent encore l'instabilité du marécage primordial. Les égouts, les fils électriques apparaissent çà et là à vif, plus tourmentés qu'un intestin grêle, dans un ventre ouvert... La ville commence mais elle ne peut se résigner à n'être plus la plaine et c'est ce qui lui donne cette allure négligée et ce caractère indécis où l'espace vide se mélange au taudis surpeuplé.

A mesure que se resserre l'épithélium des quartiers excentriques, le commerce ambulant cède à regret le pas aux « emporiums ». En costume paysan d'une blancheur immaculée, le pantalon étroit lié aux mollets, la chemise flottant par-dessus la ceinture, pliant sous le joug de bois courbé et usé aux bouts duquel pendent de grands paniers plats, les vendeurs offrent des carpes du Delta à écailles d'or, à nageoires corail, des écrevisses, des têtes d'agneaux peintes de sang noir, ou de grands bols pleins de yaourt (merveilleux yaourt digestible et aigrelet, sans rien d'écœurant et de gras comme le nôtre), ou encore des poules vivantes (sept francs la paire), captives sous une résille de raphia. D'autres transportent d'affreux morceaux de foie violacés à reflets verts (comment comprendre le goût des Orientaux, ces hépatiques, pour le foie sous toutes ses formes?). Sans souci de leur pittoresque, ils arriveront ainsi, chacun poussant son cri, jusque dans les quartiers riches.

Ils me font penser aux bergers de chèvres à clochettes qui me réveillaient à Rome et au pasteur des Abruzzes qui sonnait du cor devant la villa Borghèse. Jadis, à chaque instant, on retrouvait la campagne au sein des grandes villes d'Europe ; aujourd'hui, elle n'y pénètre plus guère qu'ici, à Bucarest

Les champs à la ville.

Le Cler, en 1860, s'étonnait de tant de palissades, de chiens errants et de terrains vagues, de ces fragments de faubourgs épars dans la capitale et qui aujourd'hui encore accompagnent les voyageurs jusqu'au centre. « Bucarest, savane de jardins, » écrit en 1856 Bellanger, après un voyage de trente jours et une traversée rapide du pays, au galop ininterrompu de ces braves petits chevaux moldo-valaques dont parle déjà Montaigne.

La ville a passé de cent soixante mille habitants à huit cent mille, mais n'a rien perdu de son anarchie charmante. A voir tant d'animation sur les boulevards circulaires ou s'échappant en diagonale, dans la Calea Victoriei ou les Lipscani, le visiteur croit avancer en pleine compression urbaine ; mais soudain il se trouve face à face avec la campagne : un attelage de bœufs, un chantier planté de maïs, une chaumière en ruines, un long peuplier comme ceux qui montent

la garde devant les églises et que la forêt primitive semble avoir oublié dans sa retraite, un terrain vague qui a dû être une vigne de monastère, ou même un bois, un vrai bois sous la neige, entre quatre murs, à côté d'un grand palais, comme le ministère des Finances. De ces bois sortent des loups... ou du moins quelque chose de très proche du loup : je veux parler des chiens errants de Bucarest, frères des chiens de Stamboul et qui voyagent au large des hommes. Quittant la campagne aride, ils se sont aventurés jusqu'aux faubourgs, alléchés par leur bonne odeur ; de là, ils ont gagné la ville où ils errent de maison en maison, quêteurs comme des moines bouddhistes. Assis à ma table de travail, que de fois les ai-je observés : au coin de la grille d'entrée un long museau apparaissait, puis un œil torve et brillant, une oreille droite, une échine hérissée ; le chien sans maître, attentif au moindre bruit, reniflait l'air ; prudemment il s'avançait en quête d'une poubelle ouverte, d'un os ou même d'une poule, car il y en a souvent derrière les communs ; au moindre bruit il s'enfuyait, laissant dans la neige les empreintes trilobées de ses pattes... Pauvres chiens de Bucarest à qui des camions pleins de tziganes font la chasse : acculés dans un coin, capturés avec un lasso de fer, oubliés à la fourrière, ils y attendent leur métamorphose en gants ou en saucisses...

D'autres spectacles rustiques m'amusent : dans les quartiers les plus élégants je croise

des marchands ambulants d'orgeat, des paysans portant dans leurs plats paniers d'osier qu'ils tiennent en équilibre comme les porteurs d'eau de Pékin, des pyramides de mandarines gelant sur des branches de sapin neigeuses, alliance du Midi et du Nord qu'eût aimée Henri Heine, ou des agneaux pendus par les pieds à un fléau. Entre deux voitures de grande marque passe une branlante charrette qui a l'air faite de cure-dents et que traîne un cheval aux yeux peureux, épouvanté par sa propre maigreur.

Dans le quartier de la gare, pas beau avec ses tramways surpeuplés, ses enseignes hurlantes, ses écriteaux offrant des « chambres pour dormir », l'œil parfois est rafraîchi par les tons vifs, les verts acides, les blancs crus, les cramoisis ardents des Transylvains en costume paysan venus à Bucarest se placer comme domestiques et qui se retrouvent le dimanche pour danser, comme au village. Dans le sous-sol d'une cave sans soupirail, ils se réunissent, district par district et communient dans l'odeur de la bière, du corps humain et du pain noir à l'anis. Ces paysans, la ville ne les tient pas à sa merci ; ils sentent encore le pré et l'étable. Ils sont restés pareils à ce légendaire Bucur dont on dit qu'il fonda Bucarest ; plus avancés cependant dans la civilisation que ces bergers d'Olténie qui, été comme hiver, vivent avec leurs troupeaux dont ils partagent les abris. L'un d'eux fit pourtant un voyage dans la capitale et se présenta chez son maître. Entré dans la

maison, il porta soudain la main à son front en disant : « Permettez que je sorte, je suis tout étourdi. » Pour la première fois de sa vie il avait pénétré dans une pièce chauffée...

Plus près encore de l'humanité primitive sont ces tziganes qui courent les rues de Bucarest sur leurs souples orteils de singes.

Tziganes.

Ils sont l'Extrême-Orient de ce proche Orient. Vers le treizième siècle ils se sont arrêtés sur les bords du Danube. Venaient-ils d'Égypte ou de l'Oural? Fuyaient-ils l'Inde envahie par Tamerlan? (Aujourd'hui encore, nous appelons *hordes* tziganes leurs tribus errantes.) Les Tartares qui en avaient fait leurs esclaves les amenèrent en Europe dans leurs bagages. Bien qu'ayant essaimé jusqu'en Écosse et même jusqu'à New-York, ils semblent avoir une prédilection pour ces parages voisins de la Thrace où les sorciers sont rois, pour ces monts de Transylvanie où l'or sommeille sous la terre, pour ces campagnes où des hommes simples chantent lorsqu'ils souffrent et lorsqu'ils sont heureux. Ils n'ont pas cessé de porter sous le bras ces instruments de musique dont ils jouent avec un si étrange talent. Par un contraste singulier, ces nomades qui dorment à l'ombre de leurs chariots se sont voués

à construire les maisons d'autrui. Partout, le long des échafaudages, vous les voyez courir, eux et leurs femmes, pieds nus, corps nus à travers les haillons, courbés sous les piles de briques dont ils ont la couleur et l'odeur de terre brûlée, pareils à des files de fourmis rouges. Longtemps esclaves des boyards, ils reçurent la liberté, il y a près d'un siècle, comme un don médiocre ; mais ils sont restés des parias ; non pas parce qu'ils se vêtent de loques multicolores ou de vieux sacs, parce que seuls ils acceptent de faire des métiers rebutants ou parce qu'ils vivent à l'écart, mais parce qu'ils sont d'une autre race, une race aux lèvres violettes, aux yeux bistrés, aux oreilles et aux nuques négroïdes, à la sclérotique jaunâtre, aux cheveux bouclés.

Les Tziganes se divisent en clans, en métiers ; les musiciens ou *lautari* (c'est-à-dire probablement *laudatori*, chanteurs de louanges, comme nos troubadours), les *oursari* ou montreurs d'ours, les *lingurari* ou tourneurs de cuillers, qui travaillent les métaux... Dans tous les pays du monde ils rétament les casseroles ; à Chicago, à Grenade, à Brasov ou dans le Jura, je les ai toujours vus souder et fondre les baguettes d'étain ; dans la campagne roumaine ils passent vers le soir, en compagnie de leur femme qui porte un réchaud et un énorme soufflet, ou bien suivis d'un ours qu'ils tiennent enchaîné par le nez ; bien avant qu'ils se soient arrêtés aux portes, les juments ont couché leurs longues

oreilles et ont henni dans les écuries ; à mesure qu'ils approchent, on entend résonner dans les bat-flanc les coups sourds des sabots. Pauvre innocent ours, à peine plus velu que son maître, enfumé dans sa tanière des Carpathes par un beau matin d'hiver et qui se dandine maintenant, un bâton derrière le cou ; le tzigane l'a capturé tout petit et lui a appris à danser sur une plaque de tôle chauffée ; il danse sans gaieté tandis que l'homme qui l'accompagne avec un tambourin lui promet, en psalmodiant d'un ton guttural, du pain et des olives. Il y a un autre métier où les tziganes excellent, c'est celui de cuisinier ; naturellement doués, ils possèdent de merveilleuses recettes qu'ils tiennent sans doute par tradition orale de leurs aïeules servant dans les cuisines des boyards sous des chefs français ; j'en ai vu improviser des sauces hollandaises, des béchamel étonnantes dont ils ignoraient naturellement l'origine occidentale.

L'hiver, ils se font plus rares, les tziganes. Comme les hommes des cavernes, ils s'endorment, faute de lumière, à la tombée de la nuit ; pour ne pas geler, ils jonchent la paille tous ensemble par grappes, leurs vêtements boutonnés à ceux du voisin. A la belle saison ils sortent de leurs trous ; les enfants conçus pendant ces nuits obscures grouillent à quatre pattes dans les ornières ; à cinq ans on les laisse seuls avec un violon fait d'une planche et de deux boyaux de chat, et ils gardent la tanière ;

les femmes s'en vont en ville mendier ou vendre des fleurs et des journaux ; la poitrine ferme sous la chemise déchirée, habillées à partir de la taille de grandes robes de toile crasseuses et superposées, la tête serrée dans un mouchoir de teinte crue, elles sont accroupies devant leurs paniers ronds pleins de jacinthes ou guettent la sortie des grands hôtels ou des confiseries. De leur bouche sort une mélopée ininterrompue : qu'elles vous offrent des giroflées ou qu'elles vous tendent leurs nourrissons nus, ou qu'elles vous proposent des journaux, sans cesse elles nasillent à un centimètre de votre visage, vous tirant par le bras, entravant votre marche, insensibles aux rebuffades, impossibles à éloigner. La police leur impose des lieux de stationnement, mais elles n'en tiennent pas compte. Elles sont ravissantes de quatorze à dix-sept ans, avec les plus beaux seins, les plus beaux yeux, les plus belles dents du monde, mais très vite elles se flétrissent. Les hommes ont peu de goût pour la capitale ; s'ils sont *lautari*, ils redoutent la concurrence de la radio et des jazz, préfèrent la province et les gros bourgs où ils s'avèrent aussi bons agents électoraux et connaisseurs en chevaux. Il est rare qu'un tzigane fasse fortune... sauf dans la traite des blanches ; en ce cas, installés non loin du quartier de la Croix de Pierre (où les filles logent dans des cases séparées par de petites cours qui rappellent en moins pittoresque, le *Mangue* de Rio), ils surveillent leur petit

commerce aphrodisiaque avec une compétence puisée dans leur passé de maquignons ; le dimanche, ils louent une voiture et emmènent leurs pensionnaires respirer à la campagne, tandis que leurs épouses lisent dans la main, ou dans le marc de café, ou dans les haricots jetés sur un fond de tamis renversé, ou dans le plomb fondu. Elles vendent aussi des colliers, des talismans, aiment la compagnie des morts et vont aux veillées funèbres où elles hurlent avec d'autant plus de ferveur professionnelle que l'enterrement est plus beau et plus grande la *coliva*, ce gâteau de funérailles posé sur la tombe et orné parfois du portrait du défunt en sucre, avec favoris de chocolat que lèchent en cachette les enfants ; ou bien, assises au bord du trottoir, elles tendent vers le ciel leur visage plus noir que celui des icones.

Des Tziganes, on ignore le nombre car ils échappent au cens et, autant que possible, au service militaire. Les autorités ont essayé de leur octroyer des passeports collectifs mais sans plus de succès. Parfois, pour les fixer, les municipalités leur accordent un rayon d'action de cinq kilomètres afin de leur donner l'illusion du nomadisme. Les Tziganes possèdent un roi, Michel II Kwik, élu il y a deux ans près de Varsovie par les délégués des tribus, qui votèrent par empreintes de doigts ; ce monarque absolu est suivi d'un conseil des ministres ambulant ; il rend la justice et les délits commis ne sont punis que s'ils ressortissent du droit tzigane,

code traditionnel et oral. Il existe une Europe tzigane qui se superpose à l'autre et dont nos nations ne sont que des départements temporaires ; dans chaque pays un voïvode représente le roi. Michel II rêve de fonder une sorte de sionisme et d'obtenir du gouvernement britannique la création sur les bords du Gange originel d'une petite Palestine tzigane.

A vol d'oiseau.

Si l'on regarde un plan de Bucarest, surtout un de ces plans d'avant-guerre où les boulevards n'ont pas encore tracé leurs rigides rayons et leurs dégagements extérieurs, la capitale apparaît comme un corps mou axé sur sa grand'rue, comme une sorte d'amibe dont la Calea Victoriei serait le conduit vital. « Ici, dit Mme Lahovary, il y a plus de méandres que d'équerres... La parenthèse des taches de verdure mord sur la régularité ; de près comme de loin, ce qui saute aux yeux c'est que Bucarest manque de plan d'ensemble. Une même rue tourne sur elle-même si bien qu'on s'étonne de la rencontrer après trois détours portant le même nom ; c'est qu'elle continue à suivre les lacets, les sentiers indécis qui zigzaguaient jadis d'un domaine de boyard à l'autre. » Bucarest prend ainsi et surtout prenait l'apparence

d'une grande ville d'eaux, d'une sorte d'Abbazia continentale enchâssée par sa sertissure d'étangs et de flaques moirées, dans l'immense plaine qui étonnait tant Saint-Marc Girardin : « Ne vous figurez pas des plaines de huit ou dix lieues d'étendue, mais figurez-vous des plaines de quatre-vingts lieues sans une montagne, sans une colline, sans un arbre non plus, pour ainsi dire. »

Comme une tige aimantée autour de laquelle s'ordonnent les poussières métalliques, la Calea Victoriei donne un sens à cette nébuleuse plate. On se souvient qu'elle est l'ancien Podul Mogosoïa ; Brancovan le Décapité la créa pour aller de sa maison de ville à son domaine de Mogosoïa en traversant sans se gêner les propriétés de ses parents et ennemis, les Cantacuzène. Cette voie s'étend de la Chaussée Kisseleff au nord, jusqu'à la Dambovitza, au sud.

La Dambovitza.

Le cours d'eau qui accueille, à son entrée à Bucarest, le voyageur venant du Danube, n'est pas un fleuve ni même une rivière, c'est un ruisseau en été, en hiver un torrent qu'on a profondément endigué pour le punir d'être trop souvent sorti de son lit. Pour le touriste, c'est une désillusion aussi grande que le canal de Jade qui de ses eaux verdâtres baigne l'Hôtel des Wagons-Lits, à Pékin, et pue au nez des gens sitôt qu'ils ouvrent leurs

fenêtres. La Dambovitza va d'ailleurs disparaître, devenir souterraine et nous cacher son cours rapide, pas assez rapide cependant pour que nous n'ayons le temps d'apercevoir un cadavre de rat flottant parmi les résidus pétrolifères. Et on a peine à imaginer l'Italien del Chiarro se désaltérant, il y a quelques siècles, à ses eaux « legere e salubre ».

O Dambovitza!
Celui qui a bu de ton eau.
Ne peut plus quitter tes bords,

chante la légende roumaine ; en effet, il devrait suffire d'y tremper ses lèvres pour tomber mort.

La Dambovitza doit son nom slavon, vieux de plusieurs siècles et qui signifie « feuille de chêne », aux immenses chênaies, à ces forêts légendaires qui entouraient la ville, descendaient jusqu'au Danube et servaient de repaire aux brigands ; d'où l'expression « voler comme dans un bois de Valachie » qui a eu la vie plus dure que la forêt elle-même. Au bord de la rivière, vous ne verrez plus aucune des trente belles maisons de boyards qu'occupèrent successivement les pachas et les généraux russes ; le Sénat a failli s'élever sur la rive sud, mais, arrivés au premier étage, les architectes se sont découragés et ont abandonné au coin du quai une triste carcasse de briques. Les seuls riverains que la Dambovitza n'ait pas réussi à faire fuir, ce sont les marchands de tapis. A Paris, la Seine coule entre des quais de bouquins et d'estampes ; la Dambovitza traverse Bucarest

entre deux murs de tapis. On voudrait croire que la municipalité a placé là cet écran pour dissimuler la laideur du petit cours d'eau sale... Tendus sur des barres de fer, tous les modèles, groupés par province, s'étalent au soleil ; hélas, les charmants tapis anciens ont passé dans les collections privées et, à ce marché aux puces, je n'ai vu que d'affreuses descentes de lit, que des tapisseries industrielles aux teintes hideuses, chocolat et pastille de chlorate, vert pomme et citron jurant avec la noblesse neutre des tons paysans, que des carpettes aux couleurs d'aniline, crues et fixes comme des signaux ferroviaires. C'est au musée ou chez les amateurs qu'il faut aller pour voir ces belles pièces bessarabiennes à fond noir sous les roses carrées, stylisées au bout des tiges écartées, les tapis d'Olténie aux nuances tourterelle, aux feuilles et aux fleurs longuement étirées ou les tapis transylvains sévères et héraldiques comme des tapisseries de Charles-Quint et comme elles pendus aux murs, d'où leur beau nom roumain, *scortze;* ces tapis sont vraiment l'écorce éclatante des ternes cloisons de bois.

La Boboteaza.

Les Bucarestois ne parlent de la maigre Dambovitza qu'une fois par an, au début de janvier, le jour de la Bénédiction des Eaux

qui coïncide avec la « Fête des Désespérés ». Cet anniversaire du baptême de Notre-Seigneur se déroulait jadis avec faste dans un décor de palais, au milieu de l'enthousiasme populaire. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une cérémonie officielle, — la plus importante avec la revue du 10 mai — vite expédiée, sans doute à cause du froid (cette année il gelait à — 18° en ce jour de fête réputé le plus froid de l'année) et dénuée de joie, peut-être parce que le roi n'y apparaît plus au milieu de son peuple qui, à présent, est refoulé très loin, dans les maisons aux fenêtres obligatoirement closes et dans les rues voisines fermées par des cordes.

J'attendais, avec les troupes et la police, que se terminât la cérémonie religieuse de l'église voisine de Zlatari, ou église des orpailleurs, ainsi nommée parce qu'elle occupe l'emplacement où autrefois les Tziganes lavaient les sables aurifères. Parfois un officier criait « repos » ; alors, sur un kilomètre, on entendait battre les grosses semelles des bottes et claquer les gants blancs. Les oriflammes nationaux bleu-jaune-rouge jouaient gaiement au vent du nord. De l'autre côté de la rivière, le parapet, s'interrompant, laissait descendre jusqu'à l'eau un escalier de granit, paré pour la circonstance d'une moquette groseille. Des hommes se tenaient sur la berge, le dos au courant d'air qui s'engouffrait sous le pont, les mains violettes, la goutte au nez : étaient-ce eux, les désespérés? A un signal, je les vis l'un après l'autre

se déshabiller lentement. Il y en avait quatre, un vieux, un gras, un moyen et un petit, très maigre. Bientôt, ils s'affrontèrent en chemises de nuit brodées de carmin ; les pans de ces chemises battaient au vent comme les oriflammes, découvrant des cuisses poilues ; jusqu'au dernier moment, les concurrents gardèrent leurs chaussettes de laine blanche et leur bonnet d'astrakan noir. Les photographes les couchèrent en joue et les cinémas-actualités se mirent en batterie, tandis que le canon annonçant la sanctification des eaux tonnait au sommet de la *Métropolie*. Une musique militaire joua un hymne religieux aux sons duquel les gendarmes à pied qui faisaient la haie ôtèrent leur casque comme un chapeau, et se le posèrent sur le bras.

Le clergé orthodoxe, en étoles d'or, chasubles et dalmatiques d'un vert aigre, descendait maintenant la Calea Victoriei, précédé par les Saintes Images ; les icones noircies d'encens, habituées au clair-obscur des voûtes, semblaient aveuglées par tant de clarté. Sur le quai, les quatre anabaptistes n'avaient plus gardé que leur chemise. Carol II, en uniforme bleu et en bottes vernies, tête nue, apparut, accompagné du Patriarche ; celui-ci prit son goupillon et bénit l'assistance (non pas par un geste symbolique, comme les prêtres catholiques, mais par une réelle aspersion qui donna aux futurs plongeurs un avant-goût de leur bain). Le Patriarche tendit une croix de bois doré au roi qui la jeta dans la rivière où elle flotta,

tandis que les quatre hommes se précipitaient à l'eau pour la repêcher ; le plus gros n'eut pas de peine à écarter ses concurrents ; il se retourna, triomphant, vers les photographes en brandissant la croix, puis, remontant sur la berge, il reçut les félicitations officielles ainsi que sa gratification. Cette étrange profession de pêcheur de croix, encore qu'elle ne comporte qu'un jour de travail par an, est recherchée et l'immersion bien rétribuée. Le héros de cette fête chrétienne n'était pas juif, comme le prétendent certains Bucarestois moqueurs ; son père se nommait G. Iungu et mourut l'an dernier à soixante-quatorze ans, après être entré trente-huit fois dans l'eau. Ce vétéran était devenu si impotent qu'il ne plongeait plus que soutenu par deux disciples. A son lit de mort, entouré de la respectueuse considération de la zone, il fit, tel un monarque à ses derniers moments, jurer au peuple qu'aucun rival ne viendrait disputer la couronne à son fils.

Après la cérémonie religieuse vient la revue des troupes. Le roi, en général de cavalerie, entouré des ministres en pelisse et snow-boots, le nez et les oreilles rougis sous le chapeau haut de forme, se place dos à l'église à l'endroit où la Calea Victoriei s'élargit, et donne le signal du défilé. Avec une attention d'autant plus soutenue que pour la première fois défilaient les nouveaux uniformes choisis par Sa Majesté elle-même, Carol II contemple son armée. Entouré des attachés militaires étrangers, il

salue de son bâton de commandant le drapeau de chaque unité. D'abord les officiers hors cadres, si nombreux qu'ils font ressembler la troupe à ces tableaux du dix-septième siècle italien où le cadre est plus grand et plus doré que la toile ; ils sont précédés du général commandant la garnison ; puis viennent les cadets de l'école militaire en bleu et orangé, puis le régiment de la garde, dit de Michel le Brave, qui porte le deuil de son colonel, le roi Alexandre de Yougoslavie ; puis le 2e et le 9e chasseurs, les 1er et 8e garde-frontières, de vigoureux montagnards aux joues fouettées par le vent des Carpathes, le 2e artillerie, le 2e artillerie lourde, le 1er artillerie anti-aérienne, le 1er aviation de chasse en uniforme bleu ardoise rappelant celui de l'armée italienne qui, lui-même, s'est inspiré de l'armée anglaise, les 4e et 9e roschiori, hussards à hauts bonnets de fourrure dont la reine Marie est colonel, enfin l'escorte royale en casque à pointe. Chaque régiment a ses tambours enfants. Les drapeaux, très dorés comme nos beaux drapeaux du Premier Empire, inclinent leurs aigles, tandis que les musiques jouent *la Marche* de Schubert, *Sambre-et-Meuse*, *Parade d'amour*...

Calea Victoriei.

Descendons maintenant la plus fameuse artère du proche Orient : cette Calea Victoriei a vécu tous les jours fastes et néfastes

de la Roumanie ; elle a vu passer les cinquante mille hommes et les dix-huit cents canons retour de Plevna en 1877, les troupes roumaines victorieuses de la Bulgarie sans coup férir et éprouvées par le seul choléra en 1913, le maréchal Mackensen et ses armées suivies de savants en uniformes en 1916, enfin les régiments français défilant en novembre 1918 sous les fleurs et les vivats. Elle offre dans sa longue diversité les spectacles les plus urbains et les paysages les plus excentriques. Malgré la crise, elle est toujours aussi fréquentée. C'est à peine si quelques vitrines vides se remarquent çà et là : jadis, un bail dans ce paradis du commerce s'arrachait à prix d'or.

Le Bucarestois indiscipliné y descend sur la chaussée, sans peur des véhicules et, quand il s'agit de regarder une jolie femme, il n'hésite pas à provoquer un embouteillage. Rarement cependant les piétons l'emportent sur les voitures jusqu'à leur barrer le passage, comme à Belgrade, à Séville ou à Buenos-Ayres. Mais ils gênent si bien la circulation qu'il a fallu à certains moments contenir le flot humain, le long des trottoirs, par des chaînes.

Lipscani.

Peu après avoir quitté la Dambovitza, la Calea Victoriei détache sur son flanc droit une grosse hernie : le quartier des Lipscani.

C'est en explorant ce quartier que j'ai vraiment compris New-York et son bas Broadway, Londres et son Commercial Road. Si l'on cherche les sources de *Down Town* et de l'*East End*, on les trouvera dans ces districts commerçants de l'Europe orientale dont la Strada Lipscani, la rue des marchands de Leipzig, nous offre le type. Leipzig n'y envoie plus grand'chose, pourtant. Les fourrures y sont beaucoup moins belles et moins avantageuses qu'à Paris. Les damas vénitiens, les velours génois, les armes allemandes, les bijoux et orfèvreries français, toutes les commodités que les Orientaux achetaient à prix d'or à l'Occident ont disparu. Autrefois, les commissionnaires grecs et valaques de Bucarest qui venaient s'approvisionner à Leipzig y apportaient une telle animation, nous dit Mme Greciano, que les années où la capitale roumaine était ravagée par la peste, les organisateurs de la foire saxonne hésitaient à l'ouvrir. Les chariots de ces trafiquants revenaient, chargés de marchandises que les « engrossistes » réunis dans les Lipscani, à l'auberge de Saint-Georges, débitaient au détail dans les ruelles voisines qui portaient chacune le nom d'un métier : la rue des perliers, la rue des fabricants de bure, la rue des selliers, la rue des fourreurs, etc...

Aujourd'hui, ces devantures de la strada Lipscani ne se fournissent plus à Leipzig seulement mais un peu partout, et surtout dans les provinces roumaines d'où les objets arrivent, le plus souvent, sous une étiquette

française. Les boutiques s'intitulent : *Au chic de Paris*, *A la Ville de Paris*, *A la Parisienne*; d'autres ont gardé des noms un peu louis-philippards : *Le Monde élégant*; d'autres s'appellent étrangement *l'Arbre d'or* et *le Perroquet*; d'autres enfin, dans une ivresse de loyalisme dynastique, ont été dédiées *A la Princesse Élisabeth* ou *A Carmen Sylva*.

Dans cette rue où les passants sont fort bousculés, notre langue ne l'est pas moins. Pierre Lescalopier disait déjà « que les Roumains parlent une langue latine, mêlée de grec et de baragouin ». Pour tenter le beau monde, les boutiquiers ont fait pleuvoir à ce point les mots les plus bizarres qu'ils obligeront le Parisien de passage à réviser son vocabulaire. Il lui faudra d'abord se faire à l'écriture phonétique : chauffeur s'écrit *sofor*; garde-robe, *gardirop*; mise en plis, *mizanpli*; bonne femme, *bonfam* et femme de chambre, *famdiçambre*. Ce sont là des roumanismes courants, de même que *massina* pour automobile, *sandoulie* pour descente de lit, *coafor* pour coiffeur. Les confiseries sont dites *bonbonerie*, les cabinets particuliers, *separeu*. *Haine de dame* n'est pas l'enseigne d'un commerçant misogyne, mais veut dire « vêtements de femme ». *La Blanche Camélie*, nom charmant fait pour la poésie, c'était tout bonnement « Au camélia blanc » en français moldo-valaque. *Galanterie* signifie bonneterie. *Cur* sonnant fort mal en roumain, les terminaisons en *cure* sont proscrites : on ne dit pas manucure,

mais *manucuriste*, pédicure, mais *operator.* Deux personnes qui se sont connues enfants vous disent parfois qu'elles ont *enfanté ensemble.* Si un Roumain va à l'étranger faire ses études, on le louera, à son retour, d'être devenu *culte et voyagé;* touchant hommage rendu à la civilisation par les illettrés eux-mêmes. Il me souvient d'un pianiste pour soirées bucarestoises qui s'intitulait, sur ses cartes de visite : *tapeur au plaisir avec violon.* Ces néologismes saugrenus sont fréquents chez les petites gens qui veulent singer la bonne société ; dans le monde, les erreurs, fort rares, que j'ai notées relèvent plutôt de la juridiction de Lancelot : on y emploie volontiers *réactionner* pour réagir, *grandomane* pour mégalomane, et *théoreticien.* Le *primare* désigne le premier magistrat de la ville : c'est un composé de *primat* et de *maire.* Pour vous plaindre des courants d'air, dites : *ça tire.* On *sympathise* quelqu'un. Un produit est *répartisé.* Le verbe *faire* est employé bizarrement ; parfois, il veut dire *aller* : « *Fais* à droite, *fais* à gauche. » Souvent, il signifie : traiter de : « Il m'a *fait* imbécile, il m'a *fait* cochon » ou, mieux encore, « il m'a *fait* bœuf. » *Mon șer,* c'est : mon cher ; les Bucarestois ont un faible pour cette formule et leurs abondants discours en roumain sont criblés de *mon șer.* N'empêche qu'en général, le Roumain parle bien mieux le français que les Balkaniques les plus francisés, Juifs de Salonique ou Levantins de la grand'rue de Péra, qui s'écrient en se disputant : « Tout

ce que tu veux, tu dis, » ou : « Hélas ! de ma tête, » ou : « Que je sais, moâ, » etc.

Revenons aux devantures des Lipscani, dont les enseignes pendent dangereusement dans le vide. Ce qui caractérise les rues grecques, arméniennes ou juives du monde entier, c'est un irrespect complet pour le trottoir. La boutique n'est que le tout petit centre de vastes opérations commerciales qui s'avancent jusqu'à la chaussée pour faire du piéton un acheteur et ne s'arrêtent à regret que devant les voitures. Vous n'y verrez jamais le marchand à son comptoir, mais sur sa porte, prêt à bondir et à saisir par le bras sa proie. Toute la famille est là : la fille « fait » la devanture de ses yeux mouillés d'almée et le fils racole, sentinelle avancée, en pleine foule. Les marchands de radios de Broadway, les revendeurs de nos quartiers du Temple ou de l'Hôtel-de-Ville, et même les nouveaux cafés des Champs-Élysées (cette fois, après d'heureux accords conclus avec les conseillers municipaux), nous offrent un avant-goût des mœurs orientales.

Pas un pouce de terrain n'est perdu ; comme dans les rues de Canton, lorsqu'il n'y a plus de place horizontalement, la publicité devient verticale. Les objets à vendre montent jusqu'au haut des vitrines. Des règlements de voirie obligentp arfois les enseignes à s'aplatir contre les murs : peine perdue ; dès le lendemain, elles regagneront le terrain ; je vois encore le stratagème ingénieux par lequel un marchand avait accroché au-

dessus de sa porte, au bout d'une potence, un fil de fer qui descendait, suspendant à son extrémité une pile de dix bérets basques aux vives couleurs prêts à tomber sur la tête des passants. Ces quartiers juifs ont envahi les lieux où trônaient autrefois Leurs Grandeurs les Voïvodes. D'affreux culs-de-sac puant le cuir tanné ont remplacé ces jardins parfumés de menthe et de basilic où Doamna Kiajna montra peut-être à l'envoyé du roi de France ses géraniums et ses sauges écarlates. Comme ces sentinelles qui, par l'automatisme des consignes, continuent à garder l'endroit où jadis poussa une fleur, où jadis un banc fut fraîchement peint, ainsi cette petite boutique d'andrinople et de cretonne veille sans le savoir sur la Porte d'en Bas par où entrait, venant de Giurgiu et du Danube, le piaffant cortège des hospodars couronnés à Constantinople.

La rue des Lipscani, avec ses passementiers, ressemble d'abord à la rue d'Aboukir ou à la rue du Sentier ; elle s'enorgueillit ensuite de belles banques ; puis, s'étant bien livrée au commerce, elle se pare de l'église Saint-Georges, charmant monument de la fin du dix-septième siècle entouré de platanes, après avoir abouti à la place de Rome (où une louve de bronze, offerte par la municipalité romaine, nourrissait jadis ses louveteaux), et enfin au square Saint-Georges, hanté par les hommes de peine à louer et par les filles de service hongroises en chômage. Les maisons naines disparaissent sous leurs vaniteux

placards de publicité, bleus, rouges, verts. Des tziganes au nez mangé d'un lupus vous serrent contre les murs. Au centre des Lipscani, c'est un amoncellement de produits affreux, camelote généralement étrangère, sauf les tissus.

Derrière les glaces des vitrines, les soies s'entassent en des piles aux dégradés de boîtes à pastel, si haut que je suis pris d'un écœurement nouveau : la nausée de la soie. A l'heure où meurent les belles soies de Canton, sèches et granuleuses, les soies immatérielles du Sé-Chouen, les antiques soieries de Lyon, symbole de luxe et d'honneurs, à l'heure où les vers à soie, lents et nobles artisans, où les sombres et luisants mûriers dépérissent, la soie artificielle installe son règne populaire et pare de ses brisures métalliques et de ses reflets de zinc la misère des faubourgs.

Aucun goût dans les éventaires : le style *Village suisse* ou *Marché Saint-Pierre*, et ce sont d'ailleurs les mêmes familles israélites qui vendent à Paris et à Bucarest ; des parents pauvres de Kichineu ou de Cernauti (où les rues sont toutes des strada Lipscani à l'état pur), une valise sans couvercle attachée au cou avec des ficelles, débitent des bretelles ou des cravates, leurs chaussettes remontées par-dessus le pantalon pour éviter les courants d'air. Par un froid de — 20°, qui ne les a vus s'efforcer de vendre, criant leur marchandise d'une voix cassée, coagulée par la misère comme par un gel, les mains blêmies, le nez vineux terminé par

une stalactite, décidés à mourir là plutôt que de ne pas liquider leur pacotille, décidés surtout à ne pas mourir, mais à gagner de quoi acheter un billet pour Paris, ne peut pas comprendre l'invasion actuelle de la France par les Orientaux.

Le Théâtre national.

La place du Théâtre national est la première vertèbre de la Calea Victoriei. Elle a perdu un peu de sa beauté d'avant guerre, non point que l'ennemi ait endommagé le théâtre (il l'a au contraire entouré de sa sollicitude), mais parce que les fiacres russes qui y stationnaient avec leurs chevaux à grosse croupe noire ou grise et à crinière flottante ont disparu, chassés par l'automobile. Les cochers russes, géants à figure glabre et nuque rasée, dressés sur leur siège, appelaient le client de leur petite voix blanche : « Boyard, boyard, par ici, boyard ! » criaient-ils en agitant leur fouet, et, pour mieux le tenter, ils faisaient au grand trot le tour de la place transformée ainsi en carrousel ; le client montait en voiture entouré de l'admiration générale car une promenade à la Chaussée, ce Bois de Boulogne bucarestois, coûtait jusqu'à dix francs-or. A peine les chevaux sentaient-ils sous leurs pieds la terre succédant au pavé, qu'ils partaient à toute vitesse (c'est-

à-dire moitié plus lentement qu'un trotteur américain), tirant sur les rênes que le *muscal* tenait à bras tendus et à pleine poignée. Le tout passait dans un tourbillon, un cliquetis, un ouragan débonnaire que contemplaient avec un enthousiasme inlassable les piétons arrêtés par le spectacle.

La journée finie, le *muscal* rentrait dans sa maisonnette de la mahalla attenante à de grandes écuries. Il retirait sa soutane de velours foncé ceinte d'un vaste ruban de moire bleu pâle ou rouge cerise et s'asseyait devant le samovar ; sa famille l'entourait, car ces eunuques par conviction religieuse avaient une famille. Ils ne se mutilaient qu'après la naissance du premier fils. C'est à la proscription de cette secte des skoptzi par la Russie des tsars que la Roumanie devait ses cochers. Après quoi, bien nourris et avec des chevaux frais, ils retournaient stationner place du Théâtre.

Le Théâtre national a été construit en 1852. Les émotions qu'il éveille dans le cœur des vieux Bucarestois sont indépendantes de sa beauté architecturale. Il a été presque jusqu'à la guerre l'unique foyer dramatique de Bucarest. Il a vu vivre les plus grands acteurs roumains et passer les plus illustres artistes étrangers. Tout le répertoire du monde y a été joué et dans toutes les langues. Avant lui, il n'y avait que des tréteaux, puis cette salle des Boyards qui semblait le comble du raffinement parce qu'elle possédait une « chambre pour les laquais ». La princesse

Ralou Caragea, protectrice des arts comme son père l'hospodar, qui ne sortait que dans un traîneau en forme de char d'Apollon, y faisait jouer des drames romantiques allemands et des tragédies de Voltaire ; les aspirations nationales trouvaient un secret exutoire dans les tirades qui exaltaient la liberté. Que *Mahomet* ou *la Mort de César* puissent donner à un peuple la force de se rendre maître de son destin, cela étonne : ce fut pourtant le mérite — le seul sans doute — de ces tragédies. Elles étaient jouées en grec ; pour obtenir qu'elles le fussent en roumain, il fallut supplier les autorités russes qui veillaient sur les Principautés et n'y encourageaient les manifestations patriotiques qu'au compte-gouttes. Le Petit Théâtre naquit, puis le célèbre auteur-acteur Caragiale le quitta pour passer au Grand Théâtre, qui prit l'épithète de national.

Chez Capsa.

Bucarest, chef-lieu Capsa. Capsa, c'est le cœur de la ville, topographiquement et moralement. Capsa, c'est quatre choses à la fois : un hôtel, une confiserie, un restaurant et un café. Imaginez, réunies dans une maison d'apparence modeste et désuète, quatre vieilles gloires européennes : le restaurant Foyot, la confiserie Rumpelmayer, le café Florian de

Venise, et l'hôtel Sacher de Vienne. C'est un style, une tradition, une habitude, un organe, un décor, une salle des Pas-Perdus, un monument et une cocarde, que Capsa. Tout Bucarest s'y retrouve vers une heure de l'après-midi. Capsa, c'est un endroit « très civilisé », diraient les Roumains. Capsa, c'est le tympan de cette grande oreille qu'est Bucarest, ville du potin.

D'abord, la confiserie. Les confiseries bucarestoises sont restées ce que devaient être les nôtres, il y a cent ans : des salons, où l'on croque pralines et réputations. Parisiennes par les petits fours et par la langue qu'on y parle, viennoises par leurs *indianer krapfen* et leurs *strudel* aux pommes, russes par les gâteaux chauds au hachis dont on se charge l'estomac dès le matin, grecques par leurs confitures, turques par leurs *baclavas* et leurs *sherbets*, les confiseries de Bucarest offrent une récréation de douceurs, une halte sucrée. Dès midi y apparaissent ces très vieilles dames qu'on peut voir en province française à la sortie de la messe ; des dames un peu plus jaunes, un peu plus noires, beaucoup plus pauvres, mais faites du bois même (ébène avec incrustation d'écaille et de cuivre) dans lequel furent sculptées nos grand'mères ; on se croirait chez Chiboust ou chez Gloppe, le dimanche matin ; le poêle de faïence, seul, dépayse par son exotisme. Les demoiselles de magasin, en noir et collerettes blanches, du meilleur genre Boissier et du style « patronage », sont à leur poste près des gâteaux lui-

sants de chocolat, des pastilles aux vives couleurs, des fondants aux teintes de pastel. Emmitouflées dans leurs fourrures, qui ne sont pas ornementales comme en Occident mais indispensables comme en Russie, bottées de caoutchouc, les maîtresses de maison y passent en français leurs commandes de caramels. Vers midi et demi, les vieux jeunes gens, leurs amis d'enfance, arrivent à leur tour ; c'est l'heure de leur petit déjeuner. (Bucarest est, après Madrid et Buenos-Ayres, la dernière ville où l'on puisse encore rencontrer les indolents du type 1900, ces fils de famille qui ne savent pas se raser seuls et se lèvent à midi.) A part l'eau-de-vie de prune chaude et très sucrée, relevée d'une pointe de clou de girofle, la *tsuica* nationale qui vous réchauffe l'hiver, personne n'y boit d'alcool : les dames grignotent des cédrats, des chatteries, des feuilletés turcs au miel, en plaques ou en cornets. Il y a bien à Bucarest d'autres confiseries célèbres : *Nestor*, sa crème fouettée et ses petits pâtés, *Zamfiresco* et ses fruits confits, *Au Palais* et ses immenses croissants bourrés d'amandes chaudes, mais le fin du fin, le véritable arcane, c'est Capsa. Il faut, en mangeant un sandwich au caviar derrière la vitre près du comptoir, assister au défilé des petits militaires portant de hauts grades, des attachés aux Affaires étrangères, des politiciens, des cercleux, des avocats en renom, des ministres intègres et des autres, des nobles dames littéraires, des vieilles dames célèbres,

des Égéries politiques, des actrices, des espionnes (le « tout le monde sait qu'elle est de la police » se dit souvent à Bucarest), des beautés entretenues par les pétroliers ; il faut avoir vu ces gens recevoir au passage leur douche de compliments, avoir vu ces planètes et leurs satellites, observées, cataloguées, épluchées aussitôt qu'elles entrent dans l'angle de vision des attablés de chez Capsa, pour comprendre que Bucarest n'est qu'une seule grande famille. « Bucarest a bien changé... Autrefois, tout le monde se saluait... Maintenant, on est entouré d'inconnus... » Le temps de dire cette phrase et mon interlocuteur a retiré six fois son chapeau.

Capsa était un Bucarestois, apprenti confiseur chez Boissier qui lui enseigna la confiserie et tout ce qui s'y rattachait en ce temps, c'est-à-dire la confiturerie et les recettes du liquoriste, maître ès sirops et fruits à l'eau-de-vie. De retour au pays, il fonda une chocolaterie et ouvrit une confiserie conforme à ces hautes traditions parisiennes de pièces montées, de politesse au comptoir, de rubans en sucre pour décoration de tables, de papier-dentelle et d'habillage de petits fours, qu'on ne voit pas sans émotion se perpétuer encore aujourd'hui si loin de chez nous ; la guerre russo-turque de 1855 vit le disciple de Boissier attaché comme confiseur à l'état-major moscovite et se donnant une allure martiale à la général Dourakine qu'il garda toute sa vie ; il allait faire fortune, lorsque des Co-

saques pillards dévorèrent un jour tous ses chariots de caramels, pralines, sucres d'orge, candis, drops, gommes et dragées. Le jeune Capsa s'en revenait, navré et ruiné, à pied à travers les champs de roses de Bulgarie d'où Stamboul tirait son essence, quand soudain une idée le secourut : enseigner aux Bulgares à faire des confitures de rose. Il revint riche dans sa ville natale.

Le restaurant n'est pas moins typique que la confiserie : plafond chocolat, tapis pourpre, armoires brillantes d'argenterie chiffrée, bouteilles décantées dans des carafes gravées, banquettes couleur bisque d'écrevisse, colonnes de stuc à feuilles d'acanthe, buffet froid, vieux maîtres d'hôtel (le départ du maître d'hôtel français Aimé, appelé par la mobilisation en 1914, fut chez Capsa l'occasion d'une grande manifestation de francophilie), hiérarchie imposée à l'Europe par les grands restaurateurs français sous le Second Empire, c'est-à-dire garçons à dix pas derrière le maître d'hôtel, maître d'hôtel à trois pas derrière le patron, et, tout au fond, le petit chasseur du vestiaire, pliant sous le poids des pelisses et perdu dans une déroute de snow-boots tous semblables, qu'il essaye de numéroter à la craie... Les cabinets particuliers de Capsa sont d'un classique sublime : capitons, velours vert, poêles à la russe, canapés d'ébène, glaces à cadre doré où mille générations ont inscrit leurs bonnes fortunes... tous les paris, tous les duels, tous les adultères, toutes les combinaisons politiques,

toutes les paralysies princières, toutes les intrigues diplomatiques du dix-neuvième siècle ont eu ces cabinets-là pour berceaux.

Les chambres de l'hôtel Capsa donnent sur des rues bruyantes ; on y trouve encore des édredons, des bougies et des pots de chambre, tout ce confort 1878 qu'on ne saurait plus rencontrer qu'en face, à l'*hôtel Bulevard*, qui, hier encore, asseyait sa clientèle diplomatique dans des fauteuils de peluche jaune à glands et capitons. Quant au café Capsa, en face du Cercle militaire, personne n'y consomme ; les seuls alcools sont *le Temps* et le *Journal des Débats;* on y lit les nouvelles diplomatiques de *l'Universul*, l'article socialisant de la *Dimineatza*, le leader de *l'Adevèrul*, la chronique de la *Lupta*, les tuyaux de l'*Argus*, l'*Epoca*, l'*Indépendance*, le *Vittorul;* les députés qui se coupent la barbe à la Bratiano y trament des complots politiques, y reçoivent leurs agents électoraux, y distribuent les recommandations. Sur le marbre, les chroniqueurs aiguisent leur crayon, et les vieux Bucarestois, au cœur de leur club préféré, regardent avec effarement et réprobation, à travers la glace sans tain de la devanture, s'élever les premiers gratte-ciel à l'américaine. On y entend des propos éternels :

— A la fin des fins, le ministre a signé !

— L'ordonnance de paiement, quelle blague ! La caisse des Finances est vide.

— La commission de surveillance des fortunes? Bon pour les petits...

— L'État va-t-il payer?
— Je vous dis que l'État paiera.
— L'État n'a pas payé !

De Capsa à la Chaussée.

On parle de tout dans la Calea Victoriei, de cuisine, de politique, d'amour. Ce *corso* stendhalien, c'est l'allée des premières rencontres, c'est la colonne des petites annonces, c'est le cadran qui marque l'heure de la mode, c'est le sentier secret des complots militaires, c'est le pavillon des premiers baisers à l'insu des parents, c'est le tréteau de la satire, c'est la brèche par où l'on entre à Bucarest et par où on le conquiert, et c'est aussi le chemin de Constantinople, la grand'-route triomphale qui descend du nord vers Sainte-Sophie ; accompagné de ses spahis blancs et de ses janissaires à turban vert, debout sur ses étriers triangulaires, l'hospodar Maurogény a emprunté cette voie pour prendre possession de sa ville.

Parfois un enterrement de métropolite, sorte de parade funèbre, promène le mort assis sur une chaise sous des plumes d'autruche noires ; parfois c'est une noce où de vieux landaus 1900 suivent un coupé capitonné de satin blanc et flanqué de deux cierges entre lesquels s'embrassent les époux. A travers les arborescences que les grands froids

dessinent sur les glaces, à peine apercevront-ils la façade sévère et un peu en retrait du Palais Royal. Derrière la buée de leurs vitres, les cafés exhibent un mélange d'hommes, de barbati, de toutes conditions ; les combinaisons ministérielles, les sympathies littéraires et les collaborations journalistiques s'élaborent dans la fumée turque et l'arôme du moka. Dehors, c'est un encombrement de gens sur le trottoir (et le volume des passants est double l'hiver, à cause des fourrures), de voitures et de traîneaux sur la chaussée. Bref, depuis cent ans, toute la vie politique, mondaine, dynastique, amoureuse et anecdotique de la Roumanie s'est concentrée sur le court espace qui va de Capsa à l'Athénée Palace ; les quartiers de Bucarest sont désignés par des couleurs : jaune, bleu, vert ; les faubourgs sont noirs et le centre est rouge ; disons donc que la Calea Victoriei est rouge vif.

A l'Athênée Palace.

Le hall de l'Athénée Palace rappelle ces « maisons communes » des comédies du répertoire et les portiers y jouent admirablement le rôle de Scapin et de Mascarille ; assis dans ce forum bucarestois où l'habitant vient repérer les étrangers dès leur arrivée, où l'indiscrétion roumaine (un peu gênante après l'indifférence parisienne, mais si bon enfant

et sans façon, après l'espionnage russe) bat son plein, où les occasions se dénichent, où les couples s'appareillent, où les rires éclatent (les histoires courent à Bucarest comme la grippe), où les secrets se volatilisent dans les oreilles devenues microphones, où les relations sociales se nouent comme partout, mais avec moins de grimaces, où le cynisme et la fraternité sont poussés à leur comble, je me familiarise peu à peu avec ce charmant peuple, parfois frivole, jamais gauche, jamais méchant.

En ce foyer central de Bucarest, tout vous parle de la France ; les kiosques y vendent autant de journaux français que de feuilles roumaines, nos livres, aux couvertures encore fraîches, sont lus dès leur apparition, nos compatriotes, reconnaissables à ce que n'ayant pas pensé à acheter des bonnets de fourrure, ils portent le chapeau melon, sont immédiatement invités partout, nos parfums et nos articles de fantaisie parent chaque devanture, notre langue est parlée couramment. Et cependant, il est impossible de dire, ce que beaucoup de Français affirment par niaiserie sentimentale et paresse d'esprit, que « Bucarest est un vrai Paris ». (D'ailleurs, comment reconnaître Paris dans tous les « petits Paris » qu'on m'a montrés à la surface du globe?) Autant prétendre qu'avec ses Hohenzollern et ses marchandises allemandes, Bucarest est un petit Berlin, ou qu'avec ses quarante mille Hongrois, ses Juifs, ses boulangers grecs, ses maçons italiens, ses gou-

vernantes françaises, ses jardiniers bulgares, ses portefaix turcs, ses masseuses russes, ses colporteurs albanais, c'est un petit New-York, ou qu'avec sa neige et ses cochers c'est un « Pétersbourg en miniature », comme écrit Keyserling. Bucarest, c'est Bucarest et je le reconnaîtrais entre cent capitales à ses attelages de bœufs à côté des Ford en pleine grand'rue, à ses taxis qui sautent sur les trottoirs et se doublent dans tous les sens, à ses marchands de *braga* avec leur petit kiosque en cuivre sur le dos, à son Métropolite tout pareil aux prêtres orants des fresques byzantines, qui nasille comme eux ses prières, sauf que les mots liturgiques tombent dans un petit hexagone de porcelaine blanche : la radio. « C'est une ville toute rapiécée, » me disait drôlement un jour la reine Élisabeth de Grèce. Mais si l'histoire des Roumains est reprisée, leur capitale ravaudée, leur humeur parfois décousue et que Bucarest résume tout cela, et que l'Athénée Palace soit à l'image de Bucarest, tant mieux pour qui en sent le charme. Mme Simone Lahovary l'a dit en termes excellents : « Le voyageur lui découvre (à cette capitale) un je ne sais quoi qui commande la sympathie. Moins anciens que bien d'autres, à coup sûr moins intéressants et moins beaux, les monuments de Bucarest se parent du mérite d'être demeurés debout. Leur beauté modeste et humiliée doit être considérée un peu à travers l'auréole de ce prisme sentimental. »

Palais.

La Calea Victoriei s'enorgueillit de ses grands édifices : elle a tort. Il y a là un Palais des P. T. T. et une Caisse des Dépôts et Consignations en style administratif, un Cercle militaire à terrasses babyloniennes et même un gratte-ciel, le Palais des Téléphones Automatiques, que je verrais disparaître sans regret. D'autres, dans leur splendeur obèse, cossue, chargée d'ornements, font penser à de grosses dames frisées et endiamantées. Les Allemands disent des femmes trop mamelues qu'elles « ont du bois devant la maison ». De même, ces palais entassent dans leur cour des provisions de bûches en vue d'un tiède confort ; l'un d'eux, le Palais Cantacuzène, soutenu par des cariatides démesurées, est gardé par deux lions de pierre dont les yeux s'éclairent en vert les soirs de gala. Je note aussi le Palais Stourdza, prodigieux modèle de Louis XVI flamboyant, et l'Athénée, panthéon de la beauté, qui est d'une laideur indigeste.

Combien je leur préfère les édifices d'un dix-neuvième siècle qui ici ne fut jamais stupide : le palais Stirbey en retrait de la rue, appuyé sur les ombrages de son parc, la ravissante maison Mano que son propriétaire, M. C. Mano a eu l'élégance, la sagesse

et le courage de conserver intacte, à l'abri des ravages du progrès, le petit palais Mourousi, devenu le Musée municipal, le palais Soutzo, à cheval sur quatre rues, l'exquise légation de Russie sur le point d'être démolie par les Soviets qui en ont repris possession, la maison Phérékidy avec ses beaux poêles de faïence décorée, sa distinction calme et de bon aloi, tant d'autres demeures grandes ou petites, vestiges d'une époque où la prospérité et la sécurité croissaient d'année en année et où, comme disent les tireuses de cartes, « le bonheur était dans la maison ». D'énormes murs d'une épaisseur rassurante, ornés de stucs à l'autrichienne et troués de fenêtres doubles, de vastes et hautes pièces fraîches, des planchers de bois peint, des tentures, des meubles rarement beaux mais assez démodés pour n'être plus laids, des jardins sans apprêt où les fleurs poussent toutes seules, un confort à la roumaine qui nous désoriente ou plutôt nous réoriente, une espèce de luxe à l'opposé du nôtre, car la mauvaise qualité des choses ne lui nuit pas, sur tout ça un air aristocratique : il est impossible d'expliquer pourquoi ces maisons ont si bon genre ; elles tendent d'ailleurs à disparaître, remplacées par des immeubles à appartements qui s'appellent ici des *blockhaus* et sont simplement affreux.

Déjà les palais que j'ai cités n'appartiennent plus à leurs maîtres : le palais Cantacuzène est maintenant la Présidence du Conseil, le palais Mourousi, le plus ancien

de tous et le plus authentique, est devenu le Musée municipal sous la garde de l'aimable M. Floresco qui, avec une érudition surprenante alliée à une patience de bénédictin, travaille à reconstituer l'histoire de chaque pierre de sa ville ; la belle maison Vernescu a été acquise par le ministère du Commerce et le palais Stourdza abrite depuis trente-cinq ans le ministère des Affaires étrangères ; dans une section annexe, M. Eugène Filotti a organisé et dirige un service de la presse qui pourrait être proposé en modèle à ceux des plus grands pays pour l'abondance et la précision de la documentation, la science du classement, la rapidité avec laquelle tout renseignement, quel qu'il soit, est obtenu aussitôt demandé. Le palais Romanet, aujourd'hui ministère des Finances, date du dix-huitième siècle. Toutes ces demeures des grands boyards sont devenues la propriété du dernier grand boyard, l'État. (« *Stat... stat... stat...* », mot magique qui résonne, dès qu'on a franchi la frontière roumaine, dans les conversations du wagon-restaurant...) Leurs immenses marquises, coquilles en fer tourmenté ou éventails en fonte épaisse, qui s'avançaient jadis pour accueillir les belles visiteuses, n'abritent plus que des queues de quémandeurs. Le Roumain a toujours dépendu de quelqu'un pour vivre : le voévode, des boyards, les boyards, des paysans, etc. Aujourd'hui, le Grand *Ban* a disparu ; il est devenu l'Administration pour les petits, et pour les débrouillards, le mi-

nistre. Pour un peu, on baiserait sa robe, on épousseterait ses babouches, on bourrerait sa pipe, on veillerait sur sa sieste avec autant de soins qu'il y a un siècle...

Que de fois, en passant vers midi devant le ministère des Finances, me suis-je arrêté derrière les grilles pour observer cette foule si curieuse, si typiquement roumaine, celle des solliciteurs et des « ayants droit ». Toutes les classes y sont représentées, tous les types, les popes sagement assis sur un banc et qui, tirant un peigne de poche, lissent leur longue barbe et leurs cheveux, la pauvre veuve qui va être saisie et qui vient demander justice, l'orphelin en larmes, le vieux retraité qui essaye de parlementer à travers un judas avec le portier. Les moins hardis, intimidés par la sentinelle qui, baïonnette au canon, défend les fonctionnaires, patientent sous la neige pendant des heures. Une longue hérédité de brutalités, de tortures, d'exactions et de mutilations leur a enseigné au cours des siècles l'art d'attendre. Ils semblent garder sur leurs rein l'obscur souvenir des temps où les ronds-de-cuir des Finances ajoutaient à leur emploi de publicains celui de bastonneurs officiels. (Il n'y a pas bien longtemps encore, on rossait en Roumanie, comme dans la comédie classique, sauf qu'on n'opérait pas soi-même : les domestiques fautifs allaient se faire fustiger à la police avec une lettre de recommandation de leur maître.) Ces pauvres gens ont tant plié le dos devant les guichets gouvernementaux qu'ils en gardent l'échine toute

courbée. Les plus malins ont fini par apprendre la manière ; ils savent que s'ils prennent la file, ils perdront leur journée sans réussir à être introduits ; aussi « entrent-ils en boyards », en clouant sur place le concierge par ce mot de passe fatidique qu'il faut connaître si l'on veut arriver à ses fins en Roumanie : « Tu ne sais donc pas qui je suis, moi ! » Dernier reste d'une époque où Bucarest était petite ville, où le moindre boyard était connu de tous, où personne ne s'étonnait du geste de ce seigneur qui, embarqué pour Carlsbad et ne voyant dans l'Europe qu'une annexe de Bucarest, tira la sonnette d'alarme pour arrêter le train en un site qui lui plaisait, comme en Roumanie il l'eût arrêté sur son domaine. Hélas ! le chef de gare autrichien, accouru aussitôt, menaça d'une amende le boyard qui, se tournant vers sa femme, s'écria superbement : « Mais dis-lui donc qui je suis, moi ! »

Parvenus enfin au bureau du ministre, les postulants savent qu'ils n'ont aucune chance de lui parler seul à seul. Cinquante solliciteurs, candidats, pétitionnaires, gros électeurs, ayant forcé les barrages, entourent déjà l'homme politique et, dès lors, ne s'en vont plus ; ayant tour à tour flatté, exigé, récriminé, ils demeurent là, comme au spectacle, et donnent leur avis sur les affaires qui suivent. Si même le nouveau venu a qualité pour porter la main à son épaule gauche en signe de fraternité maçonnique, il n'en devra pas moins exposer son cas en

public. A Bucarest, le secret n'existe pas. Tout se sait, tout se répète (et d'ailleurs, ainsi, tout se neutralise).

Les simples quémandeurs obtiennent parfois quelques bribes. Pour les créanciers de l'État, soumissionnaires, adjudicataires, fournisseurs gros et petits, la tâche est plus ardue. Ce n'est pas tout, ce n'est même rien que d'arracher aux bureaux une reconnaissance de dette ; le plus difficile est, à coups de démarches et de petits cadeaux, de la transformer en ordonnance de paiement. Après quoi il faudra tenter l'impossible : tirer l'argent des caisses de l'État. Lorsque, après s'être démenés, houspillés, culbutés, ces gens se sont procuré la précieuse monnaie, on les voit ressortir, s'éponger, donner un pourboire au garçon de bureau qui leur tend leur pelisse. Les pouces aux entournures du gilet, fendant la foule, admirés, enviés, tout étonnés eux-mêmes de leur victoire sur l'administration, ils s'éloignent du ministère des Finances la tête haute, invitent leurs amis à déjeuner, puis courent verser quelques arrhes et prendre livraison de leur nouvelle auto américaine. Les fonctionnaires eux-mêmes ne sont pas toujours payés régulièrement. Il leur est arrivé de voir passer une semaine, puis deux, puis trois, sans que leurs traitements ou soldes soient réglés ; à la quatrième semaine, le Trésor gagna d'un bond le mois suivant et, traînant de mois en mois, ne s'acquitta qu'avec un an et demi de retard, et encore, en bons du Trésor.

Près du ministère des Finances le palais Stirbey, pourtant si grave et même plutôt froid d'aspect, a abrité toute une nuit en 1855 une fille légère, cette Rose Pompon que Bucarest n'a pas oubliée. Cinq ans avant, elle était arrivée en Moldavie amenée par un boyard roumain qui s'était épris d'elle à la voir danser le cancan chez Mabille, avec Céleste Mogador et Maria la polkeuse ; il avait enlevé la Reine Pomaré, comme on l'appelait, à son danseur Brididi, à Chicard et au boulevard Saint-Michel et l'avait installée à Iassy ; mais il ne la garda pas longtemps. « Les rentes étaient ma toquade, » a écrit cette amoureuse désintéressée ; aussi préféra-t-elle à son amant le fils de l'Hospodar Jean Ghyka. Fou d'amour, le jeune prince résolut de l'épouser ; peut-être même l'épousa-t-il, bien que les Ghyka le nient encore ; en tout cas, la famille indignée n'eut pas de peine à désunir ce ménage grâce à un viatique qui permit à Rose Pompon, vite consolée, de partir pour Constantinople et d'y rencontrer Théophile Gautier, toujours « friand des belles Orientales et qui saluait leurs nudités de grands coups de chapeau ». Mais Rose Pompon avait hâte de rentrer à Paris, d'y devenir une « fashionable », d'étonner le quartier Saint-Georges par ses tapis de Perse et ses cachemires. Elle soupa au Café Anglais avec Musset et Roger de Beauvoir, beau causeur qui, dit-elle, « mangea son bien en verve ». Étendue sur ses divans « aux initiales d'un prince étranger », elle éblouit ses amis par

ses descriptions de Bucarest. Cependant les Ghyka la redoutaient ; Paris était encore trop près à leur gré ; ils obtinrent de Napoléon III que sa police fasse voir à cette fleur du pavé de nouveaux pays. Elle repartit, mais non dans la direction désirée, car en 1855 on la retrouve à Bucarest où elle feint d'ouvrir un magasin de modes mais, en sous main s'enquiert de son ami, apprend qu'il voyage en Russie et s'apprête à l'y rejoindre. C'était pendant l'occupation russe ; le maréchal de l'Empire, qui logeait précisément au palais Stirbey, commença par lui refuser un passeport, mais le soir il y avait bal masqué au Palais. Rose Pompon y apparut en domino de chantilly noir, fit sensation, séduisit le gouverneur et obtint son visa. En Russie elle manque son Ghyka de peu, court jusqu'en Chine, traverse l'océan Pacifique et tombe dans le San Francisco des chercheurs d'or. Après mille aventures, Rose Pompon rentra enfin à Paris ; là elle s'aperçut, trop tard, que son heure avait passé : Cora Pearl l'avait détrônée, et aussi Adèle Courtois « qui, au Bois, rendait autant de saluts que l'impératrice ». Appauvrie, elle vendit ses diamants, sa bague de fiançailles ; dernier vestige de ses amours, la couronne princière en brillants des Ghyka fondit à son tour entre les mains des brocanteurs.

Au moment de quitter la Calea Victoriei, une dernière demeure attire notre attention : derrière une cour rigoureusement close, c'est le petit palais de la reine Élisabeth de Grèce,

dû à un architecte plein de talent, le prince Georges Cantacuzène. Construit dans le style de la Renaissance italienne, il surprend entre tous. La reine a voulu ces voûtes qui vont bien à sa beauté de royale abbesse ; un cloître florentin s'ouvre sur un domaine dont la neige prolonge encore jusqu'au mystère les perspectives de bassins, de pelouses et d'arbres lourds de pigeons et de glace, tout blancs et roses dans leur rigidité hivernale.

La chaussée Kisseleff.

Des huit avenues rayonnantes qui partent de la place Victoriei — bouquet d'un feu d'artifice dont la Calea Victoriei serait la fusée — celle du nord, la plus connue, est la chaussée Kisseleff ou, comme on dit couramment, le Chaussée. Les Bucarestois la doivent au seul beau cadeau que leur fit jamais la Russie, au comte Paul Kisseleff.

Ce général à lunettes qui ressemblait à M. Thiers était un très grand administrateur, un esprit libéral et un caractère. Toute la partie féconde du *Règlement organique* lui est due. Il sauva le peuple successivement de la peste, du choléra, de la famine et surtout des excès des boyards, « cette oligarchie avide et enragée », disait-il, « ces barbus moldaves qui sont assurément les plus turbulents intrigailleurs de tous les hommes à barbe qui passèrent sous la calotte du ciel ».

Le *Règlement organique* de Kisseleff prévoyait tout, fixait tout, depuis la justice jusqu'aux égouts et au pavage. Les Russes sont bons urbanistes, amoureux des larges avenues, des perspectives nobles. La Chaussée s'avance avec élégance, encadrée de tilleuls. A sa naissance elle s'entoure de musées ; ses contre-allées cheminent à travers des jardins ; les restaurants en plein air, les laiteries (où l'on vous sert le lait frais trait encore tiède, les épaisses tranches de pain noir appétissant, le beurre jaune pur), les kiosques à musique, les hôtels particuliers de mille styles, depuis le château burgrave jusqu'au palais Rothschild, l'accompagnent, ivres d'espace et de liberté. La Chaussée prolifère : son hinterland boisé s'abandonne au lotissement, au ciment armé, et engendre une cité de villas charmantes entourées de jardins ou perdues dans des terrains vagues : le parc Filipesco. La Chaussée contourne une maquette géante et délabrée qui prétend être l'Arc de Triomphe de la victoire. Elle monte vers l'Hippodrome, vers le golf, vers le champ d'aviation, s'exhausse en passant sur des marais où se traînent lentement les sombres buffles esclaves, redevient la route empierrée qui mène à Sinaïa et à la Transylvanie. Au fur et à mesure de sa progression, les résidences qui la bordent réduisent leurs prétentions, deviennent des « bonbonnières », puis des bungalows, prennent un caractère de plus en plus campagnard et tournent enfin à la chaumière. Des moulins à vent qui

jadis ornaient la Chaussée et que Kisseleff fit abattre, il ne reste que le vent qui, ayant fraîchi sur les étangs de Baneasa et les marécages du golf, tente d'ébranler les palissades de ces quartiers éternellement en chantier.

L'été, les restaurants se parent de pergolas de roses ; le sanatorium Elisabeta et le palais vide de la reine Hélène sont précédés de feuillages qui, dirait Mme de Sévigné, donnent un frais magnifique ; plus loin, c'est le Strand, piscine d'été avec plage de sable, qui fait concurrence à l'autre piscine bucarestoise, le Lido. Dans les allées cavalières on voit de bon matin la reine Marie passer au galop, galop célèbre et redouté de ceux qui l'accompagnent. Aux premières neiges, les traîneaux apparaissent tout à coup sur la place Victoriei. Leurs chevaux ornés de pompons rouges, couverts de longs filets blancs, sont tenus en main par d'étonnants cochers habillés d'une robe de velours. Ce ne sont plus ces gros trotteurs russes que la guerre a pris et n'a jamais rendus, ni ces cochers eunuques aux visages jaunes prématurément ridés qui vous enveloppaient d'une couverture moussue en chèvre de Mongolie et, à Pâques, sortaient de leurs maisonnettes pareilles aux cellules d'un béguinage pour faire visite à leurs clients et leur offrir des brioches hautes comme des tours... Aujourd'hui les traîneaux mettent leurs chevaux médiocres et leurs cochers bien dégénérés au service des skieurs qui, faute de pente, se font tirer jusqu'à la station de la T. S. F. et jusqu'à l'Hippodrome.

Les cochers en douillette gonflée, debout sur leurs traîneaux dont les clochettes tintent joyeusement, conduisent des groupes de quatre ou cinq jeunes gens qui crient de joie et se bombardent en se croisant. Le dimanche, les Lipscani elles-mêmes viennent s'aérer à la Chaussée transformée en station de sports d'hiver, et se faire photographier en costumes de ski ; les écoliers pauvres racolent au passage les autos particulières et sollicitent la permission d'attacher une luge au porte-bagages, leur faisant ainsi une escorte moins correcte que les laquais en habit fourré qui jadis se tenaient debout, à la viennoise, sur la planchette des traîneaux. Quant aux enfants, leur virtuosité est telle qu'ils arrivent à patiner partout, sur la neige fondue, sur les pavés glissants et même sur la terre ferme.

Musées.

Bucarest possède un ensemble de richesses artistiques auxquelles il faut accorder d'autant plus de prix qu'elles ont échappé à de plus mortels dangers ; elles n'ont pas fini d'ailleurs de souffrir des ravages de l'étranger puisque le magnifique trésor scythe en or massif, dit de Pietroasa, n'existe plus qu'en fac-similé au musée des Beaux-Arts, l'original ayant été, à la grande guerre, confié aux Russes qui ne l'ont jamais rendu. Le

même sort retient en exil les mitres d'or et de perles, les vases sacrés, les dalmatiques précieuses des métropolites. Il faut ajouter que les Soviets, qui ont fait grand tapage, dans la presse du monde entier, de la correction avec laquelle ils viennent de restituer son dépôt à la Roumanie, n'ont rendu que des paperasses contenues dans des milliers de caisses qu'ils ont soigneusement visitées une à une et dépouillées de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur jusque, et y compris, les collections de timbres-poste.

Au musée des Antiquités et au musée des Beaux-Arts, privé ainsi de sa plus belle pièce, je préfère infiniment le pittoresque Musée Municipal, le musée d'Art religieux et ses curieuses fresques médiévales prises à Curtea d'Argesch, ses évangéliaires d'argent, son grand iconostase sculpté aux armes des Cantacuzène, l'Académie roumaine dont la collection de manuscrits anciens est de tout premier ordre et surtout ce groupe de musées de création récente que Bucarest, à l'instar de Londres et de New-York, a voulu réunir en un même point, sous les ombrages de la Chaussée. J'y ai visité le musée d'Histoire naturelle, le musée de Géologie, le musée Stelian et ses intéressantes collections que dirige avec une si rare compétence M. Opresco, et enfin le musée d'Ethnographie.

Je m'attarderai dans ce dernier musée, non pour retenir mes lecteurs devant des vitrines, mais au contraire pour leur permettre de s'évader vers ces espaces agrestes où bat

le cœur, où court le sang roumain. Ainsi leur apparaîtra l'unité de cette civilisation rustique qui commence à la Theiss pour s'étendre d'une seule coulée jusqu'au fond de l'Asie. Ils peuvent en voir les premiers traits au musée ethnographique de Budapest que je mentionne ici non pour taquiner mes amis roumains, mais pour les pousser à rivaliser de zèle avec les Hongrois dans la protection d'un art paysan qui sera bientôt le dernier en Europe. Le musée de la Chaussée est si intelligemment composé qu'un voyageur pressé qui n'a pas eu le temps de descendre les rapides de la Bistriza, de passer les cols carpathiques, de s'embourber dans les fondrières de Bessarabie, d'effectuer le pèlerinage des monastères de Bukovine, ou de traverser les landes de la Dobrudja, pourra survoler en une heure les aspects extraordinairement variés et splendides d'un pays dont le plus petit morceau est toujours à grande échelle.

Art paysan.

— Cinq mille ans vous contemplent, me dit M. A. Tzigara-Samurcas, directeur du musée, en m'introduisant dans la salle des poteries.

J'admire l'insensible passage du paléolithique au moderne ; au cours des âges, les mêmes motifs géométriques, les mêmes spi-

rales égéennes dessinées au pouce, les mêmes flancs de vase noircis à la fumée perpétuent une même noblesse de formes, une même justesse de tons. Le secret d'un art si pur, c'est qu'il sort des mains du paysan, non de celles de l'artisan ; les Saxons de Transylvanie eux-mêmes, potiers de métier qui traitèrent au dix-huitième siècle les motifs de Delft avec un cobalt profond et glacial dont la recette est perdue, n'ont jamais égalé le paysan de la plaine qui, sitôt que le printemps a attendri la terre, la pétrit et la passe à son four rudimentaire, d'aspect, lui aussi, préhistorique. Ces vases vous ne les trouverez pas dans le commerce ; à peine paraissent-ils dans quelque foire locale.

— Nous avons beaucoup importé en art, reprend M. Tzigara, nous avons fait du byzantin, du turc, de l'italien, de l'autrichien, du français, mais ça, c'est de chez nous.

— De chez vous, et aussi du bout du monde, dis-je en regardant une flûte faite d'un tibia de vautour qui me rappelle la Bolivie.

La salle suivante contient une maison paysanne tout entière, avec sa porte charretière triomphale, sa véranda à colonnettes, son toit en tuiles d'écorce exagérant sa protection contre une neige et un soleil qui exagèrent aussi.

— Elle date d'il y a cinquante ans à peine, dit M. Tzigara, et pourtant c'est la maison d'il y a cinquante siècles. Celle-ci appartenait à un nommé Mogos, de Gorj,

qui n'était jamais sorti de son village et qui l'a construite seul, en trois ans, avec les soixante-dix arbres qu'il avait abattus, seul, dans la forêt. Ainsi le berger Bucur a-t-il dû s'amuser à bâtir sa petite église, la première dans les annales de Bucarest. Mogos travaillait à ses moments perdus car, de son métier, il était chantre et laboureur. La poutre maîtresse mesure dix mètres ; voyez ces chapiteaux : ne dirait-on pas du pur style roman? Et cette colonnade svelte, renflée en son milieu, comme les colonnes des temples grecs... J'ai dit à Mogos : « Pourquoi les fais-tu plus grosses en leur centre, tes colonnettes? » Et il m'a répondu cette chose simple et admirable que peu d'architectes auraient trouvée : « Ce qui supporte un grand poids plie d'abord au centre. » Entrez dans la chaumière. Voici la table trapue autour de laquelle les paysans s'assoient encore à la turque ; ils couchent par terre ; ce coffre contient les beaux costumes de fêtes. Voici l'âtre, le poêle bas et carré en faïence décorée, la fenêtre où le papier remplace la vitre. Ce creux dans la table sert d'assiette ; voyez le moulin à main et la fourche en bois... qui n'est pas une fourche ; à l'église, on la fiche en terre entre deux dalles, et dans l'enfourchure le corps incliné vient s'appuyer et se reposer pendant les longs services religieux ; ainsi les mains restent libres pour la prière...

Les pressoirs à fromage sont en bois sculpté au couteau, les tranchoirs et les gobelets en bois, les écuelles creusées, les bâtons de

pâtre, en bois. Bois flotté descendu des rapides de la Bistriza, bois cariés par les ans, bois pleins de nœuds, bois durs ou tendres, bois, matière noble, que Ruskin voulut remettre à la mode et dont l'antique usage survit dans ces pays perdus d'Occident, l'Écosse du nord, la Dalécarlie...

Suit une collection de *troïtze* — croix de carrefours incisées de dessins abstraits sans fleurs ni animaux, poteaux-frontière de la vie et de la mort ; posées sur l'horizon, elles doivent ressembler, avec leur double ou triple motif, aux calvaires bretons, ou avec leurs toitures étranges, aux pieux sculptés néo-calédoniens.

Maintenant ce sont les vêtements paysans qui réveillent en moi le souvenir des tissus funéraires coptes ou péruviens.

— Le costume roumain est un vêtement de travail tandis que le costume hongrois est un habit de fête, dit M. Tzigara. Admirez ces broderies qui coulent comme un ruisseau de couleur de chaque côté des manches et de la poitrine... et ces motifs qui ne se répètent pas.

Dans les coffres de la réserve s'entassent les vêtements des rustres : la chemise, portée hors du pantalon et tombant jusqu'au genou, le *cojoc*, jaquette taillée pour les grands froids dans une fourrure de brebis, le capuchon en peau de mouton, le feutre rond des Transylvains, la *sarica*, sorte de manteau de pâtre, la sandale de cuir courbe attachée avec des ficelles...

— Tout est fabriqué à domicile. Nos gens sont sauvés par la pauvreté. Songez qu'un berger est payé entre quarante et cinquante francs par mois... Il en est resté au stade pastoral et n'a pas suivi notre évolution vers l'agriculture (qui date de la découverte du maïs), puis vers l'agronomie industrielle. Le berger, voilà une figure éternelle. Poussant nos cinq millions de moutons roumains de la montagne à la plaine, dans ces solitudes il est le gardien des traditions de la race. Son vêtement est blanc comme son âme. C'est un paysan dace, il en a le costume et le cerveau ; il est un de ceux qui gravissent le sentier spiral de la Colonne Trajane...

Églises de Bucarest.

Si l'on mesurait les péchés d'un peuple au nombre de ses sanctuaires, il faudrait dire que les Bucarestois ont l'âme bien noire puisqu'ils possèdent plus de cent églises, mais qu'ils se sont beaucoup améliorés car leurs ancêtres en avaient trois cent soixante-six (autant qu'à Rome), dénombrées par Paul d'Alep. L'Anglais Thornton, que les cloches empêchaient de dormir, se plaignait qu'à Bucarest « il y eût plus d'églises et de couvents qu'il n'est nécesaire pour le pays tout entier ».

Ces églises étaient dues pour la plupart

à la piété des boyards et des voévodes, qui les dotaient richement et les « dédiaient » à quelque monastère de Terre Sainte ou du Mont Athos, où la Roumanie, seule de tous les pays orthodoxes, ne possédait pas de couvent en propre : l'église, placée ainsi sous la protection d'une communauté religieuse étrangère, devenait rapidement pour celle-ci un bien qu'elle gérait et exploitait cyniquement.

Les églises de Bucarest ne sont pas très anciennes ; elles remontent rarement au delà du dix-septième siècle et c'est dommage, car les églises de Cozia, de Cotmeana, et surtout l'église princière de Curtea d'Argesh, l'ancienne capitale, toutes trois du quatorzième siècle, témoignent d'un grand art valaque médiéval d'inspiration originale bien qu'influencé par Byzance surtout, par la Serbie, et peut-être même la Bulgarie ; le siècle suivant vit naître l'église triconque à double, triple ou multiple coupole de plomb et à arcatures extérieures coupées en deux par la corniche en torsade, ou « brâu ». Tel est le monastère de Curtea d'Argesh, si célèbre et si souvent imité à Bucarest (églises *Enei* et *Saint-Nicolas d'un jour*), où l'on est surpris de trouver de nombreuses analogies avec les églises d'Arménie. Dans l'ensemble, pourtant, les styles restent fidèles à un modèle unique qui est le byzantin. Antiques ou récents, ce sont ces mêmes édifices à coupole, en briques parfois polychromes (la brique a été le matériau de prédilection de

Byzance), précédés d'un porche ouvert, ornés de fausses arcades et ceinturés d'une corniche en forme de câble que l'on retrouve (à la corniche près) dans tous les pays orthodoxes. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, ces sanctuaires étaient obscurs et leurs murailles si épaisses qu'on eût dit des grottes taillées à même le roc ; la catacombe se survivait là dans son horreur cryptique. Plus tard, le parvis s'ouvrit ; dans les murs plus minces les fenêtres trouèrent largement la façade et la lumière entra... chassant la foi. Les peintures murales rigides et naïves — car à travers les âges elles obéissaient à une même inspiration et à une même technique byzantines — subirent aussi l'attrait du siècle. Cette sorte de théâtre hiératique et immobile se mit à bouger au grand jour ; il voulut parler de faits humains, de noces, de batailles ; il devint caduc comme la vie des hommes qu'il raconte et passa comme les fleurs du printemps sous le soleil d'été, tandis que reparaissaient sur les murs les longues théories monotones, les hiérarchies de donateurs en robe d'or suivis de leurs descendants de plus en plus petits, de princesses donatrices présentant d'un geste fixe, sur leurs paumes, l'église en miniature.

Ces églises n'ont plus de mosaïques — si elles en eurent jamais — ni de statues de la divinité, le Saint Synode de 862 l'ayant interdit. Au dix-huitième siècle, leur architecture subit l'influence italienne ; c'est l'époque où fleurit un style assoupli, flam-

boyant, ciselé, tordu, ornemental et pittoresque, que Brancovan importe de Venise et qui est très admiré en Roumanie et d'ailleurs fort beau, bien qu'il nous paraisse un peu décadent. C'est aussi l'époque où l'Église, cessant d'écrire en caractères cyrilliques, renonça au slavon en faveur du roumain ; infidèle comme les boyards grécisants, pendant des siècles, à l'idiome national, elle réapprend enfin la langue des bergers.

La *Métropolie* est le siège de l'Église autocéphale roumaine ; depuis la guerre, elle a été élevée au rang de patriarcat. Elle coiffe le plus beau site de Bucarest, cette hauteur de Dealu Spireï où l'arc de Brancovan le Décapité s'ouvre sur la ville ; le sommet de la colline supporte l'ensemble des bâtiments de la Métropolie : église, chapelle, palais du patriarche, et le Parlement qui se dresse à la place où s'élevait le Divan des boyards qu'il a supplanté. C'est beaucoup pour un simple monticule. Fier de sa situation éminente au-dessus de la vallée et de la ville, Dealu Spireï ne perd pas un pouce de sa taille et tend ses monuments d'un blanc cru et qui manquent de patine, vers un ciel gris et rose. Entre les fumées et les peupliers la vue s'échappe par-dessus les toits, jusqu'aux Carpathes. La paix des anciens vignobles et des prairies célestes règne encore sur ces édifices officiels, surtout lorsque la Chambre est en vacances. Une avenue monte à l'assaut de la colline et s'élance vers les institutions nationales qui la couronnent ;

cette avenue assez récente, tracée avec décision et exécutée avec hâte, fut coupée si vite dans la terre vive qu'on ne laissa pas le temps aux propriétaires des maisons qui la bordaient de s'adapter à la nouvelle déclivité ; de sorte qu'un beau matin ils s'aperçurent que leur rez-de-chaussée était devenu premier étage et que leurs garages ne pouvaient plus être utilisés que pour avions ; leurs portes cochères ouvraient sur le vide, et ils ressemblaient aux habitants d'une Venise soudain asséchée.

L'église de la Métropolie a été construite par Constantin Sherban Bassaraba en 1654 et décrite par Paul d'Alep en 1657 ; on aurait peine à la reconnaître d'après cette description ; des additions et des restaurations successives l'ont enlaidie et durcie. Elle est posée de guingois sur une sorte de place qui fut une cour et dont Brancovan construisit le porche d'entrée, une grande arche coiffée d'un clocher dont le type est courant en Roumanie. Les princes et les boyards comblaient l'église de leurs dons. Au dix-huitième siècle, elle possédait plus de cent vingt terres dont il ne lui reste rien ; ses vases, ses chapes, ses orfèvreries sont aux mains des Soviets ; de tous ses trésors, elle n'a conservé que son saint, ce saint Démètre dans son cercueil d'argent doré juché sur une estrade ; les fidèles y grimpent en défilant devant un pope qui leur tend, au passage, un papier gras humecté d'huile bénite. Ils peuvent baiser la petite main noire du bienheureux,

une main de singe sortant de manchettes brodées.

— Nous sommes si foncièrement païens, me disait un jour un brillant journaliste bucarestois, Pamfil Seicaru, que nous n'avons qu'un saint, saint Démètre, et encore il est bulgare. » Et, de fait, saint Démètre a été pris à la Bulgarie par un général russe qui, l'ayant découvert dans le village de Bessaraba, près de Roustchouk, le baptisa roumain et en fit don à la Métropolie. Les Bulgares, inconsolables, profitèrent de l'occupation allemande, en 1917, pour faire main basse sur le sanctissimo, bien décidés à lui faire réintégrer la Bulgarie ; mais voici qu'à la seule vue du Danube le saint se fit si lourd, si lourd, qu'aucun batelier ne consentit à le charger...

En fait, le préfet de police de la capitale courut prévenir les autorités allemandes que la population se soulèverait si on ne lui rendait pas son patron ; les Bavarois se lancèrent aussitôt à la poursuite de leurs alliés et furent assez heureux pour rattraper saint Démètre au bord du Danube. Le lendemain, il rentrait dans sa bonne ville, précédé de fifres et de trompettes, ce dont la population se montra fort touchée, et remontait à Dealu Spireï sur son estrade, au cœur du *paraclis*.

Le *paraclis* ou chapelle est le plus ancien des sanctuaires de la Métropolie ; il est ravissant avec son balcon couvert ou *privdor* et si petit qu'il a peine à contenir les sou-

verains et leurs suites qui y assistent aux services des grandes fêtes orthodoxes.

Je m'y trouvai cette année à la messe de Noël ; dans une obscurité de cave, étoilée de petites lumières tremblantes, le roi, la reine, des officiers en grand uniforme remplissaient l'étroit espace ; au brasier des cierges, les galons et les casques s'allumaient, moins brillants que l'iconostase ; cette toile d'araignée dorée portait en son centre Abraham, souche de l'arbre des générations ; de son ventre, comme du nombril de Vichnou, sortaient des branches qui, développant leur précieux feuillage, devenaient un écran d'or où les icones faisaient des trous sombres. Les fumées de l'encens piquaient les yeux, voilaient ce spectacle lui donnant un aspect de noire cérémonie magique, s'élevaient vers les images des fondateurs, le voévode Maurocordato et sa famille qui, du fond de la chapelle, abaissaient sur la foule leurs yeux fardés.

De toutes les églises de Bucarest, la plus frappante et la moins bien desservie c'est l'église d'*Antim*. Au milieu d'une cour désolée où règnent les poubelles et où se risque parfois une jeune fille aquarelliste, elle orne ses murs de charmants disques de pierre ajourée et avoue des penchants persans, arabes ou géorgiens, influences aussi diverses et exotiques que les aventures de son fondateur, le patriarche Antim. Ancien esclave, promu aux plus hautes dignités, puis finalement poursuivi par les Turcs comme sorcier

et révolutionnaire, ce grand voyageur doublé d'un grand linguiste et d'un architecte des plus savants devait finir sa vie découpé en petits morceaux. La ravissante église, décorée et sculptée de ses propres mains, qu'il a construite sous les auspices de Brancovan et achevée sous ceux de Cantacuzène, s'entourait, à la mode du temps, d'une bibliothèque et de cellules ; elle a servi de modèle à maint sanctuaire valaque du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, elle tombe en ruines ; c'est à peine si l'on retrouve la trace des fenêtres et des colonnes de ses dépendances dans le badigeon des pauvres logements qui l'entourent, et si l'on aperçoit, dans une resserre à fagots, les voûtes harmonieuses d'une ancienne cuisine conventuelle.

L'église *Stavropoléos*, trop restaurée, fleurit par toutes ses pierres. La pierre est si rare ici qu'on l'a traitée comme une matière précieuse et qu'on l'a réservée aux ornements. Le style Brancovan l'effeuille, l'allonge en guirlandes, l'étale en foliations enveloppantes. Il encadre d'un cordon chaque issue et en ceinture à mi-hauteur les édifices ; l'épais profil de ce bourrelet circulaire est une des caractéristiques les plus attrayantes de l'art roumain. Des arcades sculptées à la mauresque étayent Stavropoléos et des médaillons, enfoncés dans la pâte des murs comme des sceaux, dirigent l'œil vers le parvis : là, des colonnes ciselées et cannelées reliées par un parapet à jour, soutiennent trois arcs d'où partent des voûtes qui ont préalablement

pris appui sur des consoles. Sur cet herbier de pierre où le botaniste rejoint le décorateur, l'acanthe épineuse est partout ; elle se redresse, pousse jusqu'aux chapiteaux et s'étale en feuilles déchiquetées. L'iconostase est célèbre, c'est un grand premier rôle aux expositions d'art roumain. Les vieux Bucarestois surnommaient Stavropoléos, toute rose dans ses murs de brique, la « mariée parée ».

Saint-Spiridon n'est guère qu'une chapelle de boyard, sanctuaire d'un domaine disparu, mais elle apparaît charmante, avec son long peuplier droit comme un guetteur. Il ne faut pas la confondre avec le grand Saint-Spiridon, théâtre des mariages mondains, qui est d'une construction bien plus récente. Les Ghyka, dont il sanctifiait la puissance, l'avaient comblé de richesses : il n'en reste que quelques marbres, un saint Spiridon en vermeil et les dépouilles de nombreux Ghyka, dont les fils, les hospodars, venaient baiser humblement les dalles tombales voisinant avec celles des deux Princes morts tragiquement dont j'ai parlé ici : Handjerli et Maurogény.

L'église *Coltzea*, construite par le Spatar ou connétable Cantacuzène, date de 1691. Les chapiteaux de son porche s'élèvent avec robustesse et des animaux de pierre viennent s'y nourrir d'ornements floraux. Des fresques parent tout l'intérieur de l'église de leur sombre polychromie bleue, verte, rouge et or ; du haut des coupoles, un pantocrator

barbu bénit une foule agitée de princes, d'adolescents et de fidèles, et sur les murs court cet hymne akathyste, thème favori des églises roumaines, qui finit par déborder à l'extérieur ; car la peinture, ici, remplace la sculpture de nos cathédrales et orne le haut des façades en attendant de les couvrir en entier (comme dans les beaux sanctuaires de Bukovine) de religieuses épopées. L'église Coltzea a perdu sa tour, la tour Coltzea, bâtie par les Suédois de Charles XII qui s'en retournèrent chez eux en faisant un détour inattendu par Bucarest, après le siège de Vienne ; ils y laissèrent deux sentinelles en uniforme allemand, fusil sur l'épaule, peintes aux murs de chaque côté de la porte. L'église a perdu aussi l'hôtellerie que lui avait annexée le connétable pour recevoir les étrangers ; seul, l'hôpital est resté ; comme tous les hôpitaux des principautés danubiennes, il était dû à la munificence d'un grand boyard, Michel Cantacuzène ; ce n'est qu'à la fin du dix-neuvième siècle que l'État s'est décidé à assumer en partie la charge de l'assistance aux malades. Auparavant, elle était assurée exclusivement par l'initiative des seigneurs roumains. Jusqu'à l'expropriation qui les dépouilla (ceux de l'Ephorie virent leurs domaines réduits de 143 000 hectares à 26 000), les hôpitaux étaient gratuits ; ils vivaient de la fortune que leur avaient constituée quelques familles illustres (les Ghyka, les Brancovan, les Cantacuzène, etc.), et étaient gérés par des représen-

tants de ces familles sous la surveillance de l'État ; aujourd'hui encore, ces délégués les administrent de droit.

En parlant de la vieille cour, de ce Kremlin bucarestois qui fut abandonné au dix-huitième siècle, nous avons déjà mentionné l'église *Curtea Veche*, toute embaumée des fleurs du marché voisin et qui ne garde plus grand'chose de son passé historique, où elle voyait se ployer humblement, front contre terre, les grands voévodes.

Saint-Georges, au bout de la rue des Lipscani, abrite des marchands ambulants ; des chevaux de fiacre mangent leur avoine à l'ombre des arbres et composent un paysage très asiatique, très anachronique, au centre du Bucarest commerçant. Le maïs et les fruits lui font dans leur entremêlement une décoration agreste, et le prince Constantin Brancovan, son donateur, oublie sous une dalle les mauvais traitements que le sultan fit subir à sa dépouille. *Saint-Georges* a inspiré à Raffet une belle lithographie.

Domniţa Balaşa, la plus grande et la plus fastueuse des églises bucarestoises, est renommée pour ses chants grégoriens, sombres psalmodies alternantes qui s'arrêtent soudain pour laisser s'élever, sur un mode suraigu, le nasillement éperdu du prêtre... Chaque fois surpris, exaspéré bientôt par ces grinçantes notes de tête de la liturgie orthodoxe qui éclatent comme un éternuement, je ne me lassais pas de contempler le diacre devant son grand livre de comptes

célestes, qui donnait de la voix, désespérément, comme si sa vie dût en dépendre...

L'église *Sfintilor* (Tous les saints) est entièrement peinte à l'intérieur de fresques et à l'extérieur d'une ronde de sibylles qui surprendrait, si l'on ne savait que ces déesses païennes sont très en faveur auprès de l'orthodoxie, et même du catholicisme, témoin la place qu'elles occupent à la chapelle Sixtine.

A *Sainte-Vinere*, une Sainte Vierge d'argent à face charbonneuse accueille, parmi les fumigations odorantes, des vœux qui s'adressent à Vénus et à Cérès.

Le seul intérêt que présente *Sainte-Elef-tere*, c'est qu'elle possède des icones miraculeuses.

Le flot humain de la Calea Victoriei, en passant devant la légation russe, s'il tournait la tête à gauche remarquerait, derrière l'épaisseur des immeubles, au fond d'un passage, la charmante *Église de la Princesse (Biserica Doamnei)*, aux belles icones et aux motifs arabes en gâteau d'abeilles ; c'était la chapelle de ce domaine Cantacuzène qui fut la première grande propriété foncière bucarestoise, hors de la Vieille Cour.

Les *Saints-Apôtres*, dus au grand bâtisseur de Valachie, le pieux voévode Mathieu Bassaraba, n'ont de curieux que les portraits de leurs donateurs.

Il faut voir Fundeni *Doamnei*, ne serait-ce que pour le plaisir d'aller dans une mahalla, mais aussi parce que c'est une adorable

petite église qui a orné ses murs extérieurs de tout un jardin persan en stuc.

Biserica Alba, dans sa rustique blancheur, s'éclaire en bleu violent les nuits d'hiver où brille la lune ; elle s'élève au milieu et un peu en retrait de la Calea Victoriei et ressemble à une église de village déchaumée qu'on aurait coiffée plus noblement pour la ville. Les gens de qualité, ennemis des pompes de Saint-Spiridon, s'y marient.

Monastères de Bucarest.

Les rares collines qui égaient la vallée de la Dambovitza et soulèvent la plaine portent toutes à leur sommet un monastère. Simples couvents provinciaux au bord d'une rivière, ils se carrent dans le quadrilatère de leur enceinte fortifiée, blanchie à la chaux, pour ne présenter à l'extérieur que des murs fermés, à l'assaut desquels montent maintenant des maisons que les fossés comblés n'arrêtent plus.

Il faut faire, par déférence pour le plus grand héros de la Roumanie, une visite à *Mihaï-Voda;* c'est l'église de Michel le Brave, mais si réparée, restaurée, reconstruite, qu'il ne reste rien de son aspect passé, pas même le portrait de son fondateur que l'on a repeint et accoutré en phanariote. Depuis la création de l'Ordre à trois classes de Mihaï

Viteazu par le roi Ferdinand, pendant la Grande Guerre, la règle veut que lorsqu'un chevalier meurt, un service funèbre soit tenu ici en présence de tous les autres membres de l'Ordre. Ancien palais des hospodars, dévasté par les Turcs et les tremblements de terre, le couvent de Mihaï Voda n'offre plus aux regards qu'une cour silencieuse et abandonnée, fermée aux angles par des tourelles engagées dans la maçonnerie. Il n'a rien gardé de ses passerelles haut perchées sur pilotis, de ses pavillons de briques et d'ardoises, de ses moulins à vent et de ses murailles fortifiées qui, sur une gravure anglaise du dix-huitième siècle, lui donnent l'air d'un petit Kremlin. Il s'en console en abritant aujourd'hui les Archives de l'État.

Radu Voda lui fait face sur une éminence voisine. Cet ancien monastère urbain, construit en 1568, beaucoup plus ruineux que le précédent, contient vingt-trois tombes de voévodes, de princesses et de boyards, et un charmant vieux clocher en briques. J'y chercherais vainement les gracieux aspects qu'il a sur cette estampe du dix-huitième où son enceinte de gros murs domine les tentes turques crêtées de croissants et d'oriflammes et dressées au bord d'une rivière sinueuse ; au pied du monastère, Bucarest s'étale avec ses centaines de clochers pointus qui lui donnent son profil en dents de scie.

Tout auprès s'élève la minuscule chapelle du pâtre Bucur, le légendaire fondateur de Bucarest, avec son toit conique destiné à

rappeler le bonnet fourré de son fondateur ; elle se prétend la doyenne de toutes les églises de Bucarest.

Le monastère de *Vacaresti* occupe lui aussi une hauteur. Il fut fondé au début du dix-huitième siècle par l'hospodar Maurocordato, fils de l'Exaporite, qui stipula, nous dit Mme Lahovary, « que les étrangers y seront reçus, ceux qui sont nus seront vêtus, et ceux des prisons interrogés avec bonté ».

Bizarrerie du sort : aujourd'hui, Vacaresti est une prison dont les seuls captifs à perpétuité sont les donateurs, Maurocordato et son épouse, en caftan d'honneur à fourrure noire, condamnés à l'immobilité éternelle sous leurs lourdes couronnes. Comme partout, une fois passé la porte d'entrée et traversé l'avant-cour, il faut franchir la porte basse d'une tour qui défend l'accès de la seconde enceinte où s'élevait l'église, le palais de l'hospodar, les cellules des moines et les communs. Du palais, il ne reste que le joli balcon où le prince respirait la fraîcheur de ses jardins sillonnés de ruisseaux ; les cellules, les communs sont refaits, mais l'église est presque intacte, et c'est la plus belle de Bucarest, belle de forme, de matière, de décoration.

J'ai mis bien des années à sentir l'attrait des églises orthodoxes ; l'ordonnance antique des basiliques, la pureté de notre roman massif mais si spiritualisé, l'élan divin des cathédrales gothiques, la pompe évaporée des

sanctuaires jésuites m'éloignaient de leur lourdeur monstrueuse, de leur gaucherie trapue et barbare. Peu à peu, aux Lieux Saints où la majesté du catholicisme lutte avec peine contre les troubles splendeurs d'un rite plus primitif, en Syrie, en Roumanie, au Mont Athos, j'ai appris à aimer ces parois glacées comme des citernes ; ces gâteaux mal démoulés aux pesantes absides, aux arcades aveugles perdues dans l'obscurité, aux fûts coiffés d'épais coussinets, aux ornements sans souplesse, ont fini par me séduire. Enfumées comme une gare par l'encens, je goûtai peu à peu leur solitude, le mystère de leur Saint des Saints derrière l'iconostase, où comme au Mont Athos les femmes n'ont pas accès, leurs murs enluminés comme des missels, leurs candélabres aux vives couleurs d'œufs de Pâques, les clairs-obscurs des voûtes où parfois un nimbe d'or détache son disque fauve parmi les perspectives de ces ombres sans ombre. Figés dans l'art byzantin, fixés une fois pour toutes par les canons de Panselinius, les saints défilaient devant moi avec leur figure de profil et leur corps de face comme les armées d'Assyrie ou comme les armées des films soviétiques... Les donateurs barbus, vêtus de damas raides et de fourrures qui les protégeaient mal contre le salpêtre suintant le long des murs, m'accueillaient avec dignité dès l'entrée. J'ai su reconnaître les icones grecques à l'air mauvais, embaumées dans un hiératisme définitif et dont lady Montague

disait naïvement qu'elles témoignaient « du goût monstrueux des Grecs en peinture », les icones russes, égayées d'émaux, entourées d'épisodes de la vie des saints, les icones roumaines, si campagnardes et si cordialement tutélaires. Je pus demeurer immobile à entendre d'interminables offices, la lecture des douze évangiles, les vigiles traînantes des dimanches et fêtes ; au Mont Athos, je me relevais à minuit, quittant ma cellule pour les nocturnes et les offices d'après-dîner, ne pouvant me détacher de cette liturgie qui m'était aussi étrangère que le rituel des temples bouddhistes et mêlée pour moi à des odeurs riches, à des symphonies de cuir de Russie, de benjoin, au relent gras des larmes que pleurent les cires jaunes d'énormes cierges. Les orgues de nos grands mariages me choquent comme un spectacle d'opéra au milieu d'un deuil, depuis que j'ai aimé la riche austérité des voix qui s'élèvent, creuses comme des voûtes, sans le soutien d'aucun instrument. Je goûte le jeu des coupoles et des coupolettes qui s'élancent hors de la brusque nuit des cintres épais, se faisant la courte échelle grâce à leurs supports engagés, leurs consoles en porte-à-faux et leurs stalactites. J'aime la solidité de la croix carrée, croix grecque que la foi orientale tient serrée sur sa poitrine, que l'architecture ne quitte pas des yeux et dont elle suit le plan dans les soubassements des édifices et jusque dans le faîtage.

Foyers spirituels.

Je ne devrais pas parler ici d'églises et encore moins d'églises de bois, puisqu'il n'y en a pas à Bucarest ; c'est fort dommage, du reste, car ce sont les plus jolies fleurs poussées sur l'aire de cette civilisation du bois où la Roumanie tient une grande place. Bulbeuses en Bessarabie à l'image des églises russes, flanquées d'un petit clocher gothique en Transylvanie afin d'avoir l'air de cathédrales en miniature, en Valachie elles ressemblent à la maison du paysan Mogos au Musée ethnographique. Elles ont ce ton gris bleuté, ardoisé, argenté, couleur de thym, couleur de saule, couleur de chat persan que prend le chêne là-bas et qui donne des reflets si caressants aux toits en écailles de bois. Je connais une maison délicieuse au parc Filipesco, en pur style roumain avec sa couverture en pente douce, ses murs de plâtre irréguliers, et comme coulés à la main et son balcon à colonnes tête de nègre ; de loin en loin, l'œil se repose à Bucarest sur quelques demeures de ce genre qui ressuscitent heureusement le style des vieux caravansérails, surtout de ce Han Manouk, la première grande hôtellerie bucarestoise, bâtie à proximité de la Vieille Cour. Bouquet nous en a laissé une jolie eau-forte ; le toit en

large saillie à appareillage de roseaux recouvert de tuiles, le grand balcon de bois à balustres courant le long de la façade et l'escalier extérieur de bois, la double rangée d'arcades trilobées, les feux de bivouac et leur fumée dans la cour pleine de charrettes à une place, en font une vraie auberge de conte persan ; c'est l'auberge de Don Quichotte d'il y a quatre siècles, et c'est aujourd'hui encore l'auberge mexicaine.

Pour en revenir aux églises de bois, je les aime aussi parce qu'elles sont liées pour moi au souvenir d'une femme, une belle et noble figure. C'est chez elle, à la campagne, il y a trois ans, que j'en ai vu une pour la première fois :

Une journée éclatante de saine chaleur sèche qui donne faim et soif, une odeur de guéret de maïs, de paille chaude, d'herbes brûlées, de poussière traversée de soleil, qui est l'odeur de l'automne là-bas. Un domaine que l'expropriation a diminué des quatre-vingts centièmes, lui laissant des organes — charrues, batteuses, hangars — beaucoup trop grands pour ce corps réduit. La maison est tout près de sa ferme, de ses champs, de ses bestiaux, et elle vit de leur vie. A l'intérieur, c'est la fraîcheur, le silence, un luxe sévère senti plutôt que perçu et qui est dans la qualité des choses ; une image unique emplit les pièces et les cœurs : l'image de Jean Bratiano, le Cavour de la Roumanie. Il a vécu là vingt étés, près de l'épouse qui, de cette maison, a fait aujourd'hui un

sanctuaire et de la bibliothèque Jean Bratiano, créée par elle à Bucarest, un autel où brûle la flamme du souvenir. Tout en Mme Élise Bratiano séduit l'intelligence et attire le sentiment ; c'est un être authentique ; elle a la dignité simple de ceux qui, en tous les domaines, ont tenu un haut rang. Dans un pays dont le charme est de s'ouvrir dès le premier contact, elle s'est toujours fermée, dérobée ; mais sans le vouloir, elle conquiert ; il suffit qu'un beau sourire éclaire l'austérité presque janséniste de son visage pour qu'aussitôt ce visage devienne transparent et que l'on voie vivre l'être passionné, ironique, courageux, raffiné et intensément féminin dont on désespérait de jamais connaître autre chose que l'intelligence nourrie d'expérience et d'humour, et la vaste culture.

Sa bibliothèque est pleine de trésors pour les chercheurs et aussi pour les bibliophiles. Classée d'après une méthode ingénieuse, installée avec confort et élégance, elle est ouverte généreusement à tous les travailleurs et rend ainsi de grands services à cette jeunesse intellectuelle qui, jadis, s'imprégnait de notre culture et qui, aujourd'hui, repliée et ramassée sur son sol natal y cherche sa nourriture.

C'est à la jeunesse aussi que pensa le roi Carol lorsqu'il créa l'Institut Carol II pour compléter l'Institut Carol Ier, œuvre de son grand-oncle, et lorsqu'il associa sous le nom d'Union des Fondations le service des Bibliothèques dirigé par M. Tzigara Samurcas, à

celui des éditions dirigé par M. Rossetti. Une équipe intéressante sous l'intelligente direction de M. Camille Petreseu, travaille à la Revue des Fondations royales. L'intérêt que le roi témoigne aux adolescents boy-scouts, il le continue aux jeunes étudiants. Édifié non loin du Palais par un architecte français amoureux du style Louis XVI, l'Institut est une sorte de grande Maison des Étudiants ; il leur ouvre ses quatre salles de lecture, son amphithéâtre, sa salle de conférences et sa vaste bibliothèque parfaitement tenue, dont les livres, tous reliés, catalogués par matières, contiennent comme disait Anatole France « l'univers en ordre alphabétique ».

Dans un livre qui vise à être l'instantané d'une ville, je dois me limiter aux aspects extérieurs, à ce qui frappe la vue, plutôt qu'à ce qui intéresse l'esprit, c'est pourquoi je ne puis qu'effleurer en passant un sujet qui mériterait une longue étude, celui de l'intelligentzia roumaine. J'ai vu là, comme partout, des courants qui se croisent ou qui se contrarient ; ce qui m'a frappé, c'est que presque tous, sinon tous, ces groupes ont une position politique. Les spéculations abstraites ne semblent pas les passionner ; je n'ai pas deviné chez eux de réelles préoccupations religieuses ou métaphysiques et les chemins qui tendent vers l'absolu les attirent médiocrement. Les Roumains sont réalistes et polémistes. Ils sont même merveilleusement doués pour la polémique. Leur drôlerie, leur verve,

leur mordant, leur rapidité, leur bon sens cynique les rendent redoutables. Il n'est pas facile de tenir sa place dans une discussion entre Roumains. Aussi sont-ils d'excellents journalistes ; aussi leurs intellectuels fondent-ils des journaux où la politique tient presque toute la place (ajoutons que la jeunesse universitaire, beaucoup trop nombreuse et, partant, vouée à la famine, verse dans les programmes et dans l'agitation politiques). Même un puissant et émouvant lyrique comme M. Octavien Goga est chef de parti ; même un pur poète comme M. Jean Pillat, le traducteur de St. John Perse, a été vice-président de la Chambre ; même un érudit bibliothècaire comme M. Fotino est vice-président du Sénat ; même un archéologue illustre comme M. Parvan fonde en droit le nationalisme roumain en remontant jusqu'au passé le plus reculé de la race ; même un mouvement à tendances religieuses comme celui du groupe Gândirea si influent qui sous son chef, M. Nicéphore Crainic, professeur à la Faculté de Théologie, s'est donné pour tâche de pousser l'église orthodoxe vers un renouveau spirituel, a fini par verser dans le nationalisme politique et de là dans le racisme ; même un maître de conférences de philosophie générale et de métaphysique à la Faculté des Lettres de Bucarest, personnalité frappante et d'une intelligence hors pair, M. Nae Ionesco, se livre à une intense activité politique dans son journal *Cuvântul* (aujourd'hui suspendu) et a pour bras droit

un philosophe indianiste, M. Mircea Elliade. M. Nae Ionesco a marqué de son empreinte plusieurs générations d'étudiants, pour la plupart venus de la terre ; imaginez M. Maritain s'adressant directement aux masses paysannes pour éveiller chez elles un puissant catholicisme national. M. Tzigara Samurcas père dirige une importante revue à tendances nationalistes. Les amis de M. Tzigara Samurcas fils ont des sympathies d'*Action française*. Le maurassisme est la machine de guerre favorite de M. Pamfil Seicaru et de son équipe de *Curentul* (qu'il ne faut pas confondre avec le *Cuvântul*). A cette droite roumaine s'oppose la gauche avec le groupe de la revue *Viata Romaneasca* et son leader M. Ralea qui soutient le parti national paysan. Bien plus à gauche est M. Stere, épave isolée du vieux parti socialiste roumain groupé autour de la presse israélite. Bref, je ne vois de vrais clercs selon la formule Benda, que dans le groupe *Criterion;* ces jeunes gens revenus de l'étranger redoutent un nationalisme étouffant et voudraient sauver la culture internationale et la libre discussion d'idées ; leur action artistique est grande et la tenue de leur journal tout à fait remarquable. L'un des plus importants d'entre eux, M. Vulcanescu, est le néothomiste orthodoxe.

On remarquera que, en dépit de ce que j'ai dit souvent de nos erreurs et de notre carence la France conserve encore un rayonnement très grand en Roumanie ; le terrain qu'elle a perdu,

il ne m'a pas paru qu'un autre pays l'ait gagné. Il y a des italianisants, il y a surtout des germanisants ; les nationalistes, les racistes, les antisémites sont naturellement en sympathie avec l'idéologie hitlérienne ; mais la Roumanie du roi Carol Ier, francophile par la masse du peuple, les hommes du monde, la rue, était germanophile par ses banquiers, ses ingénieurs et ses savants. Il ne me semble pas que dans la Roumanie de Carol II l'influence allemande ait grandi dans la proportion où la nôtre a décrû. Nous aurons encore quelque temps l'orgueilleux plaisir d'entendre des Roumains de qualité comme M. Philipide, le traducteur de Baudelaire, M. Sadoveano, le célèbre auteur dramatique, M. Densushianu, le savant philologue et bien d'autres, célébrer nos écrivains en un français qu'aucun Français ne pourrait parler plus purement.

Notre culture demeure la plus abondante des sources étrangères où va se désaltérer le génie roumain. Elle n'est pas encore sérieusement menacée et, en tout cas, elle est bien défendue à l'*Institut français des Hautes Études* fondé en 1924 à Bucarest sous les auspices de l'Université de Paris et par les soins du Service des Œuvres au Quai d'Orsay, avec l'aide de quelques grands amis de la France, comme le professeur Jean Cantacuzène. Nous avons la chance que cet Institut soit dirigé par un homme jeune, plein de tact et de savoir et doué d'une qualité rare : la sympathie intuitive qui le fait pénétrer

dans la psychologie d'un peuple étranger ; alliée à un esprit cartésien, elle permet à M. A. Dupront d'ordonner ses observations en de clairvoyantes synthèses.

J'ai mentionné le professeur Jean Cantacuzène ; c'était un grand savant et un admirable facteur humain ; il avait fait toutes ses études, y compris son doctorat, à Paris, avait travaillé longtemps à l'Institut Pasteur aux côtés de Roux, de Metchnikoff, et aimait la France dont il était le fils spirituel. Devenu directeur des Services sanitaires de Roumanie, ce puissant romantique, cet Hugo roumain de la microbiologie, ce fils patricien de la grande famille pasteurienne, lutta à un moment donné presque seul contre le choléra, la tuberculose, le typhus ; il fut pendant la guerre l'âme même du combat contre l'épidémie et la mort. Géant barbu, véritable hercule de la science, il était en tous pays comblé d'honneurs, membre de toutes les académies, suivi et adoré par les jeunes. Une brève maladie l'emporta en 1934 ; il laissait des travaux considérables sur l'immunologie, l'immunité de contact, sa découverte, la microbiologie, il laissait surtout cet *Institut Pasteur* fondé par lui près des quais de la Dambovitza et où son fils et sa belle-fille, une Française, continuent son œuvre. Guidé par eux, je visitai les cours de travaux pratiques et les laboratoires, je passai devant les gigantesques bocaux de sérums, les troubles vaccins, antirabiques, antivarioliques, antityphiques ; il me semblait entendre le cri

joyeux de la nature enfin délivrée de ses maux. Le vaccin antituberculeux, injecté aux nouveau-nés, les sauve et réduit d'autant les effrayantes statistiques de la mortalité la plus grande d'Europe ; mais la natalité dépasse encore largement ce chiffre record puisque la population augmente d'un million tous les quatre ans : en 1938, la Roumanie comptera vingt millions d'habitants. Avec la Pologne, la Russie et l'Italie, elle s'efforce de suppléer à la torpeur génésique de l'Europe occidentale. Elle a en peu d'années remplacé les huit cent mille victimes du plus terrible des fléaux roumains : le typhus exanthématique de l'hiver 1916-1917. A *l'Institut Pasteur* on nous montra un chef de service en robe blanche ; c'était l'éleveur des poux du typhus ; il infectait avec le microbe des poux qui gonflaient à vue d'œil ; puis il les écrasait et injectait cette bouillie à ses autres pensionnaires ; ainsi créait-il des réserves de sérum ; c'était un concours de poux gras, une étable de poux-vaches laitières. Ce spectacle affreux m'apparut réconfortant : au moins à la prochaine guerre nous ne mourrons plus que d'inventions nouvelles et d'épidémies inconnues.

Bucarest à ses fourneaux.

A chacun de mes voyages en Roumanie, la Providence m'a fait cadeau d'un ami. Encore inconnus l'un de l'autre, notre hôte

n'a pas fini de nous nommer que déjà nous sommes liés intimement. Comme ces familles grecques qu'une pratique séculaire du proxénétisme matrimonial a dressées à ne mettre en présence que des partis qui se conviennent du premier coup d'œil, ainsi les divinités bucarestoises ne se trompent pas dans la désignation du guide bienveillant auquel je suis confié. Celui-ci s'appelle George, mais, comme tous les Roumains, il est universellement connu sous son diminutif, qui est Ghitza. Il joint aux plus charmants dons de l'esprit cette gentillesse que Proust préférait à toutes les autres qualités.

— Ghitza, lui dis-je, pardonnez à ma gourmandise : ce soir, je voudrais que vous me fassiez un cours pratique de cuisine roumaine.

— Je vous approuve, mon cher, répondil, de ne témoigner d'intérêt qu'aux choses sérieuses ; la nourriture, c'est la clef de toutes nos énigmes. Nous allons vous expliquer son rôle historique, politique, social, esthétique...

— Et le dîner? Ne dînerons-nous pas?

— Soit ; je vais vous mener à mon club, le *Jockey-Club;* on y mange aussi bien que dans les plus grands cercles de Paris, de Londres ou de Buenos-Ayres ; à moins que vous ne préfériez *Capsa* et ses plats français, *Gambrinus* pour sa bière, *Enescu* pour ses *pârjoale*, *Ianco*, *Iordache*, *Maiorul Mura*, que sais-je ; en été, je vous aurais emmené dîner au grand air à la Chaussée ; les *Colon-*

nades, *Chateaubriand*, *Flora* sont également bons. C'est un des charmes de Bucarest que ces repas simples et joyeux à la fraîche sur des nappes de coton, dans des assiettes d'un sou, avec les garçons courant dans le noir éclairés au passage par les bougies des tables, ou le grand feu de la rôtisserie en plein vent. L'été, l'automne, la chère devient vraiment succulente, le poisson et le gibier abondent, le caviar est à moitié prix et toute notre société élégante, aujourd'hui désargentée, promène gaiement ses petites robes de cretonne ou ses vestons coupés chez le tailleur juif, dans les cabarets des Halles ou dans les restaurants populaires avec leurs tonnelles et leurs cuisiniers tziganes. Mais revenons à ce que je vous disais. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué le contraste entre nos paysans et nos citadins ; on dirait deux peuples pris aux deux extrémités opposées de l'Europe ; le paysan...

— Vous allez encore me vanter le paysan ! A Bucarest, tous les discours finissent par là...

— Certainement, je vais exalter notre paysan. Jeune ou vieux, il est beau, il est maigre, il a des dents intactes, des yeux clairs et calmes dans une peau foncée ; ses paroles et ses gestes sont lents, ses attitudes sont nobles, tout en lui respire la modestie, la patience et la dignité. Cela tient à ce qu'il n'est pas nourri. L'homme des villes est gras, hâbleur, gesticulant, plein de jactance et de suffisance ; cela tient à ce qu'il est suralimenté.

Le paysan ignore les grosses viandes saignantes et le rhumatisme, les soupes, les hachis bouillants et les dents pourries. Il mange de la *mamaliga* séchée (gâteau de maïs), du poisson séché, des olives. Toute l'histoire de Roumanie, c'est la lutte de ce maigre contre les gras : elle a fini par le triomphe du maigre : la grande guerre et l'expropriation. Je vais maintenant vous expliquer pourquoi cette victoire du maigre sera sa perte, comment il entre dans les villes, y fait connaissance avec la viande et aussitôt ne s'en va plus, comment son âme...

— A présent, dis-je avec fermeté, nous allons dîner ; c'est à table que l'on surprend le mieux l'âme des gens.

Ayant tout oublié de la crise de foie qui, après mon dernier itinéraire roumain, m'avait étendu à Cracovie sur un lit de douleur, je partis donc avec Ghitza et trois amis pour explorer de nouveaux restaurants bucarestois. Nous entrâmes d'abord chez un traiteur populaire, au fond d'un passage. Devant le buffet des hors-d'œuvre, nous nous attardâmes car il n'était que huit heures, et les Bucarestois ne le cèdent en rien aux Espagnols pour les heures tardives. Le danger des crèmes, le risque des beurres fondus, le hasard des sauces épaisses au poivre rouge, l'angoisse des ragoûts à l'oignon, les menaces des farces, le guet-apens des boulettes d'oie mijotées, aux amandes pilées, bref tout ce qui mène les Roumains pantelants à Carlsbad me revint soudain en mémoire, tandis que

mon œil gravissait l'étage des caviars, caviar frais ou pressé, caviar vert de carpe ou de brochet, caviar rouge de morue mandchoue ; puis l'étage des charcuteries, saucisses, porc fumé, oie fumée, langues fumées (merveilleuses), boudins, saucisses rouges ou blanches ; puis l'étage des champignons, olives, anchois, salades russes, etc., enfin l'étage des petits pâtés chauds. Lancé à l'assaut de ce gratte-ciel de hors-d'œuvre, mes amis s'encourageaient au combat en vidant de petites fioles d'eau-de-vie de prune qu'ils se jetaient d'un coup au fond de la gorge. Ce fut, d'ailleurs, le seul alcool de la soirée ; en cela aussi le Roumain ne ressemble pas aux Russes ; la saoulerie ne l'attire pas ; il se contente de vins locaux aux beaux noms de crus français sur lesquels les vignes valaques sont greffées ; posés sur une chaise près de la table, entourés de siphons d'eau gazeuse, c'est la « batterie ». Nous commandâmes ensuite cinq ou six plats de viande, comme en Argentine ; le citadin ici est un carnassier : les légumes, il les laisse aux campagnards.

Dans une soupe aigre flottait une tête d'agneau que mes camarades tirèrent au sec pour se délecter de la cervelle et surtout des yeux ; on nous apporta ensuite sur des tranchoirs des grillades que nous transportâmes sur nos assiettes de bois : d'énormes foies, des pis et des sexes de vaches, des testicules qui en roumain s'appellent des « orgueils » de bélier. L'odeur des viandes

m'entrait dans les vêtements, dans les cheveux, sous la peau. Les fumets se mélangeaient aux fumées, les bouffées de la soupe au lièvre aux tourbillons du tabac turc.

Le marchand de journaux passa ; il vendait les quotidiens français, tout frais débarqués de l'Orient-Express, et nos trois grands hebdomadaires. Des amateurs s'arrachaient une revue parisienne illustrée de photos très nues. Un marchand de surprises suivait, les poches pleines de niaiseries allemandes, d'attrapes belges, soulève-plats, pères La Colique ou Karageuz obscènes.

Ghitza prit la parole :

— On appelle plats roumains tous les plats étrangers, hongrois, russes, turcs ou grecs, pourvu qu'ils viennent d'Orient. Cette soupe aigre est polonaise et bulgare. Elle vous fait faire la grimace à tort. Il est nécessaire que vous appreniez à aimer nos soupes si variées : *ciorbe* aux abatis, au gibier, à la poule, au *borsch* (levure de blé), à la viande hachée, aux fines herbes et légumes assaisonnés au citron. Vous mangez en ce moment du pilaff accompagné de brochettes de mouton : cela est turc ; ces feuilletés à la viande hachée, dits *placinte*, sont d'origine viennoise, comme ces crêpes au fromage de vache dites *papanasi;* ce poulet au *paprika* est hongrois, ce grand cube doré en filaments croquants comme les brindilles d'un nid, tout débordant d'éclatante crème Chantilly, c'est un *cataïf* et il est turc comme son voisin, le losange aux noix, au sésame et au miel,

dit *baclava*. Connaissez-vous le *moussaka* à la moldave, ou encore l'*Imam baïeldy*, mot qui signifie en turc : « L'empereur lui-même s'en est pourléché les babines? » Nous touchons là du doigt, sans doute, le secret de cette terminologie. Qui donc a jamais vu un Turc devant des casseroles? Ces plats étaient tous grecs, bien entendu, tous issus de la gastronomie byzantine, mais le raïa peureux les a traduits dans la langue du vainqueur ottoman.

Je dégustais un mets fondant, onctueux, délicieux.

— Et ça, dis-je?

— Ça, c'est la *mamaliga*.

— Quoi, la mamaliga des paysans? Et vous les plaignez d'être mal nourris !

— C'est que, citadins gâtés que nous sommes, nous la couvrons d'œufs pochés, nous la bourrons de fromage blanc, nous la trempons de crème double ; mais le villageois la mange sèche et froide. C'est notre plat national. Vous trouverez aussi sur toutes les tables des *sarmale*, boulettes de porc au riz, enveloppées dans des feuilles de choux aigres. L'été, je vous recommande nos courgettes, nos tomates farcies et notre hachis roulé dans des feuilles de très jeune vigne vierge, qu'on sert avec du yoghourt. Nos cabris, nos cochons de lait, nos agneaux de Pâques à la broche n'ont pas leur pareil en Orient ; et nos merveilleux, nos inimitables ragoûts si savoureux, si parfumés, si spirituels ! Combien les vôtres, en France, nous semblent mornes à côté.

Les garçons portaient à bout de bras des hachis à la russe, des pâtés chauds (on enrobe de pâte même les pièces de bœuf), des saucisses très épicées, des écrevisses montant en pyramides écarlates.

— Garçon ! un pilaff d'écrevisses ! commanda Ghitza d'une voix hésitante ; ou plutôt non : un pilaff aux foies.

C'étaient des foies entiers, des foies gras tout frais, fondants, délicatement posés sur la couronne de riz léger.

— Avez-vous vu l'arrivée aux halles des trains du Danube, me demanda notre autre ami, Vasile, les wagons de carpes, brochets, sterlets et esturgeons, qui se multiplient comme dans l'Évangile? La soupe au poisson du Delta, faite de tous les poissons du fleuve, pilés et bouillis... mais au fait j'oubliais : votre *Flèche d'Orient* en a déjà donné la recette...

— Il nous faut maintenant un livre de vous sur notre gibier. Nous avons tout ; et d'abord le lièvre, le grand lièvre d'Europe centrale, race qui commence en Alsace et finit en Russie ; on le mange aux olives, de préférence, ou à la crème.

— Je vois que vous connaissez l'art d'être gourmand, dis-je, mais où avez-vous appris celui de ne pas en mourir avant l'âge?

— Mon grand-père a vécu jusqu'à quatre-vingts ans, répondit Vasile en reprenant du filet de porc. D'ailleurs notre cuisine est infiniment moins compliquée que la cuisine polonaise, la meilleure d'Europe, après la vôtre.

— Notre hérédité campagnarde nous permet ces excès, continuait Vasile en commandant, après une soupe au lièvre, d'ailleurs merveilleuse, et deux beefsteaks, une aile de dinde cuite dans sa gelée.

— N'allez pas croire que toute la Roumanie mange autant que nous, conclut Ghitza. Il y a cent mille citoyens qui nous imitent, et quelque dix-neuf millions qui ne connaissent que la *mamaliga* à l'eau, servie sur planche et coupée à la ficelle.

— Et il y a assez de nourriture pour tout le monde?

— Il y en aura toujours assez ; personne ici ne crève de faim. Avez-vous vu nos restaurants, prix fixe à sept lei, c'est-à-dire à soixante-dix centimes? On en a ouvert dans tout Bucarest et leurs plats sont excellents.

Bucarest de nuit.

Les cabarets de nuit de Bucarest sont élégants ou populaires. Dans le premier cas, ils affectent un new-yorkais montmartrois ; des jazz y font un vacarme effroyable et qu'on voudrait périmé. Des couples tristes et ruinés boivent des whiskies locaux en regardant danser des Viennoises ou des Juives polonaises à masques cinématographiques, dans leurs numéros américains. Nous qui avons connu la vie nocturne dans l'Europe

de l'inflation où se confondaient les classes et les races, au temps de l'argent facile, au temps des tolérances et des abandons, des polices complaisantes, des mœurs simplifiées et des femmes nues, nous ne pouvons plus aujourd'hui entrer sans mélancolie dans ces lieux de plaisir. De ces années folles, il ne reste rien (heureusement d'ailleurs), rien que quelques rares épaves qui accomplissent en des lieux abstraits et tous semblables ces gestes d'il y a quinze ans qui alors furent désordonnés, avides, frénétiques et qui aujourd'hui ne sont plus qu'une convention morte et glacée. En vain ces survivants tenteront-ils de contaminer des jeunes générations qui ne les comprennent plus et que d'autres soins éloignent des fausses Marlène sans sourcils, au teint de veau.

Ces lieux surannés servent cependant à Bucarest à exposer les produits d'une industrie encore florissante : celle du joli garçon. Il y a près d'un demi-siècle Pierre Veber écrivait : « Toute femme a dans sa vie un Moldo-Valaque. » Le caractère cosmopolite de ce privilège s'est évidemment un peu altéré : il y a la cherté des voyages ; il y a aussi la concurrence sud-américaine. Néanmoins le spécimen roumain garde un fini, une allure authentique, une aisance nonchalante, un style, en un mot, qui le rendent invincible ; il a ce naturel parfait et même ingénu qu'on n'acquiert ailleurs qu'à la longue et difficilement ; chez lui, c'est un don du ciel !

— En effet, dit Vasile, notre joli garçon

vient au monde armé de pied en cap. Il peut se lancer seul à l'attaque. Il n'a pas besoin, comme ses sœurs en beauté, de ce personnage qui lui fait pendant bien qu'il n'ait pas encore été admis au rang des poncifs de votre littérature : l'entremetteur bucarestois. Voilà un vaste et beau métier ! Il touche à toutes les classes de la société ; il va par degrés insensibles du misérable petit Juif chlorotique et roux de Vaslui au gros richard étalé dans sa seize cylindres à la Chaussée. Il comprend des messieurs très en vue ; il comprend les jolis garçons qui mettent leur connaissance des femmes — et au besoin leurs femmes — au service de leurs amis riches ; il comprend cet individu avachi au veston fatigué qui attend discrètement dans l'antichambre d'être introduit chez les fils de la maison (tout le proche Orient connaît ça : on les appelle par leur prénom, M. Nicolas, ou M. Gustave). Il comprend même le pope de l'église de Sainte-Vinéré ; c'est sainte Vendredi (sainte Vénus comme vous savez). Tous les vendredis des femmes amoureuses remettent au pope de petits billets anonymes suppliant la sainte de leur accorder l'amour de tel ou tel homme, et le prêtre les lit à haute voix à la fin de la messe.

— Tu oublies dans ton énumération ces auxiliaires que sont les maris, dit Ghitza ; ça aussi ça va par degrés, de l'amateur débutant qui se contente de s'éclipser quand paraît un visiteur intéressant, au professionnel endurci qui télégraphie à l'amant en

titre : « Reviens vite, elle nous trompe ! » Vous n'avez pas de ces numéros-là en France.

— Cher ami, dis-je, en France nous avons tout ce que vous avez... en moins drôle.

Musique roumaine.

Nous devions finir la soirée dans ces cabarets populaires où l'on trouve les meilleurs tziganes ; nous étant attablés en face d'énormes bocaux où des cornichons trempent dans une eau salée et trouble, nous bûmes à nouveau du *spritz*, ou vin à l'eau gazeuse, en attendant d'être rejoints par Braïloïu. Braïloïu est professeur au Conservatoire de musique de Bucarest, mais il exerce un autre métier : il est chasseur de chansons et collectionneur de mélodies ; tous les airs populaires ou *doiné*, les chants de repas, de funérailles, de veillées et de noces, épars dans les granges, sur les routes, au sommet des pacages carpathiques ou dans les roseaux du Delta, il les note, les enregistre sur rouleaux de paraffine, recueille les variantes, cinématographie chaque chanteur, établit sa fiche individuelle, et poursuit obscurément cette œuvre admirable avec une patience de moine du Mont Athos et une connaissance profonde de la musique, de la sociologie, du folklore et de l'ethnographie de son pays. Sitôt rentré à Bucarest encadré de ses secrétaires, ses valises bourrées de « matériel »,

Braïloïu recopie ses carnets de campagne, établit l'état civil des mélodies, la courbe de leur fréquence et procède à un nouvel enregistrement sur disques ; puis il plante victorieusement sur une carte murale de nouveaux petits drapeaux. Il a déjà gagné mille batailles. Si longs sont ses travaux et si minutieux (ils m'ont rappelé le labeur des boursiers de la Fondation Rockefeller travaillant à leurs monographies de villages) qu'il lui faut souvent toute une journée pour recueillir, transcrire et enregistrer un seul air.

— Les tziganes, dit Braïloïu, sont associés à tous les actes de notre vie et l'imprègnent de leurs mélodies. A Bucarest, vous n'en trouverez en ce moment que deux véritablement excellents : Grigorasch Dinicu, qui joue chez *Gambrinus*, et Fanica Luca, à la *Fuica*. Tout le monde vous les fera connaître. Moi, je préfère vous emmener aux halles et vous montrer sur le vif... tenez, entrons ici... comment naît une ballade.

Les tziganes, ayant du premier coup d'œil deviné en moi un étranger, nous accueillirent par un *Parlez-moi d'amour*. Je dus retenir le bras de Braïloïu, qui déjà menaçait, et le prier d'excuser ce simple hommage à la France. Nous nous assîmes autour du poêle dont le tuyau dessinait de capricieux zigzags avant de s'enfoncer dans le mur, et commandâmes du vin chaud.

— Nos airs roumains, commença Braïloïu, sont véritablement d'origine populaire.

Nul ne sait d'où ils sortent ; ceux qui les inventent ou qui les jouent n'ont pas la moindre connaissance de musique et ignorent même les notes. Je vais demander à ces *lautari* de vous chanter une ballade, surgie il y a trois ans, après un incendie qui, le jour de Pâques, détruisit une église de la banlieue de Bucarest. Premier couplet : les fidèles assemblés... entrée du voyou mécréant qui manque de respect aux icones. Deuxième couplet : la Vierge se venge ; le feu prend dans la toiture ; effroi général... Jusqu'ici on dirait une complainte du moyen âge ; mais voici, au troisième couplet, le maire avec son écharpe ; au quatrième, le maire court au téléphone et appelle les pompiers... Un air roumain, c'est comme un bel objet nègre : aucun technicien ne pourrait, à cinq siècles près, lui fixer une date. C'est ainsi que nos potiers paysans, comme les céramistes chinois, refont, sans le savoir, des objets anciens... Écoutez encore cette chanson à la gloire de l'Olt, dont les flots ont vu tant de batailles. Elle date à peine de la guerre, mais ne dirait-on pas un poème de Byron?

Vieil Olt
D'où t'en viens-tu, si trouble,
Charriant des équipements de jeunes hommes
Et des harnachements de chevaux...

...Ce motif de fugue, c'est le thème de la loutre.

— Partons maintenant, interrompit Ghitza, il faut aller chez *Mitica Dona*, bien qu'il soit

encore tôt. Les soupeurs n'y apparaissent guère qu'à l'aube, pour manger une soupe aux tripes.

Nous entrâmes chez *Mitica Dona;* les tziganes aussitôt nous entourèrent de leur sourire, de leurs saluts, se prêtant avec gentillesse à nos demandes, heureux de nous montrer leur art :

— Écoutez cette *doiné* si chaude :

Que l'ourse fasse ses petits
Et que fleurisse l'osier,
Car j'ai eu mon plaisir avec Elle...

— Prétendez-vous que ces tziganes-ci ne savent pas le solfège? dis-je, incrédule.

— S'ils le savaient je ne vous aurais pas amené, me répondit Braïloïu avec hauteur. Écoutez l'entrée de la cornemuse... on dirait une mazurka de Chopin.

Je lui demandai s'il avait recueilli des chansons artisanes célébrant les métiers.

— Chez nous, dit-il, on chante surtout pour s'amuser, danser, se distraire. Mais, dans l'ordre professionnel, il y a les lamentations qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec les chants de cérémonies funèbres ; tenez, ils jouent justement l'un des plus beaux. Les voisines, venues en pleureuses, parlent au mort :

LES VOISINES

Lève tes cils vers tes sourcils,
Parle avec tes lèvres minces,
Remercie ceux qui sont venus
Désireux d'une bonne action

Et qui ont abandonné
Le travail du jour, le repos de la nuit pour te veiller
Et réponds-nous.

LE MORT

Je ne puis, je ne puis parler,
Ni vous remercier
Car chez moi sont venus
Hier, avant-hier,
Un brouillard qui sur la fenêtre s'est posé,

Et une corneille noire,
Claquant des ailes,
Qui s'est mise à tournoyer là-haut :
Elle m'a frappé
Elle a voilé mes yeux d'une toile d'araignée,

Elle a collé mes lèvres...
Je ne puis parler ni vous remercier :
Que Dieu le fasse pour moi,
Car c'est Lui qui m'a donné le sommeil ;
Que les Saints Le remercient,
Car c'est Lui qui m'a pris la pensée.

— Voici un chant que j'ai trouvé dans le nord de l'Olténie :

LE CHEMIN DU MORT

En avant ! ne te souviens pas...
Si tu viens à rencontrer
Un osier fleuri,
Ce n'en est pas un :
C'est la Sainte Mère,
Agenouille-toi.
Baise le bord de sa robe.

En avant ! ne te souviens pas...
Si tu viens à rencontrer
Un prunier fleuri,
Ce n'en est pas un :
C'est le Seigneur,
Etc... etc...

Fossoyeur, ouvre quatre fenêtres
Dans ma tombe :
Que par l'une entre le soleil,
Que par l'autre entre la lune.
La troisième est pour les chagrins
Et la dernière pour les bienfaits de la messe.

Nous sortîmes du cabaret et, sans quitter les halles, nous fîmes une station au *Parc Sinaïa*, où grillait en plein air un cochon de lait qui se tordait sur la braise ; le cuisinier avivait le charbon de bois incandescent d'un éventail en plumes d'aigle. L'orchestre jouait un tango roumain. Braïloïu, qui commandait des cafés à l'alcool dits *marghiloman*, fronça les sourcils et aussitôt l'orchestre fut à notre dévotion.

— Cette *doiné*, dit-il, est une vraie chanson franciscaine : écoutez-la.

Vis-à-vis du Créateur
Tous les animaux tiennent parole.
Le monde des fourmis tient sa parole
Et nous
Qui sommes baptisés
Nous ne tenons pas parole.

— Vous observerez que la *doiné* n'est pas strophique. Elle est gutturale et tenue...

— Comme le *canto hondo*?

— Un peu. Que dites-vous maintenant de ce poème socialiste :

Il y en a qui cultivent la vigne
Et il y en a qui boivent le vin...

— Quel rythme ! Et dire que Keyserling trouve les tziganes roumains mous après les tziganes russes !

— Le second violon est impossible, dit Vasile. Priez donc votre secrétaire, qui est un peu sorcière comme toutes les Roumaines, de lire l'avenir de Morand dans le marc de café. En attendant j'irai téléphoner, pour m'assurer que Fanica joue toujours à la *Fuica.*

— Monsieur, commença la secrétaire : les bavures au bord supérieur de votre tasse, c'est le cœur. Ce dépôt, en dessous, c'est la maison. Quant à ces coulées de marc, ce sont les soucis...

A la *Fuica*, comme nous descendions l'escalier, l'orchestre délirait, en pleine barcarolle napolitaine.

— Maladie du diable ! fit Braïloïu grinçant des dents et saisissant à pleines mains une carafe.

Notre guide était si redouté que *Sole Mio* devint instantanément *Boaba de grâu.*

De table en table, Fanica Luca s'avançait vers nous sans cesser de jouer. Indien verdâtre, ses lourdes paupières mi-closes, il allait câlinement chercher ses notes très bas, près du sol, les faisait surgir comme un charmeur de cobras, les poussait du rein et s'arrêtait net ; il les laissait mourir presque puis, se redressant, les haussant avec lui, il les amenait, tout apprivoisées, sur le dessus du violon qu'il tenait maintenant à plat, jusqu'au moment de le pencher vers nous et de faire chavirer toute sa musique sur notre table, couverte de pistaches salées et de poivrons.

— Cela n'a ni architecture ni symétrie, dis-je, ça s'en va à la dérive, à coups de glissandos, comme de l'eau...

— De quel droit as-tu ici un piano? demandait Braïloïu, sévère, au patron, en donnant des coups de pied dans un antique Erard aux dents grises de vieux fumeur hospitalisé.

— Voulez-vous demander à Fanica Luca de nous jouer l'*Alouette*? implorai-je.

— Tous les étrangers adorent l'*Alouette*. C'est un morceau à effet, fit Braïloïu dédaigneux.

Fanica Luca joua l'*Alouette*. D'un coup il glissait sa flûte d'inégaux roseaux sur ses lèvres, comme pour se les déchirer. Les violons l'accompagnaient au petit trot, bientôt accéléré, et le cymbalum (d'origine hongroise, mais acclimaté en Roumanie) s'essoufflait à les suivre dans une grêle de notes frappées. L'alouette se mit à siffler ; elle s'élevait de plus en plus haut, montait dans le soleil, suivie frénétiquement par l'orchestre... l'accordéon gémissait à chaque nouvelle attaque des violons...

Braïloïu me regardait attentivement.

— Ah ! ah ! vous avez enfin votre *kief!*

Ce n'était pas du *kief*, mais le mélancolique souvenir d'un autre Fanica, un tzigane que nous avions engagé, il y a cinq ans, pour nous accompagner dans un voyage sur le Delta où nous ne faisions que boire et chanter toute la nuit. Fanica ne dormait jamais car il avait une maladie de cœur ; il avait

joué en Russie pendant toute la révolution ; quelles belles histoires il contait ! Il savait imiter tous les animaux de l'Arche. Fanica Ier est mort, il y a trois ans, son violon s'est tu ; que le dieu des tziganes ait son âme !

— Où allons-nous maintenant? demandai-je.

— A la *Saucisse au mètre?* dit Ghitza.

— Non. A Mandravella, devant la prison de Vacaresti... Ça s'appelle « *Mieux qu'en face* ». C'est un peu loin, mais fort pittoresque. On y voit parfois les gardiens attablés avec leurs prisonniers ; les fourchettes y sont enchaînées à la table...

... par prudence, comme à l'hôtel Trajan, de Iassy, interrompit Ghitza, où les garçons gardaient les couverts dans la poche de leur pantalon et ne les sortaient qu'au fur et à mesure des demandes de la clientèle.

— ...Et lorsqu'il y a des rixes, le patron assomme tout le monde avec un gros os de mouton.

— Si nous allions inspecter le quartier de l'arsenal? Je sais un cabaret hongrois où les recrues minoritaires viennent boire avec des femmes édentées en chantant des airs vraiment magyares.

— Après quoi, si vous voulez, on vous montrera le plus fameux lupanar des bas quartiers ; il y a un nom superbe : Castelul Spermului *(le Château du Sperme)*. J'y fus la semaine dernière. Au salon, il y avait un arbre de Noël avec une crèche !... Et

toutes les femmes en peignoir s'inclinaient en faisant le signe de croix...

Nous sortîmes. La lune éblouissait les yeux dans l'air sec et la neige fraîche était si belle et si dense qu'on eût dit un don de Cérès et non du ciel. Les vigiles du quartier faisaient le guet ; suivant la vieille coutume turque, ils s'appelaient d'un bout à l'autre des rues endormies par un coup de sifflet plus lugubre que le cri du hibou.

Originaux et excentriques.

En Angleterre (surtout en Écosse), les hommes domptés par une religion de fer et courbés sous le puritanisme, ne peuvent s'évader que par cette demi-rupture avec le réel, cette demi-folie qu'on appelle l'excentricité. Ce sont les maniaques écossais qui ont accrédité en Europe le type du lord spleenétique et maboul. Mais voici qu'à l'autre bout du continent, dans une ambiance clémente et sous un clergé non-interventionniste, des excentriques naissent tout aussi nombreux ; l'aimable Roumanie en engendre au moins autant que la lugubre Écosse. Je leur trouve un grand air de famille entre eux : Anglais ou Roumains, ils ont cette assurance dans l'extravagance, cette imperméabilité à l'opinion des gens, cette insularité morale qui ne se développe que dans l'isolement forcé

ou dans la liberté totale. Excès de frein ou absence de frein.

En Roumanie, ni la religion qui a peu de prise sur les vies, ni l'éducation qui n'en a guère (ce qui ne veut pas dire que ce peuple, beaucoup moins éduqué que nous, soit plus mal élevé ; je lui trouve au contraire une politesse native que nous pourrions lui envier), ni les contraintes sociales très réduites dans un pays où il y a place pour tous et où le coude à coude est inconnu, ni l'appareil des lois tempéré par la douceur des mœurs, ni l'opinion publique dont les éclats se dissolvent vite dans l'indulgence générale, ne pèsent sur les individus et ne les empêchent de se développer selon leur type et même de l'exagérer jusqu'au tic et à la manie.

Des hospodars, des boyards donnaient l'exemple de l'originalité. L'hospodar Maurogény qui, avant de régner en Valachie, avait été le grand drogman de la marine ottomane et se souvenait avec orgueil de cette haute dignité, ne sortait que dans un cabriolet attelé de deux grands cerfs blancs aux cornes dorées, cependant que deux petits canons cachés dans les lanternes crachaient un feu nourri pendant toute la promenade.

Le prince S... férocement jaloux n'allait jamais siéger au Sénat sans avoir au préalable immobilisé sa femme en enfermant à clef sa natte dans le tiroir de son bureau auquel personne dans la maison n'eût osé toucher, tant il était redouté. Ainsi enchaînée par les cheveux, la princesse se trouvait hors

d'état de nuire, si même son âge déjà avancé lui en avait laissé l'envie. Un jour, on vit faire irruption au Sénat, bousculant tout le monde, un serviteur effaré, haletant, qui criait : « Le feu ! le feu ! Vite Ta Grandeur, la clef du bureau ! »

Le prince G... ne quittait pas son pistolet qu'il faisait servir à des fins généralement domestiques : il le déchargeait dans la cheminée pour appeler son valet, par la fenêtre pour saluer ses amis, sur les murs pour y tuer les punaises, etc.

Je ne me lasse pas non plus des anecdotes sur le prince M... qui fut longtemps préfet de police, un préfet de police comme nous n'en connaîtrons jamais. C'était un bon vivant du type grand-duc. Buvant généreusement, riant à gorge déployée des rapports corsés que lui faisaient chaque matin ses commissaires sur les péchés nocturnes des Bucarestois, ce grand seigneur noceur et despote était aimé de tous et bien obéi. S'il avait à se plaindre de quelque commissaire de police de province, il le faisait appeler par téléphone à la mairie du lieu et la conversation s'engageait :

— C'est le maire?

— Lui-même, Votre Grandeur.

— Appelle-moi le commissaire de police.

— Il est présent, Votre Grandeur.

— Bien ! gifle-le de ma part... gifle-le, je te dis, pour lui apprendre... Plus fort... je n'entends pas... tu tapes comme une fillette... A la bonne heure, maintenant je t'entends !

Il donnait à Herestrau des soupers monstres avec tziganes et filles de joie. Au petit jour, les invités qui s'apprêtaient à rentrer chez eux se virent une fois entourés par un cordon de police ; ils n'eurent que la permission d'adresser un message en ville à leurs familles... Le prince les garda ainsi deux nuits à bambocher. Lorsque éclatait un de ces grands incendies auxquels il assistait en personne, sitôt le feu maîtrisé, le préfet faisait ouvrir par la police, malgré l'heure tardive, les jardins de quelque cabaret endormi, réveiller toutes les femmes du quartier et il improvisait près des décombres fumants, pour ses amis et pour lui-même, un *kief* qui durait jusqu'au jour.

Le prince Stourdza, dit Stourdza le Veau, avait un corps d'hercule planté sur de petites jambes ; il s'était développé les muscles du torse en portant tous les matins sur ses épaules un petit veau jusqu'à ce qu'il devienne un bœuf ; mais les tours de piste à bicyclette qu'il faisait ensuite dans le grand salon de son palais (devenu depuis le ministère des Affaires étrangères) n'avaient pas suffi à lui allonger les tibias. Sa barbe et ses cheveux d'un roux flamboyant, son visage écarlate contrastaient avec la perruque de jais noir et les énormes sourcils charbonneux de son épouse qu'il ne quittait pas d'une semelle, sauf les soirs de bal, où, planté au haut de son escalier, il disait à ses invités : « Le buffet à droite, la princesse à gauche. » La princesse était une femme de modeste

extraction, épousée par amour ; ses amies recevaient avec leur invitation mille francs pour s'acheter une robe. A la mort du prince, toute sa cour, une cour des miracles, l'accompagna jusqu'au cimetière et se délecta une dernière fois de la musique de ses *lautari* tziganes qui suivaient le convoi en jouant.

Le prince R... vit tout seul, enfermé dans sa maison de campagne ; une multitude de thermomètres ornent ses murs, et ses domestiques ont ordre de lui signaler les moindres variations de la température extérieure auxquelles, du fond de sa chambre, il répond en endossant ou retirant des vêtements successifs ; un veilleur de nuit tourne autour de sa demeure et d'heure en heure, dans le silence nocturne, lui crie l'heure et les degrés centigrades.

M. G... a si peur du froid qu'il porte cinq pardessus et pelisses et en ôte un à chaque étage de son cercle ; arrivé au dernier, il les enferme dans un placard spécial et en redescendant il s'arrête dans des pièces de moins en moins chauffées pour graduellement accoutumer ses poumons à l'air de la rue.

K. B..., un beau type d'original bourru et bon vivant, avait la phobie des chaussures poussiéreuses : son valet, qui l'accompagnait partout, lui époussetait les pieds tous les cent mètres. Il était grand connaisseur en vins et vers la fin de sa vie disait avec mélancolie : « J'en ai bu des bouteilles », puis, se

reprenant, « je n'en ai pas bu des bouteilles, j'en ai bu des tonneaux... non, je n'en ai pas bu des tonneaux, j'en ai bu des caves. »

Un gros propriétaire mélomane du Banat a légué sa fortune, il y a près d'un demi-siècle, à la gare d'Ersekujvar sous condition qu'un orchestre de tziganes y jouerait, nuit et jour, à l'arrivée et au départ des trains. Je me souviens encore de la surprise que j'eus en Orient-Express quand j'entendis tout à coup, dans la petite station endormie, des czardas de bal...

Le Roumain, qu'on croit superficiel, creuse, au contraire, son type jusqu'à ses profondeurs extrêmes. La peur des microbes a poussé un de mes amis, pourtant français d'éducation, à se singulariser, à braver le ridicule, à mener une vie de plus en plus bizarre, à devenir enfin un des héros de l'extravagance bucarestoise ; avec quelle franchise, avec quelle lucidité, il discute son cas ! Un Occidental se cacherait, ou combattrait ses manies : lui s'analyse sans pitié et même avec beaucoup d'humour : il avoue ne pas monter en fiacre sans avoir inspecté les narines des chevaux, de peur qu'ils n'éternuent et ne lui communiquent la morve. Au restaurant, le garçon a ordre de ne lui apporter les plats que portés très haut, au-dessus des têtes, par crainte que quelqu'un ne tousse ou ne crache au passage... A la confiserie, mon ami ne touche pas aux cédrats posés devant lui ; au dernier moment, il les remplace brusquement par d'autres, afin de

dépister les microbes, comme un chef d'État qui change de gare ou de lit en dernière heure, pour éviter les attentats. Les raisons qu'il donne pour excuser ces précautions inusitées sont d'ailleurs si probantes, que lorsque je l'écoute, je sens sa prudence me gagner.

Parfois, les manies naissent spontanément ; ainsi M. H..., que rien jusqu'alors ne distinguait de ses concitoyens, se prit brusquement d'une passion étrange pour les enterrements ou plutôt pour le cérémonial des obsèques, au point de devenir l'ordonnateur bénévole des pompes funèbres ; au début il s'était fait la main dans sa famille, puis chez ses amis, chez des connaissances ; finalement, il se mit à officier chez des inconnus ; il suivait les notices nécrologiques dans les journaux, entrait d'autorité dans la maison mortuaire et réglait tout, depuis la classe du convoi jusqu'aux places à table au repas des funérailles. Il en était venu à guetter, sur le visage des gens, l'approche de la mort afin d'arriver le premier, de n'être devancé par aucun Borniol. Son meilleur ami étant tombé malade, il s'installa à son chevet, ne le quitta plus, le soigna même avec dévouement, dans l'attente de l'heure où les obsèques de ce défunt considérable lui feraient jouer un rôle de premier plan.

Ces originaux nous mènent par une pente naturelle aux vieux garçons, qui le sont tous un peu.

Le Paradis des vieux garçons.

« Bucarest est le paradis des vieux garçons, » a-t-on dit. Dans cette société qui est peu nombreuse, mais aussi compartimentée que les scènes de la vie des saints déroulées au long des fresques des églises orthodoxes, ils vont choyés et nourris partout. Ils assurent la liaison entre Paris, Vittel, Carlsbad et Capsa, entre les grandes idées du monde et les petits scandales de la capitale. Ils se lèvent tard, se montrent aux mariages et aux funérailles, accompagnent leurs amis à la gare à chaque départ (une habitude de l'ancienne Russie et de l'Espagne d'hier). Ils recueillent les confidences des jeunes divorcées, plus nombreuses que jamais à Bucarest où le mariage tourne à l'arrangement provisoire conclu pour la commodité de l'existence, et conseillent volontiers les jolies femmes qui hésitent à prendre un troisième mari. A l'Alhambra, ils se glissent par l'entrée des artistes et respirent voluptueusement l'odeur des fards et les chairs chaudes des petites figurantes nues ; ils leur promettent des voyages à Paris, leur rêve à toutes. On les voit aux répétitions des revues, dans les *bouibouis* (c'est leur mot) ; lorsqu'on chansonne le gouvernement, ils applaudissent.

— Chez nous, les fonctionnaires ne coû-

tent rien au budget, déclare le compère.

— Est-ce possible? répond la commère.

— As-tu jamais vu un fonctionnaire être payé?

— Il faudra bien cependant leur régler un jour leur retraite...

— Pourquoi une retraite, puisqu'ils ont de l'argent?

— Mais comment en auraient-ils, puisqu'ils ne sont pas payés?

— Quiconque a été trente ans fonctionnaire et n'a pas trouvé moyen de faire fortune, n'est pas digne de vivre en pays roumain!

Enchantés, les vieux garçons frappent de leurs cannes les planches poussiéreuses pour souligner les impertinences de ce dialogue.

Les vieux garçons racontent volontiers leurs chasses au gibier d'eau, dans le Delta, leurs battues de loups, leurs tableaux de chamois, près de Brasov, leurs « ronds de lièvres », où l'on avance en cercle sur cinquante hectares et où la journée finit par une hécatombe; leur automobile sent l'ours et le tabac blond; ils sont joueurs comme on l'était jadis en Russie, ou du moins ils l'ont été. Ils ont misé sur tous les tapis verts d'Europe. Ils ont joué le bridge à Londres, au Saint-James's, à une livre le point. Ils ont culotté le cuir des canapés de tous les clubs bucarestois, de tous ces tripots de la Calea Victoriei qui se déguisent en clubs politiques, de tous les casinos français ou monégasques. Le poker les divise en deux classes, suivant que la séquence bat le brelan, ou inverse

ment. A l'*Automobile Club*, à l'*Agricole*, à l'*Aéro-Club*, au *Cercle militaire* ou au *Jockey*, ils ont engraissé le *pot* des nuits entières et même jusqu'au lendemain, midi. Ils grommellent contre le service, ont leur caricature affichée au mur, à côté des gravures de derbys anglais ; ils ne paient pas toujours leur cotisation sans retard.

A Bucarest tout le monde joue : les messieurs au cercle, les marchands au loto dans les cafés ; les cochers jouent leur nuit avant de rentrer. Les banquiers jouent parfois leur compte courant. « Banco ! » s'écriait au casino de Sinaïa la femme de l'un d'eux qui venait d'obtenir sa mise en faillite. Et comme elle ramassait, son voisin mit la main sur la mise en disant : « Madame, excusez-moi, je suis un ancien obligataire... »

Les vieux garçons aiment évoquer le temps où ils rivalisaient avec les princes russes et où ils jouaient mille louis or sur *Sardanapale*. Enthousiastes et sans méthode, ils ont couru avec les premières autos et survolé les Carpathes avec les premières cages à poules...

— Le *Cochon* me disait un jour...

— C'était au beau temps de *Tête de Mort*...

— Devine où j'ai rencontré le *Canard*...

Ne croyez pas qu'il s'agisse là de gens du milieu : ce sont des sobriquets mondains, fort en usage à Bucarest, et qui rappellent les qualificatifs des anciens princes ou des empereurs byzantins : le *Borgne*, le *Brave*, l'*Ours*, *Boucle-d'Oreille*... Cela a quelque

chose de familier, de brutal et de haute époque qui m'enchante.

Les vieux garçons habitent de petites garçonnières où ils vivent simplement... Ils vous montrent leur collection de tabatières en or, aux armes de quelque souveraine, et le portrait de leur ancêtre, hospodar à turban, avec de la barbe jusqu'aux yeux et un poignard passé dans la ceinture ; ils ont gardé de lui quelque chose de sauvage, de turc ou de polonais dans le regard : intelligents, assimilateurs, séduisants, sans grand sens pratique, ils éblouissent par leur rhétorique, leurs vastes lectures et l'étendue de leurs informations calomnieuses.

Les vieux garçons de Bucarest sont pauvres. L'argent leur a filé entre les doigts : les femmes et le jeu ont eu raison des grandes fortunes des boyards, leurs pères. Le trust des fermiers, après avoir avancé de l'argent jusqu'à la crise, a pris désormais possession de ses gages. Les célibataires de Bucarest se consolent en évoquant le temps où ils donnaient des dîners fins, où ils recevaient de Cognac la fine en barils, où les truffes arrivaient de Paris par l'Orient-Express et où il y avait à Bucarest trente bals par saison. Leurs pères étaient amis de Carp et de Marghiloman, vieux gentlemen à monocle, moitié nobles russes et moitié seigneurs magyars, pleins de mépris pour les démocraties paysannes voisines, serbes ou bulgares.

— Quand mon grand-père allait applaudir Hortense Schneider aux *Variétés*, me raconte

l'un d'eux, il louait toujours la loge voisine afin d'y déposer son vestiaire...

— L'indolence du mien était telle, fait l'autre, qu'il n'avait même pas la force de compter son gain au jeu ; son secrétaire s'en chargeait. S'il perdait, on lui apportait de nouveaux fonds en pièces d'or plein des bonnets de fourrure.

— Lorsque mon grand-oncle envoyait un cadeau à une femme, il n'attachait pas le paquet avec une ficelle, mais avec un fil de perles...

— Napoléon n'avait jamais vu de traîneau. C'était à Vienne, en été ; sans attendre l'hiver, mon aïeul fit aussitôt répandre du sucre dans une allée de Schoenbrunn et le traîneau passa sous les yeux de l'empereur.

Les vieux garçons de Bucarest sont l'indiscrétion même ; ils savent le nom des hommes de paille de tel ministre et donnent le chiffre des commissions qu'ils ont touchées. Ils débitent plus d'échos scandaleux que sir Peter Teazle. Ils ont vu telle ou telle auto attendre dans une rue écartée... Ils racontent à tout venant leurs aventures, ne sont pas très jaloux de leurs maîtresses, et ils surveillent de préférence les femmes de leurs amis... Toute une semaine, ils s'inquiètent de voir un homme inconnu entrer le matin chez la princesse E... ; ils se consultent sur ce cas grave, vont aux nouvelles et ne se rassurent qu'en apprenant que ce n'est que le nouveau cuisinier. Ils sont au courant de tous vos faits et gestes et si, d'aventure, vous vous

écriez : « Mon Dieu, j'ai oublié chez qui je dîne ce soir, » ils répondent aussitôt en chœur : « Mais voyons, vous dînez chez Mme D... »

Les célibataires de Bucarest ont eu de grandes passions, ardeurs comprimées qui duraient une vie entière ; on leur connaît encore des liaisons de petite ville, à la Stendhal ; ils appellent toutes les dames de la société par leur petit nom : Maritza, Anicoutza, Zozo, etc... « Comme on savait bien aimer dans ma jeunesse, disent-ils. Nous avions le temps... » Et ils confirment ce propos de Le Cler, voyageur de 1860 : « A Bucarest on fait l'amour, ou bien on en parle. » Amours romanesques, adultères difficiles, car, en route pour le rendez-vous clandestin, les amants étaient repérés et salués par les cochers de fiacre, les domestiques en courses, les boutiquiers et les passants d'une cité où tout le monde se connaissait. La galanterie, la haute école érotique triomphaient pourtant et à chaque coin de rue s'embusquaient les chasseurs de femmes, tandis qu'aujourd'hui les jeunes gens ne pensent qu'à se défendre contre les chasseresses d'hommes.

Les mâles de cette génération ont eu des duels, beaucoup de duels ; l'un d'eux alla sur le pré jusqu'à cinquante-sept fois. Ils se moquent de leurs cadets qui règlent leurs querelles à coups de poing, eux qui se battaient au sabre ou au pistolet d'ordonnance ; ils se rient des rencontres où les balles lancées par une charge de poudre infinitésimale vont se perdre dans les pantalons ; ils tournent

en dérision ces combats à l'épée d'où les adversaires reviennent en disant : « Nous ne savions pas qu'il était si fatigant de se fendre. » Une époque où les gens ne vont pas à toute occasion sur le terrain leur semble le comble de la décadence ; pourtant, ne leur en déplaise, Bucarest est encore une des villes où les duels sont le plus fréquents, et les vieux garçons officient comme pontifes de ce rite en voie de disparition ; sévères sur les règles du point d'honneur, ils ont fini par disqualifier la moitié de la ville ; si bien que les disqualifiés, devenus innombrables, ont pris le parti de se battre entre eux.

L'École des Mossafiri.

Mossafir est un mot turc qui signifie : l'hôte, l'invité ; les lecteurs du pauvre Istrati n'ont certainement pas oublié les mossafiri de *Kyra Kyralina* : les trois quarts des Orientaux sont des mossafiri et dînent aux tables ouvertes du dernier quart qui a les moyens de payer le festin (il en est de même chez nous, mais comme c'est l'État qui invite, c'est moins gai).

A Stamboul, les mossafiri professionnels, ou si l'on préfère les parasites étaient syndiqués en un *odjak*, sous la direction d'un prévôt ou *kiohaïa* à qui l'on délivrait un firman

où la règle de conduite du parfait parasite était ainsi définie :

« Les personnes qui font parade du titre de *parasites* sont tenues en se présentant devant les grands, après avoir rempli le devoir de baiser le pan de leur robe, de s'asseoir sur le petit matelas préparé pour eux près de la table à manger ; d'amuser la société par des propos gais ; d'éviter de proférer le moindre mot offensant, ou des expressions dégoûtantes ; de ne jamais donner un démenti à leur hôte ; s'il leur prenait certains besoins naturels, tels que la toux, des renvois, des bâillements, de trouver le moyen de les supprimer adroitement ; de ne pas déposer au milieu de la table, en mangeant, les restes, tels que les os des viandes et des pieds de mouton, mais de saisir un moment favorable pour les glisser, sans qu'on s'en aperçoive, ou sous le plat du *tirétour* (sauce à l'ail) ou sur le bord de la table ; quant aux mets tels que le *halva* (pâtisserie au miel) qu'on peut manger des deux manières, c'est-à-dire à la cuiller ou avec les doigts, de se régler, en les mangeant, sur l'exemple du maître de la maison ; de ne jamais répandre des gouttes sur la table ; de ne pas tendre avant lui la main vers le plat, ni lorsqu'on l'emporte ; enfin, si l'on sert une soupe à la poule, d'en tirer les morceaux de chair avec la cuiller et non pas avec les doigts.

« Fait le 23 du djemasi-il-ewwel 1216 (mai 1800).

« *Signé* et *parafé :* EL HADJ ALI. »

Le métier, on le voit, n'avait rien de dégradant. Comme dans la Rome antique et comme en Occident jusqu'à la Révolution, les familles étaient des États en miniature qui comprenaient le chef et les personnes de son sang, ses serviteurs, ses fournisseurs, ses clients, différenciés suivant leurs métiers et enfin une masse amorphe d'individus sans attributions définies qui faisaient nombre, faisaient chœur et remplissaient les vides de l'espace et du temps. Entrés là, les parasites devenaient commodes et même utiles ; leur seule présence rendait service ; comme tout, en Orient, de l'achat d'un poulet à la conclusion d'un mariage, se fait par des négociations compliquées et occultes : échanges de visites, conversations coupées de café turc et de confitures avec de vieilles dames en forme de boules noires superposées, immobiles sur leur socle de divans, semaines et mois dépensés en démarches, offres, marchandages, attentes, refus, départs, faux départs, retours, commissions et *bakchichs*, les parasites qui avaient du temps à perdre et de la patience à revendre trouvaient tout naturellement à s'employer ; entrés dans le cercle de famille et dans ses secrets, ils s'épanouissaient à l'aise sans rien connaître des complexes d'infériorité, des rages envieuses, des amères insomnies qui empoisonnent nos cousines Bette. D'ailleurs, du convive au pensionnaire, de l'ami intime au parasite intégral, la transition était insensible.

A Bucarest, avant la guerre, les parasites très montés en grade étaient des seigneurs sans le sou avec une insolence magnifique qui leur tenait lieu de faste. Sorte de grands prêtres à qui revenait de droit une portion des victimes du sacrifice, ils entraient chez le boyard riche comme chez eux, injuriaient ses domestiques, fumaient ses cigares, roulaient dans ses voitures et lui prenaient sa femme. Si par extraordinaire quelqu'un eût eu l'idée de s'en étonner devant eux, ils eussent répondu, stupéfaits, qu'eux aussi, ou tout au moins leurs pères, avaient été de riches boyards entourés de mossafiri et qu'ils le redeviendraient à l'occasion. Et de fait, il suffisait de la mort d'un oncle à héritage pour que le parasite festoyât à son tour ses amis pendant quelques mois ou quelques années jusqu'à ce que, ruiné, il retournât à sa condition première. Il jouissait ainsi d'une continuité dans le luxe et d'une sécurité dans ses habitudes qui sont un privilège enviable et, de nos jours, rarissime. Malheureusement — malheureusement pour les autres surtout — le parasite vieillissait mal. De plus en plus exigeant et arrogant, de moins en moins soucieux de plaire, il critiquait tout à la manière des vieux abonnés, étalait son sans-gêne, prenait le meilleur fauteuil pour ronfler après les repas, et cherchait querelle aux nouveaux convives en qui il croyait deviner des remplaçants éventuels. Plus on essayait de l'espacer, plus il s'incrustait; il lui fallait maintenant non seulement son

couvert, mais sa chambre. L'un d'eux demeura dix-huit ans dans la même maison. On le refoulait de pièce en pièce, il occupait des chambrettes de plus en plus exiguës, se plaignant des domestiques, s'emportant contre les maîtres, mais ne s'en allant pas; relégué dans un pavillon au fond du jardin, il s'y fixa, et pour le déloger il fallut démolir les murs; échoué enfin sur le trottoir de la Calea Victoriei, il entra furieux à son cercle, déclarant : « Il n'y a vraiment que moi pour avoir pu supporter ces gens-là pendant dix-huit ans ! »

Aujourd'hui, le parasite a dégénéré; il est devenu simplement un tapeur; le spécimen authentique a disparu avec les grandes fortunes dont il vivait; la fréquentation des derniers riches ne nourrit plus son homme pendant toute une vie. Contraints de quitter les familles sitôt qu'elles menacent ruine, on voit les derniers mossafiri errer à la recherche des derniers amphitryons.

Dialogue matinal.

— Prenez donc une chaise...

— Merci; si ça vous est égal, je m'assoirai sur votre lit; vous êtes bien gentil d'être venu à trois mille kilomètres de Paris nous faire une visite.

C'est Démètre, un descendant de boyards

que j'ai connu jadis à Chicago ; après avoir vécu sur toute la terre, il s'est maintenant fixé à Bucarest. Type né de la crise, ce voyageur virtuel, arrêté faute de devises, ne demande qu'à repartir.

— Nous sommes ici, continue-t-il, comme des poissons dans un vivier sans bulles d'air. Êtes-vous entré à l'Office des wagons-lits, en face du Palais Royal? Un vrai cimetière! Rappelez-vous ces agences-là, il y a dix ans : les commis affolés, les coups de tampon, les sonneries, la surenchère des pourboires, la folie des évasions, la frénésie du *wanderlust* : aujourd'hui, le silence règne, le téléphone dort et les stylos sont secs ; quelque malheureux négociant qui a réussi difficilement à se procurer visas et crédits étrangers, entre d'un air gêné et demande, entouré de tous les soupçons, un lit de seconde pour Vienne ; puis le pauvre diable court acheter dix sous d'olives dont il se nourrira pendant le trajet. Ce boyard en pelisse de castor qui lui succède, soyez sûr que c'est un fonctionnaire qui voyage aux frais de l'État ; lui, il est flanqué d'un secrétaire qui porte sa serviette et même sa valise de T. S. F. A propos, vous vous êtes déjà aperçu, n'est-ce pas, qu'en Roumanie personne ne se déplace seul? L'*ajutor* suit comme l'ombre son patron, son ami chanceux ; l'*ajutor* , ce n'est ni l'adjudant, ni l'adjuteur, ni l'adjoint, ni le parasite, ni le cousin pauvre, ni le valet de répertoire, ni le collaborateur, ni l'homme de peine, et c'est tout cela à la fois. L'*ajutor*

existe à toutes les classes de la société. Un chauffeur a son *ajutor* à ses côtés, qui tourne la manivelle ; un pêcheur a son *ajutor* qui amorce l'hameçon...

— Et où trouve-t-on ce précieux auxiliaire?

— Mon Dieu, il apparaît sans qu'on l'ait cherché. Un jour, on l'a trouvé là, on lui a dit : « Reste avec moi, » il est resté, et il restera toute la vie. En Orient, à aucun moment du jour et de la nuit, on n'est seul. La solitude, la *privacy*, n'ont de sens qu'en Occident.

— Trouvez-vous ça si agréable?

— Mais oui..., à condition qu'on soit né dans cette atmosphère de vie commune. Souvent l'*ajutor* est un Grec et plus souvent encore un Juif ; on l'envoie en course, il pose des jalons ou des cartes, il établit des liaisons, il manie le téléphone, il blasphème de votre part, il dégrossit les affaires, il encaisse les mauvais traitements, il prend sur lui vos échecs, ce qui vous sauve la face ; ce conseiller intime, c'est le *hausjude*, le Juif attaché au domicile, le Juif de poche ; il est de la famille...

— Mais alors, ce monsieur qui vous tutoyait à la porte au moment où vous êtes entré?...

— C'est Ignatz Josef. Il ne me quitte jamais. Vous le verrez reparaître après déjeuner. Ignatz connaît les hiérarchies. Il sait qu'il n'est qu'un étranger...

— Comment un étranger? dis-je ; il n'est pas Roumain?

— Si, mais que voulez-vous? Pieux ou non, l'orthodoxie marque si fort les hommes, elle est tellement, dans tous nos pays, une religion nationale, que tout ce qui n'est pas orthodoxe nous semble étranger ; c'est pourquoi en moins d'une génération nous absorbons Grecs, Serbes, Bulgares tandis que quatre siècles ne nous ont pas suffi pour assimiler Hongrois, Turcs ou Saxons de Transylvanie. Je vous disais donc qu'Ignatz est fier de se rattacher au sol par l'intermédiaire d'une famille bien enracinée, qui porte un nom distingué et qui vit sur une terre où l'on tue encore l'agneau pascal, où l'on boit le vin à même le muid les jours de danse, où les domestiques appellent le maître : « Votre Grandeur » et lui baisent la main. Lui, naturellement, me tutoie, non comme camarade, mais comme inférieur. Voudriez-vous qu'il m'appelât Monsieur? Règle générale : n'achetez jamais rien dans un magasin où l'on vous appelle Monsieur *(Domn)* : c'est une preuve d'insolence et de mauvais esprit ; laissez cela aux fonctionnaires syndiqués. En Roumanie, tout le monde se tutoie ; et même il y a deux façons de dire tu, un tu respectueux et un tu intime. Si tu... pardon... si vous voulez insulter quelqu'un, dites-lui « Monsieur... ». Et si cela ne suffit pas, faites suivre « monsieur » de quelque allusion à l'inconduite de sa mère. A Bucarest, on se prodigue les insultes avec affabilité, à ce point qu'un homme d'honneur devrait y passer sa vie l'épée à la main. Il est courant qu'un ami

en accueille joyeusement un autre dans la Calea Victoriei, à son retour de voyage par les mots : « Tiens ! Te re-voilà ! Eh bien, je t'..., maquereau. »

— En effet, dis-je, je ne sais si l'épithète était méritée, mais je l'ai déjà entendu employer : « Va donc, vulgaire poisson ! » et « Combien de poissons-vapeur à ta nouvelle auto? »

— Je vous laisse à penser, continue Démètre, ce que peuvent articuler mes compatriotes lorsqu'ils sont vraiment en colère. Ça n'a pas trop d'importance du reste, car Bucarest est une grande famille : tout le monde se connaît. La troisième fois qu'on vous verra entrer au café, le garçon vous appellera par votre nom... et si c'est en province, par votre prénom et même par votre diminutif. Toute la salle s'écriera à votre vue : « Ah ! voici Pavlica ! »

Démètre s'est définitivement couché sur mon lit en fumant des cigarettes. De temps en temps, on l'appelle au téléphone. Midi approche et je n'ai pas réussi à me lever. Délicieuse sensation que de vivre dans un pays où rien ne presse, où tout peut attendre, où les rendez-vous ne sont observés de part ni d'autre, où tout s'arrange au dernier moment par « l'automate ». Depuis que les Américains ont édifié dans la Calea Victoriei un gratte-ciel des Téléphones Automatiques, il n'y a plus de limites aux conversations et aux babillages ; faire une visite à quelqu'un, c'est aller téléphoner chez lui ; on peut aussi se

faire appeler, car il est d'usage que l'on vous poursuive à travers la ville par téléphone et qu'on vous pourchasse de maison en maison... *Viné imediat*, « il vient tout de suite, » répond-on alors sans se presser, car rien n'est moins urgent que l'*imediat* roumain.

— Le téléphone m'évitera-t-il de déposer des cartes? demandai-je, naïvement.

— Nullement, repartit Démètre. Avez-vous des cartes de visite?

— J'en ai apporté un cent.

— Parfait. Cela vous fera la journée...

— Quel progrès sur Buenos-Ayres, où mes cent cartes auraient à peine fait deux heures, répondis-je en soupirant.

— Nous ne manquons aucune occasion de corner un carton, continua Démètre. Nous en mettons aux fêtes nationales, aux anniversaires, avant et après les réceptions et les dîners... Nous en mettons dans les légations, pour la naissance de Hitler, pour la mort de Lénine et pour la majorité du shah de Perse... On a vu des haines corses se perpétuer entre familles parce qu'une dame avait fait déposer ses cartes par un valet de pied, au lieu de descendre elle-même de voiture. La carte de visite, mais c'est notre sport favori... Vous permettez? On m'appelle au téléphone...

— Vous êtes chez vous...

Le Roumain n'a ni complexe d'infériorité, ni chauvinisme agressif. Il a trop de voisins et surtout de trop grands voisins pour aspirer à les surpasser tous. Il écoute (du moins je l'ai cru jusqu'à ces derniers temps),

avec gentillesse, patience et bonne humeur les avertissements d'un étranger et singulièrement d'un Français. Je me rappelle avoir assisté, il y a six ans, à une causerie de Lucien Romier, où je vis non sans étonnement le Tout-Bucarest accepter avec modestie et même avec plaisir la leçon affectueuse mais souvent sévère que lui donnait le futur auteur du *Carrefour des Empires morts*.

Le facteur m'apporte une lettre recommandée.

— Inutile de regarder s'il y a un chèque dedans, fait Démètre en riant, la censure s'en est chargée.

— En effet, j'ai beaucoup goûté, ce matin même, le communiqué du maréchal Averesco aux journaux : « Prière à mes correspondants de ne plus m'écrire que sur cartes postales pour faciliter la tâche de la censure. »

— Ah! vous ignorez votre bonheur, en France!

— Pourvu que ça dure...

— Quel animal que ce Trajan! Sans lui, nous serions restés des Daces et nous ne souffririons pas de la nostalgie de l'Occident. Malheureusement, nous nous sentons les fils de ces légionnaires abandonnés par Rome sur le Danube, comme les marins anglais de l'expédition Cook oubliés dans une île du Pacifique. « Dix siècles de slavisme, deux siècles d'hellénisme, un siècle de culture française et trente ans de vie roumaine... » a dit votre historien Rambaud en résumant notre histoire... Pendant mille ans les boyards

se sont embêtés à la campagne, « séjour de longs ennuis ». A la fin du dix-huitième siècle, ils ont fini par la quitter et venir à la ville ; d'où l'extraordinaire et chaotique croissance de Bucarest... Ensuite ils ont découvert Paris. A présent toute la Roumanie afflue de nouveau à Bucarest... ...dont l'embonpoint augmente chaque jour.

Démètre parlait depuis deux heures, ce qui est la durée normale d'une visite, à Bucarest.

— Je vous prie de m'excuser, interrompis-je. Il va falloir que je me rase et que je m'habille...

— Faites donc !

— Permettez aussi que je fasse monter le menu, car j'ai prié deux personnes à déjeuner.

— Je sais, répondit Démètre. Vous attendez Z... l'architecte et V... le banquier.

— Comment le savez-vous?

— Est-ce que vous vous imaginez que cela n'est pas déjà su de tout Bucarest?

A déjeuner.

Mes invités, le banquier et l'architecte, arrivèrent avec moins d'une heure de retard ; la servante apporta sur un immense plateau l'eau-de-vie de prunes, des tranches de pain et de salami ornées d'un cure-dents de bois,

du porc fumé, des saucisses, du caviar pressé, du filet de porc et des pâtés farcis, bref quelques hors-d'œuvre.

— Nous sommes venus sans hâte, fit l'architecte, parce que le match de football auquel nous devions assister en sortant de chez vous a été décommandé, à cause du mauvais temps.

— Rugby ou association?

— Autrefois, c'était le rugby : aujourd'hui l'association a toute la faveur populaire. Nous étions dimanche dernier à la rencontre Roumanie-Yougoslavie ; c'était magnifique.

— Oui, répliqua le banquier. Les deux équipes s'injuriaient...

— ...en une même langue, car, de part et d'autre, les joueurs étaient Hongrois.

Comme nous nous mettions à table, on sonna à la porte.

— Ce doit être Ionica le tzigane, fit l'architecte. Je l'ai prié de venir au café pour que vous l'entendiez jouer : *Nous nous sommes aimés tout l'été*. Vous n'êtes pas tellement pressés les uns et les autres. Et puis, voyez cette tempête de neige...

— Faites entrer Ionica.

— Moi, repartit le banquier, j'avais rendez-vous avec un fournisseur de l'armée qui voudrait se faire escompter une ordonnance de paiement sur l'État. Je puis le convoquer ici et le recevoir dans votre antichambre?

— Quoi? Vous prenez ce papier-là ! fis-je. J'avais entendu dire que ces sortes de transactions étaient interdites?

Le banquier se mit à rire.

— Hier, à l'entrée du music-hall où je vous ai emmené, n'avez-vous pas remarqué deux avis affichés à la porte ; le premier disait : *Défense de fumer*, et le second : *Il est interdit de jeter par terre les bouts de cigarettes*. Voilà toute notre Roumanie.

— Ce n'en est qu'une partie, interrompit l'architecte. Tu as la manie de dénigrer le pays ; veux-tu me dire quel autre peuple aurait fait, en moins d'un demi-siècle, des misérables et sauvages petites provinces danubiennes la Grande Roumanie civilisée dont tu te plains !

— C'est vrai, dit le banquier, et presque sans le secours du capital étranger ; on a payé l'Union des Principautés avec les biens du clergé ; on a payé le suffrage universel avec l'expropriation des terres ; on serait bien parvenu à payer la grande guerre sans les Russes et les Allemands qui ont volé notre or, les libéraux qui ont fait fuir le capital étranger et ruiné les banques, et la crise qui a nettoyé tout le monde.

— Dieu nous préserve de la dictature, car je ne sais vraiment pas avec quoi, désormais, on la financerait... répondit en souriant l'architecte, tandis que Ionica le tzigane nous couchait en joue avec son violon.

Une mélodie suivait l'autre ; Ionica, avec son archet magique, était un guérisseur de village qui appliquait sur nous sa musique engourdissante comme un pansement sur un paysan. Pendant qu'il jouait, Ignatz Josef,

le collaborateur de Démètre, était entré sans se faire annoncer et écoutait à distance respectueuse.

Le sournois bien-être du *kief* s'insinuait dans mes veines. J'aurais voulu continuer l'entretien, mais est-il possible de causer politique sans se mettre en colère et peut-on s'irriter contre la vie quand un cochon de lait aussi doré, aussi craquelé, aussi gras et baissant coquettement ses cils de star, vous est servi? Et pour qui veut faire le portraît d'une ville dans ce qu'elle a de permanent, ne vaut-il pas mieux fuir comme la peste ces valeurs éphémères de la politique qui ennuient le lecteur d'aujourd'hui et feront rire le lecteur de demain?

Cependant le cochon de lait et la musique tzigane n'arrivaient pas à m'apaiser tout entier. Avais-je encore le droit, comme il y a dix ans, de ne voyager qu'agréablement, ou sentimentalement, ou égoïstement; ce que nous faisons, passé un certain âge, nous engage et il nous faut servir, si même nous avons autrefois tout sacrifié à l'indépendance. Il faut, me disais-je, que la France sache ce qu'on pense d'elle. Il faut la secouer, lui imposer une géographie de noms imprononçables, lui faire connaître des générations qu'elle ignore, lui faire entendre des propos qui lui écorchent les oreilles, les lui faire entendre dans toute leur passion, afin qu'elle comprenne que les problèmes ne sont pas les mêmes suivant qu'on les voit d'Occident ou d'Orient, et que la Roumanie

actuelle n'est plus tout à fait celle de l'armistice.

— Nous n'avons pas fabriqué nos révolutions, reprit l'architecte ; elles nous sont toujours arrivées de l'étranger par le chemin de fer ; nos styles politiques ont presque autant de retard que nos styles artistiques ; l'antiparlementarisme ne commencera vraiment que dans quelques mois et la dictature dans quelques années.

— Expliquez-moi votre carte politique, dis-je ; que sont devenus les anciens partis? Où en sont les conservateurs?

— Morts. Tués par l'expropriation. Ils n'ont même pas eu la force de se regrouper.

— Les nationaux-paysans transylvains?

— Les politiciens de la montagne valent ceux de la plaine. Le pays a fini par s'en apercevoir, après avoir beaucoup espéré en eux.

— Les libéraux?

— Ils sont comme les empereurs romains qui, ayant tout distribué aux prétoriens, arrivaient aux casernes les mains vides et se faisaient massacrer. « Pourquoi ne votes-tu pas pour les libéraux? » demandai-je à mon fermier. « Ils n'ont plus rien à me donner, » répondit-il avec mépris, « puisqu'ils ont tenu toutes leurs promesses ».

— Les communistes?

— Zéro. Pour émarger, les camarades bucarestois organisaient parfois, la mort dans l'âme, quelque complot, d'accord avec la police. Ils ont renoncé même à cet effort. La IIIe Internationale s'est fatiguée de payer.

« Les Roumains coûtent cher et ne rapportent rien, » dit-elle.

— Les francs-maçons?

— Moins actifs ici, qu'ailleurs dans la Petite-Entente. La loge *Unirea*, fondée en 1907, a repris un peu, après la guerre. Au *Phare hospitalier* de Braïla, aux *Disciples de Pythagore* à Galatz, il y a toujours eu moins de Roumains que de Saloniciens et de Levantins.

— Moi, dit Démètre (qu'un crémeux et brûlant café turc disposait à l'optimisme), je trouve qu'un pays qui se paie en si peu de temps l'expropriation, le suffrage universel et la conversion des dettes, sans en mourir, se tirera toujours d'affaire.

— L'expropriation des terres est une mesure économique néfaste. Voyez la Hongrie, où les grands domaines sont restés intacts; sa situation est bien meilleure que la nôtre.

— D'ailleurs, la grande propriété, objet de la convoitise des partis de gauche, se reformera malgré eux, fit l'architecte. Ça sera au profit d'une classe de cabaretiers et d'usuriers.

Je voyais poindre à l'horizon un de ces débats académiques sur le partage des terres qui sont le leit-motiv familier des conversations bucarestoises. Je me hâtai d'offrir une boîte de havanes à qui raconterait la plus belle histoire d'élections; ce qui réveilla le banquier, qui faisait sa sieste.

— Chez moi, dit-il, le préfet ne laisse voter que les villages dont il est sûr.

— Mais les autres?

— Les autres, c'est tout simple ; on découvre qu'il y a une épizootie chez eux et on les entoure d'un cordon sanitaire.

— Chez moi, dit l'architecte, le sous-préfet, inquiet, a fait mettre tout doucement le feu à la mairie pour détruire les urnes avant le dépouillement.

— Chez moi, dit Démètre, c'est plus franc ; un tir de barrage empêche les électeurs douteux d'approcher.

— J'aimerais mieux des histoires moins invraisemblables, fis-je.

— Avec ça, fit l'architecte, que vos préfets n'ont pas leurs moyens de pression, plus discrets peut-être, plus hypocrites, mais tout aussi sûrs et non moins illégaux !

— Mais la presse, dis-je, ne proteste-t-elle pas?

— La presse d'opposition crie, mais comme elle crierait en tous cas... ; quant à la presse d'information, elle est gouvernementale comme dans tous les pays. Les petits journaux, eux, ont les appels de pied, comme vous dites, pour faire rentrer l'argent ; un journaliste que je connais vient d'être engagé par le directeur du X... « Vous n'aurez pas de traitement lui dit-il, mais je vous donne la Transylvanie. »

— Dans ces conditions, demandai-je, comment les candidats de l'opposition réussissent-ils à se faire élire?

— Eh bien, par exemple, un de mes oncles de Moldavie fait toute sa campagne électo-

rale en distribuant des traites payables trois mois après son élection.

— Vous connaissez bien notre ami Georgica ; il s'est présenté contre son propre père, le président du Conseil. « Je vous donne... je vous donne... » disait le riche politicien aux électeurs. « Et moi, dit le fils lui coupant la parole, je vous donne... tout ! »

— Et puis les candidats se font protéger par une escouade de mercenaires armés de gourdins ; ce sont les *bataüsi*, institution estimable par son ancienneté. Il y a des rossades monstres dans les sections de vote.

— Grégoire a même eu la surprise de retrouver un de ses *bataüsi* devenu commissaire de police dans un bourg perdu de l'Ardeal où il posait sa candidature pour la forme, car il n'avait aucune chance. Mais voilà le gros *bataüsi* qui se précipite chez lui, débordant de joie et de fierté, lui dit : « Je suis votre serviteur, laissez-moi faire, » le présente à toute la région comme candidat du gouvernement, arrête le candidat authentique, intercepte les télégrammes de Bucarest et emporte triomphalement l'élection de Grégoire.

— Tout de même, dit Ghitza, il vient un jour, en politique, où on a fini de rire : c'est quand le paysan, cessant d'être une chromo à la Grigoresco, crie qu'il en a assez des gens habillés « à l'allemande » (bourgeois) avec la chemise rentrée dans le pantalon au lieu de pendre au dehors, et qu'il se soulève comme en 1907.

— Le paysan recommencera, interrompis-je, si vous ne faites rien pour lui : cette misère, ces maladies, cette insuffisance du service médical dans les campagnes, cette pénurie de matériel et de crédits agricoles, cette pauvreté en moyens de transport. Il n'en manque pas, chez vous, de réformes urgentes à accomplir !

— Et chez vous, donc !

— C'est ça ; parlons de la France, fis-je.

— Je ne vous dirai pas la bouche en cœur, commença l'architecte, que nos théâtres jouent en ce moment *l'École des Contribuables* et *Tovarich*, que rien n'égale les foies gras de Strasbourg, et que M. Tataresco a fait ses études à la Sorbonne. Je tâcherai de vous répondre, non par des lieux communs oratoires sur l'amitié franco-roumaine, mais par quelques vérités. Nous serons toujours vos amis, non pas seulement pour les raisons d'affinités de race que vous connaissez, mais parce que sans la France, la Grande Roumanie ne pourrait continuer à exister. C'est pourquoi même les nouvelles classes sociales qui ne parlent pas français, même nos fascistes, même nos Transylvains sont francophiles ; la réception que Bucarest a faite à Barthou en est la preuve la plus récente ; aucun homme, aucun parti roumain n'a le monopole de la francophilie ; nous sommes avec vous... jusqu'à la gauche.

— Et jusqu'à la droite?

— Aussi.

— Croyez-vous? Même dans ses éléments

les plus jeunes et les plus turbulents?

— Je vous l'affirme.

— Je trouve que vos jeunes gens ne parlent plus ce français exquis de leurs mères et de leurs grands-pères...

— ... Que ces grands-pères payaient trop cher par l'abandon de leur langue natale ; ils ne se servaient plus du roumain que dans l'exercice de leur profession et les femmes pour parler aux domestiques ; c'était ridicule !

— Et c'était grotesque chez les *kechkevou*, dit Vasile.

— Les quoi? dis-je.

— Corruption de « qu'est-ce que vous... » Les nationalistes du « roumain partout » appelaient ainsi les petits bourgeois qui affectaient de parler français pour singer les boyards, sans même avoir comme eux l'excuse de le parler bien. Nos pères pensaient en français ; c'était la fin, tardive, du cosmopolite dix-huitième siècle. Maintenant nous pensons, ou pour parler le charabia actuel, *nous nous pensons* et *nous nous repensons* en roumain.

— Laissez-moi vous dire mon sentiment... répliquai-je. Il me semble deviner à l'égard de la France un peu plus de tiédeur qu'il y a dix ans. Et comme nous sommes trop amis pour rien laisser dans l'ombre, allez-y !

— Le contact entre nos deux pays a été rompu par la crise. N'oubliez pas que le gouvernement nous autorise à emporter tout juste deux cents francs pour nous rendre à Paris. Aussi nous n'y allons plus ! Le livre

français qui déjà se vend mal en France, comment voulez-vous qu'il se vende bien chez nous? Nos libraires *Socec*, *Carta romanesca*, *Hasefer*, *l'Agence de librairie*, *Kohn*, font de leur mieux, mais vos bouquins sont trop chers, surtout pour nos étudiants. Et vos collections bon marché n'arrivent pas jusqu'à nous ; pourquoi ne constituez-vous pas une bibliothèque française bien fournie qui serait ouverte à tous ; les livres pourraient même être prêtés au risque de ne pas être rendus ; « il y a des cas où il faut savoir perdre, » me disait justement un Français. Votre T. S. F.?... C'est tout juste si parfois nous entendons faiblement Toulouse... (le français de Toulouse : encore une langue étrangère à apprendre). L'Allemagne et la Russie nous donnent, elles, d'excellents programmes, de la musique classique et pas de publicité... Pourquoi ne recevons-nous pas de Paris, de temps à autre, une courte audition de politique étrangère, où vous nous feriez connaître vos points de vue?

— Vous avez nos journaux ; ne les lisez-vous pas?

— Nous lisons vos hebdomadaires. Ils ne brillent pas par l'optimisme. Et pourtant vous êtes bien d'avis que l'influence morale d'un pays sur un autre doit précéder l'influence intellectuelle, qui conditionne à son tour l'influence politique?

— Certes. Autres griefs?

— Les Français pendant et après la guerre,

ont pressé nos Roumaines d'un peu trop près...

— Cher ami, qu'est-ce auprès de vos succès depuis un siècle auprès des Parisiennes...

— Certains de vos romanciers ne nous ont pas plus ménagés que le capitaine Conan et ses hommes, lâchés dans Bucarest. Vos officiers en mission étalaient souvent un air de supériorité! En outre, ils se trompaient imperturbablement dans le choix de leurs relations.

— Et encore? fis-je.

— MM. Rist et Auboin ont été appelés pour mettre de l'ordre dans nos finances. Ce sont des hommes honnêtes et intelligents, mais quelle poigne! Ils se basaient sur les principes ; nous, nous ne voyons que les hommes ; ils parlaient chiffres, et nous, noms propres... Au fond ils avaient raison, mais nous préférions avoir tort. Enfin, vous nous reprochez de fermer nos frontières à vos soies, à vos articles de luxe, mais vous, que nous achetez-vous donc? Si nous vous offrons notre maïs, les députés des quelques départements français qui en produisent se précipitent à Paris... et nous voilà évincés ; votre ministre de l'Agriculture donne du poing sur la table de l'Élysée chaque fois que son collègue du Commerce veut passer un accord avec nous. Et le pétrole, vous le prenez surtout aux Américains ou aux Russes. Tout est tellement contingenté chez vous qu'on ne peut plus rien vous vendre. Chacun des emprunts que vous nous avez consentis est resté en

France, et par traité vous nous contraignez à acheter des produits dont nous n'avons pas besoin. Et si, mourant d'étouffement et d'inanition, nous voulons faire des échanges avec l'Allemagne, vous criez à la trahison ; comme si le commerce avec un pays impliquait nécessairement l'entrée dans son orbite politique ; mais souvenez-vous donc que nous avons été bien plus que des clients de l'Allemagne : nous avons été ses alliés pendant quarante ans ; nous faisions partie de la Triplice ; est-ce que cela nous a empêchés de faire la guerre à vos côtés?

— Vous n'envoyez presque plus d'étudiants à Paris, dis-je sans conviction.

— Et avec quoi? Et la vie chère ! et les manifestants du Quartier Latin qui prennent des insoumis juifs de Moldavie pour des Roumains... mais j'irai à des raisons plus profondes : la France actuelle a perdu un peu de son prestige.

— Mais voyons ! son rayonnement...

— C'est le rayonnement de l'or. En réalité, elle ferme la marche. Elle est la noble arrière-garde d'une civilisation qui se retire en désordre. Ce n'est pas nouveau ce que je dis là : tous vos journaux l'écrivent. La France, c'est la sagesse, mais la jeunesse n'aime pas la sagesse. Le résultat, c'est que six mois passés dans le Quartier Latin en 1830 ou sous le Second Empire marquaient un étranger pour la vie ; tous nos fils de boyards chantaient la *Marseillaise* et la *Lettre à Métella*. Aujourd'hui ils reviennent après

quatre ans de Paris, beaucoup moins éblouis que leurs pères par la puissance de votre civilisation et la vitalité de votre culture. Ils sont encore séduits, mais plus du tout envoûtés.

— En outre, interrompit le banquier, vous venez chez nous plus souvent qu'autrefois... et ce n'est pas toujours d'un effet heureux ! Ne vous fâchez pas ; vous avez dit vous-même ce qu'il fallait penser du Français à l'étranger.

Sinaïa.

Même pour un Français habitué à voir dans son pays les contrastes naturels surgir presque d'heure en heure, l'opposition entre Bucarest et Sinaïa, résidence d'été de la cour, est surprenante. Un peu plus de cent kilomètres vous font passer de la Chine à la Savoie. Situé près de Predeal et de l'ancienne frontière hongroise dans un cadre aimablement sauvage, Sinaïa n'est que sources, silence, ombre, fraîcheur, granit, truites et résineux, alors que Bucarest n'est que bruit, poussière, sterlets, soleil et plâtras. Après l'accablant voyage d'une fin d'été à travers la plate Serbie, je me rappelle la joie que j'eus à emplir mes poumons de l'air merveilleux de la montagne ; une lumière bleue et rose baignait la chute abrupte des sapins ; je

partis à pied, laissant mes bagages à l'hôtel, oubliant le train ; de cinquante mètres en cinquante mètres, entre les branches, brillait l'acier d'un casque et l'on apercevait une sentinelle vêtue de brun qui se confondait avec les feuilles d'automne ; les agents de police circulaient plus nombreux sur les lacets de la route, à mesure que j'approchais des châteaux royaux, parmi les arbres si hauts et si droits dans leur armure d'écorce qu'ils pourraient rivaliser avec les géants des forêts californiennes.

En 1866, le roi Carol Ier s'installa au pied du mont Furnica, sur les contreforts qui dominent une des grandes entrées de la plaine valaque, les torrents de la vallée de la Prahova et les dernières pentes hérissées de derricks pétroliers. Le château de *Pelesh*, construit dans le style de la Renaissance allemande, est habité par la reine Marie et celui de *Pelishor* par le roi Carol II. C'est là que des aides de camp dont les aiguillettes d'or brillent sur l'uniforme khaki, m'ont mené il y a cinq ans par des corridors de pitchpin verni et parfumé jusqu'à ce bureau bas et sombre où les tapis roumains dessinent leurs vives géométries comme les carpettes indiennes décorent les ranches d'Arizona ; le roi de Roumanie aime vivre et travailler dans ce cadre où s'est déroulée son enfance ; devant la fenêtre résillée de plomb il peut voir passer et repasser la plume d'aigle piquée au feutre tyrolien du *jäger* en faction, et briller au-dessous, à travers la forêt, les croix d'or enchaînées du

monastère qui s'enfoncent dans les nuages bas.

J'avais tourné alors autour des murs aveugles de ce couvent d'où saillent çà et là des contreforts et des ressauts, mais sans jamais franchir la poterne d'entrée. En janvier dernier, par un froid terrible où l'humidité de la montagne venait s'ajouter aux morsures de l'hiver, j'y pénétrai en compagnie du professeur Iorga. Deux grands sapins givrés nous saluaient, au garde à vous, tandis que nous entrions dans la sombre église, plus petite et plus précieuse qu'un coffret ; un poêle bienvenu dilatait les odeurs d'encens et faisait rougeoyer les icones ; l'ombre sacrée des grottes et des halliers je la retrouvais sous ces voussures épaisses. La brume noircissait les toits en écailles de bois. Le salpêtre suintait hors des murs comme la graisse hors d'un gâteau turc, tandis que le cher Iorga, sous sa toque de loutre, faisait pleuvoir sur moi, tout en éternuant, les torrents tumultueux et intarissables de son érudition et de ses souvenirs politiques.

Iorga est le génie de la montagne. Le *Château des Carpathes* de ce magicien c'est son chalet de Sinaïa, un des plus hauts du lieu. Il travaille là comme partout, cet homme extraordinaire qui enseigne même à table (et quand il dort, je suis sûr qu'il apprend). Que ce soit ici, ou parmi les cinquante mille volumes de son hôtel bucarestois de la Chaussée Bonaparte si libéralement ouvert à la jeu-

nesse, ou à Valeni de Munte, près de Ploesti, dans son Université d'été, ou à Fontenay-aux-Roses, à l'École roumaine, ou à Venise dans le palais qui abrite son école byzantine, partout Iorga projette sur ses contemporains, sous forme d'idées, d'opinions, de paradoxes, de systèmes passionnés et humoristiques, la masse inouïe des documents qu'une mémoire infaillible lui a permis d'accumuler et qu'a élaborés son génie étrange, mais certain.

J'aimais enfoncer jusqu'aux courroies mes skis, droits dans la neige épaisse, et monter ensuite au minuscule cabinet du deuxième étage où Iorga écrit. De ses tiroirs pleins s'échappent des tragédies, des poèmes, des essais politiques ou des tableaux historiques glorieusement vivants et bigarrés...

La servante nous monte une carafe de vin blanc, remet du bois dans le poêle, la chaleur atteint quarante degrés. Le patriarche de la montagne sourit dans sa longue barbe *alt-deutsch*, et contemple à ses pieds, comme le Créateur, cette grande Roumanie qu'il a contribué à bâtir et ces générations dont il a été le professeur.

Chef d'une organisation électorale où les prêtres et les professeurs font curieusement bon ménage, Iorga trouve le temps de s'intéresser à la politique, sans s'arrêter de faire ses cours ou de déchiffrer le slavon ou le grec byzantin des vieux grimoires. Il parle et écrit toutes les langues et il a réponse à toutes mes questions :

...Les Turcs? Mais ils n'ont jamais vécu dans les Principautés. Des minarets s'élevaient en Grèce et dans tout leur empire jusqu'en Hongrie, mais pas chez nous.

...Nos paysans ne seront jamais bolcheviks. Comme les vôtres, ce sont des individualistes forcenés et des avares, souvent très riches. Chaque maison semble tourner le dos aux autres, mais la jeunesse qui se réunit pour danser réussit à percer cet isolement terrible des campagnes.

...L'armée russe? Soyez sérieux! Avez-vous jamais entendu parler d'un général russe?

...Le clergé orthodoxe? Il a eu une excellente influence sur la formation du peuple roumain. La légende veut que nos popes soient paillards et abrutis ; je vous assure qu'ils sont convenables et d'esprit ouvert ; ils ont beaucoup servi le pays.

...Les boyards? Plus je les étudie, plus je les admire ; eux aussi sont victimes d'une légende. C'étaient des gens sérieux et cultivés. Aujourd'hui, ruinés, ils se sont tous mis bravement au travail et ils ont accepté sans protester les plus extrêmes spoliations...

...L'Université? L'envahissement de nos classes par le prolétariat paysan est un problème qui m'inquiète.

...Non, les jeunes générations ne valent pas leurs aînées. Leurs manières sont déplorables. Les étudiantes se mettent du rouge et corrompent les garçons ; je suis obligé de rappeler à l'ordre ces garnements, en plein

cours ; cela ne se produisait jamais, autrefois...

...La dictature? Pourquoi faire? Aucun peuple n'est plus facile à mener que le peuple roumain. Je me fais fort de gouverner même avec le Parlement actuel.

...Du nouveau en politique? Oui, il y a ceci que le paysan est devenu politicien à mesure que la politique rapportait plus que le travail aux champs. Il a fait un plongeon dans la démagogie ; il vend son vote à tous les candidats ; il a en poche de jolis échantillons de cartes de tous les partis. D'ailleurs, que pourrait réclamer le parti paysan (ce parti où il y a de tout, sauf des paysans)... Il a déjà tout obtenu le maximum.

Dehors je retrouve, à la nuit tombante, mes skis et l'immobile silence de la forêt, arbres immenses, fûts droits et nus comme les séquoïas canadiens. La brise fait tomber avec un bruit mat quelque paquet de neige. Au loin, les sonnettes d'un traîneau, l'avertissement d'une luge qui prend son tournant un peu vite... Des clairières blanches de la laiterie royale située à quinze cents mètres, les skieurs redescendent en groupe avant l'obscurité (car il ne ferait pas bon rester seul avec une jambe cassée dans quelque trou ; les loups et un gel de — 20° vous achèveraient). Derrière moi, j'aperçois encore la lumière du cabinet où travaille Iorga... Soudain des voix fraîches m'appellent : de blonds

lutins m'entourent en riant et en aplatissant sur le sol dur les spatules de leurs skis : le professeur Iorga m'envoie ses filles pour m'escorter jusqu'à l'hôtel qui brille au fond de la vallée.

BUCAREST, VILLE GAIE

Est-ce une jolie ville, une jolie fille? Nullement ; les traits du voyageur novice se contractent de désillusion, au sortir de la gare. Est-ce une très antique cité? Encore moins ; le roi de France et ses douze pairs logeaient déjà au « Châtelet du Louvre » que le légendaire paysan Bucur commençait à peine à pétrir les murs de sa chaumière. Bucarest est-il un de ces nœuds vitaux internationaux où se jouent les destins des empires? Non, car il tourne le dos aux Hongrois et par conséquent à l'Europe occidentale, met le Danube entre lui et les Bulgares, donc se coupe de l'Europe méridionale et oppose aux Moscovites un glacis de plaines qui n'arrêtent ni le vent ni les hommes et sont un véritable couloir à invasions. Bucarest jouit-il au moins, comme Vienne ou Stamboul, de privilèges géographiques qui l'imposeront à l'histoire? Même pas ; ses princes ont essayé trois autres résidences avant de s'y fixer ; il aurait pu, il aurait dû naître ailleurs. Bucarest est-il une de ces capitales qui résument et expriment tout un peuple? Les Roumains vous diront que Bucarest n'est pas la Roumanie, qu'il en est même souvent le contraire.

Bucarest, c'est l'auto et la radio, le cinéma et le gratte-ciel ; la Roumanie ce sont les fleurs brodées, les poteries archaïques, la nature sauvage, les merveilleux costumes paysans que la voie ferrée est en train de tuer comme les étincelles de la locomotive brûlent l'herbe.

Bucarest, c'est le plâtre gâché hâtivement, la mode, le dernier cri ; la Roumanie c'est le bois et la plus précieuse des richesses humaines, le temps, père de l'ancienne foi et des anciennes techniques ; c'est le pays où rien n'est trompe-l'œil, où la fourrure se porte au dedans et non au dehors, où le culte de Mithra si longtemps vivace a arrosé à jamais la terre du sang des taureaux, et, laissant aux femmes l'admirable et compliqué drapé des fichus de tête, coiffe encore les hommes de ces tiares d'astrakan, de ces mitres dont l'Église hérita et que portaient déjà les prêtres de Mithra ; c'est la terre païenne qui se souvient de son passé thracique : la nouvelle lune y est célébrée comme par les sorciers vaudous des Antilles ; des hommes se costument en bêtes, à la Noël, rappelant les fresques d'Altamira ou les tam-tams sur le Niger ; les filles enterrent rituellement au printemps des figurines de glaise, perpétuant ainsi le culte d'Adonis ; les morts, on les ensevelit avec une pièce de monnaie dans la main ; aux saisons de la chasse, des danses de magie imitative, — la danse de l'ours, la danse du corbeau, — évoquent celles de la Colombie britannique ou du Mexique ; en

période de sécheresse, les tziganes nues se vêtent de feuilles, courent dans la grand'rue du village et les maisons se vident de leurs habitants qui sortent arroser cet arbre humain en marche, avide de pluie (sir James Frazer ajouterait un beau rejeton à son *Rameau d'or* s'il consacrait une monographie aux paysans du Danube.)

Longtemps Bucarest et la Roumanie ont été en retard, retard historique, retard artistique. A l'âge où Louis XIV dînait avec Molière, les princes de Valachie et de Moldavie ressemblaient encore à d'étranges rois de cartes qui vivaient leurs chansons de geste. La Renaissance n'arriva à Bucarest, toute essoufflée, que vers la fin du dix-septième siècle ; les encyclopédistes ne font sentir leur influence qu'en 1830 ; le style Louis-Philippe apparaît peu avant 1900. Mais aujourd'hui, la civilisation ne chemine plus péniblement à travers la Dalmatie ou la Serbie ; le Danube ne l'arrête plus ; elle vient par les airs, elle tombe à Bucarest, elle y fait du néo-byzantin, de l'américain, du soviétique, du collectif ; elle rattrape d'un coup le temps perdu, mais à Bucarest seulement ; elle n'a pas encore touché à l'art paysan ; celui-là n'a rien de collectif, il est individuel tout en restant anonyme (à peine une date, un nom, çà et là sur un tapis, comme en Espagne) ; il reflète la sérénité d'âme des isolés et des simples bergers, contemplateurs d'étoiles. Il a créé et il créera encore des objets qui savent mourir, mais des formes qui restent. Ado-

rables maisons paysannes d'Olténie ou de Bukovine, blanches comme une lessive. Elles ont cinq mille ans, disions-nous? En fait, leur durée ne dépasse pas la vie d'un homme ; faute de pierre, elles sont faites de boue et de paille hachée : mais, coulées et recoulées dans un moule éternel, celui d'une foi et d'une tradition, elles bravent les siècles mieux que ne l'ont fait les palais de Bucarest.

Si Bucarest n'est pas la Roumanie, comme le répètent les Roumains qui cherchent et trouvent dans la vie agreste et dans l'art rustique la source unique du génie moldo-valaque, c'est cependant un merveilleux carrefour de races, de figures, de mœurs et d'aventures. Les chapeaux hauts de forme et les bonnets d'astrakan scythes, les autos américaines et les charrettes ostrogothes y défilent allégrement. Mille fois dévasté, pillé, brûlé, secoué par les tremblements de terre, les pestes et les armées, mille fois relevé, son histoire fut celle d'une battue ; les voisins attendaient au débucher le gibier roumain : ils l'ont blessé, mais sans l'achever. Ce peuple de vingt millions d'âmes est difficile à détruire et le lecteur a pu se rendre compte que les divers fléaux que Dieu lui envoya, d'Attila à Lénine, n'y ont pas réussi. Son élan vital est tel qu'en moins d'un quart de siècle il avait fait d'un pays quasi anéanti et à peine conscient de lui-même, une nation parfaitement outillée, prospère et sage et que l'Europe se plaisait à donner en exemple aux peuples balkaniques.

Au sein d'une nature généreuse, le Roumain a appris à ne rien posséder, puisqu'on lui a toujours tout pris. Bâtir? Il n'a jamais pu élever sa maison plus haut que le premier étage sans qu'une invasion ou une catastrophe géologique vinssent le rappeler à la modestie. Un Grec des temps passés donnait à son fils ce conseil : « Ne construis jamais dans les Principautés. » « Valachie, pays de malheur ! » écrit Paul d'Alep. De tous les princes qui régnèrent sur le pays, on n'en connaît qu'un seul dont la tombe n'ait pas été violée. Si le Roumain a dédié à Dieu tant d'églises, ce ne peut être que pour le remercier de lui avoir laissé la peau sur les os. Mais « le Roumain ne périt pas ». Il tombe sans se casser. Le frappe-t-on, il se relève et sourit, avec cette politesse naturelle qui jaillit d'un bon cœur et non d'une bonne éducation. Il est le dernier représentant de la « gentilezza ».

Bucarest, qui n'est plus une ville de plaisirs, a conservé toute sa bonne humeur et n'a pas cessé de signifier : joie. Au plus fort de la crise mondiale, on y voit rire les gens ruinés et chacun s'installer en pleine infortune pour y vivre commodément. Occidental au front ridé de soucis, j'y ai appris que le malheur peut parfois sourire. C'est l'enseignement que nous donne ce peuple, un de ceux que ses conquérants traitèrent le plus mal ; peuple élastique qui possède au plus haut point l'expérience de l'éphémère et le fatalisme du transitoire, peuple bon nageur qui se laisse flotter et descendre à vau-l'eau en gémissant

doucement et sans trop d'inquiétude, car il sait qu'il reprendra pied au bon moment ; peuple réaliste que le destin a installé aux frontières de l'Asie comme la sentinelle du bon sens, ce frère cadet de la raison raisonnante. Les Roumains ne se bornent pas à parler notre langue latine, ils entendent notre langage français, celui de l'ironie, l'ironie qui s'arrête au Dniester (en avançant vers l'Est, il faudra, pour la retrouver, pousser jusqu'en Chine). Le Roumain, le Moldave surtout a de nombreux traits communs avec les Russes ; comme eux il n'est pas bourgeois, pas mesquin, il est tout impudeur, sincérité crue, élans pitoyables ; mais jamais il ne tourne comme eux, brusquement, à la bête féroce ; est-ce pour cela que Keyserling a dit qu'il est un Russe sans vie intérieure? En effet, vous ne le verrez pas souvent s'agenouiller devant des prostituées ou rechercher la débauche comme le plus court chemin du paradis, mais vous le verrez tout le temps excuser le vol, faute vénielle : corruption, concussion, pillages, cambriolages, dettes de jeu, dettes criardes, escroqueries, tout cela n'est pas bien grave dans un pays où le parasitisme est de tradition, où les maisons ne sont pas très closes, où le mien et le tien ne sont pas, comme chez nous, rigoureusement définis et sévèrement protégés. « Il avait besoin d'argent, il a volé, le pauvre, » dit-on en soupirant.

« Le Roumain n'est pas bourgeois, c'est

vrai, dit-on, mais il est commun ! » D'abord les Latins le sont tous et souvent plus que lui et puis quand il est distingué, c'est beaucoup moins bien ; son grand charme, c'est justement son naturel, cette franchise qu'on pourrait croire cynique si elle n'était si simple, si bonhomme et jaillie spontanément. A mesure que les peuples vieillissent, ils perdent cette innocence édénique qui rehaussait l'éclat de leurs vertus et enlevait à leurs défauts toute acidité. La Roumanie n'est pas un pays toxique ; ses plaies sont offertes au soleil ; la pluie du ciel, la pleine lumière, la poussière des grands chemins sont ses meilleurs pansements ; sa guérison est confiée à la grâce de Dieu et à l'indulgence du diable.

Le Roumain en a tant vu qu'il ne craint plus grand'chose. Il est parfois émerveillé, mais épaté, jamais. Les préfets de Trajan lui prêchaient que si l'Empire était envahi par les Barbares ce serait la fin du monde ; Trajan est mort, les Barbares ont passé, lui est encore là. Il y a peu d'années tout le pays vivait de l'exportation des céréales et le prix du wagon de blé réglait son existence ; aujourd'hui l'exportation est arrêtée, mais la Roumanie vit toujours, et même la faim y sévit moins qu'ailleurs.

Quand le fils du Danube et des Carpathes ne peut plus satisfaire à ses besoins, il les réduit ou les supprime. Il peut attendre de pied ferme le fisc et la révolution : il n'est pas

comme nous âprement et désespérément attaché aux objets. (Il est amusant sous ce rapport de le comparer aux Saxons de Transylvanie ou même aux Roumains influencés par ces Saxons ; ce sont des Suisses égarés dans les Carpathes : vie bourgeoise, fleurs aux fenêtres, poêles à l'allemande, assiettes peintes au mur et des armoires, véritables chalets historiés, pleines de beau linge). Le Roumain pur est un nomade ; comme le paysan russe il saute dans chaque train en partance, heureux de s'en aller n'importe où, d'obéir à son antique instinct de fuite devant l'invasion ; il sait que la possession attire la spoliation et que le seul meuble sans danger est son coffre léger en forme de sarcophage, rappel du grand départ, — ce coffre que les femmes du peuple travaillent toute leur vie, au fur et à mesure de leurs économies, à garnir des accessoires de leur futur enterrement — et cependant, en proie comme tous les hommes à une contradiction fondamentale, il aspire par-dessus tout à être propriétaire de la terre qu'il cultive ; mais il n'est pas l'esclave de sa terre au point où notre paysan est asservi à la sienne, où notre hobereau appartient à son château. Le fond de sa nature est une sorte de fatalisme qui lui permet de dominer avec humour les divers fléaux humains : la conscription, la tuberculose, la guerre, la syphilis, la ruine, tout en leur payant un large tribut.

Nous irons donc à Bucarest pour faire, au déclin de notre civilisation capitaliste, une cure d'insouciance. Nous apprendrons à n'at-

tacher aux choses qu'une valeur passagère et un prix relatif, ce qui, à notre époque saturée de préoccupations financières et économiques, est la seule école de maintien aristocratique. Nous y verrons pratiquer ce dédain, qui va jusqu'à l'inconscience vis-à-vis du doit et avoir, bases solides de notre civilisation mercantile. Le Roumain s'est toujours reposé sur autrui du soin de ses affaires. Que les Grecs, les Allemands, les Belges, les Français, les Anglais lui construisent des égouts, des routes, des fabriques, c'est leur affaire (ils en seront d'ailleurs souvent pour leurs frais) mais il n'est pas l'esclave du confort, il peut se passer de machinisme et il connaît l'art de vivre dans une éphémère opulence recouvrant une permanente pauvreté. De grandes fortunes lui sont passées par les mains ; il ne lui en reste rien. Des premières familles de boyards qui, aux seizième et dix-septième siècles possédèrent Bucarest, aucune n'en a conservé la moindre parcelle. « Il existe trois classes de Roumains, me disait un de leurs descendants : les pauvres, les très pauvres et les excessivement pauvres. »

Plutôt qu'une capitale, Bucarest est un lieu de rencontre. C'est une place publique où l'on vient régler ses affaires, protester ou quémander, frapper à la porte, hier, du prince, aujourd'hui de l'État. On y vide sa bourse et on s'y emplit des idées et des mœurs d'Occident. Les plus belles résidences n'y furent longtemps que des pied-à-terre de ruraux. Vous y avez cherché en vain les

mosaïques du Mont Athos, les voûtes de Sainte-Sophie, les dorures de Kiew, les coupoles de cuivre vert de Vienne. Vous n'y avez pas retrouvé notre urbanisme français, nos avenues rectilignes, nos places semblables à des salons de bonne compagnie où les monuments sont comme des meubles de famille dont les siècles n'ont pas dérangé l'ordonnance. Des gratte-ciel s'y rencontrent, à côté de la désolation ruineuse de l'Orient. Ces fils de Rome n'ont pas hérité de la rigidité romaine ; chez eux rien n'est droit, tout va de travers, la politique et les rues, les habits et les autos ; les trottoirs se gondolent, les chaussées se soulèvent comme les dalles du Jugement dernier ; édifications et écroulements se succèdent parmi les quartiers inertes ou exaltés.

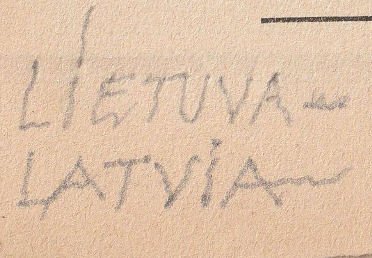
Bucarest n'eut jamais non plus l'esprit de cité, avec libertés et traditions corporatives bien défendues au dedans et au dehors ; pour posséder une ceinture de forts, d'ailleurs inutiles, il lui a fallu attendre l'arrivée d'un roi allemand. La trépidation occidentale, les figures crispées des spéculateurs en sont absentes : les brasseurs d'argent de Bucarest, chacun les connaît, il y en a deux et ils sont étrangers. Ce rythme de bourse qui nous a passé à tous dans le sang ne s'est pas transmis jusqu'ici et si le Bucarestois parcourt d'un coup d'œil la page financière des journaux, c'est pour gémir un instant sur l'anémie du change et le coma des valeurs pétrolifères. Ce n'est pas ici que les gens vivent sur leurs



0 25 50 75 100 Km.
TCHÉCOSLOVAQUIE
POLOGNE
RUSSIE
HONGRIE
CRISANA
MARAMURES
BUCOVINE
MOLDAVIE
BESSARABIE
TRANSYLVANIE
MONT APUSENI
CARPATHES ORIENTALES
CARPATHES MÉRIDIONALES
BANAT
YOUGOSLAVIE
OLTÉNIE
VALACHIE
DOBROUDJA
DELTA
MER NOIRE
BULGARIE
DANUBE
Tissa (Theiss)
Nistru (Dniester)
Cernăuți
Moldova
Fălticeni
Iași
Prut
Chișinău
Cetatea Albă
Someș
Dej
Cluj
Bistrița
2102 Călimani
Ceahlău 1904
Piatra N.
Bistrița
Bacău
Trotuș
Siret (Sereth)
Bârlad
Mărășești
1888
Crișul repede
Crișul negru
Crișul alb
Bihor 1849
Arad
Mureș
1265 Detunata
Blaj
Târnava Mare
Alba Iulia
Timișoara
Timiș
Sibiu
Olt
2544 Negoiu
Brașov
1777
Galatz
Brăila
Ismail
Ile des Serpents
Tulcea
Sulina
Buzău
Buzău
Retezat
2229
2506
2529
Parâng
Câmpulung
2510
Bucegi
Sinaia
Curtea de Argeș
Prahova
Ploești
Pitești
Târgoviște
Cerna
Orșova
Turnu Severin
Jiu
Dâmbovița
Ialomița
BUCAREST
Argeș
Craiova
Constantza
Silistra
Giurgiu
Balcic
DESSIN DE F. WAHNIG

ALBUM PITTORESQUE

BUCAREST, VILLE GAIE



PRO CAUSA SUA

Cet ouvrage

a été achevé d'imprimer sur les presses

de la

LIBRAIRIE PLON

le 20 novembre 1935.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Albert ACREMANT
Une petite qui voit grand, *pièce*.

Georges BERNANOS
Un Crime, *roman*.

Marc BONHOMMET
J'ai tant d'enfants à marier, *roman*.

Henry BORDEAUX
Les Trois Confesseurs, *nouvelles*.

Jeanne DANEMARIE
La Possédée de Vauverdane, *roman*.

Claire et Line DROZE
*Invités payants, *roman*.

Omer ENGLEBERT
La Sagesse du curé Pecquet.

Claude FAYET
*Rhapsodie hongroise, *roman*.

Irving FINNEMAN
Un jeune homme pur, *roman (Feux croisés.)*

Pierre FRONDAIE
Béatrice devant le désir, *roman*.
Deux fois vingt ans, *roman*.

Sacha GUITRY
Si j'ai bonne mémoire.

Abel HERMANT
Souvenirs de la vie mondaine. *(Choses vues.)*

Fanny HURST
Mirage de la vie, *roman*.

Aldous HUXLEY
Croisière d'hiver. Voyage en Amérique centrale.

S. A. R. l'Infante EULALIE
Mémoires.

Edmond JALOUX
Le Voyageur, *nouvelles*.

Wolfgang LANGHOFF
Les Soldats du Marais.

Bertrand DE LA SALLE
La Pierre philosophale, *roman*.

H. LAUVERNIÈRE
*L'Enfant au téléphone. *roman*.

Léon LEHURAUX
Le Conquérant des oasis : Colonel Théodore Pein.

Emil LUDWIG
Hindenburg ou la Révolution manquée.

LYAUTEY
Le Rôle social de l'officier.

Arturo MARPICATI
Au seuil de l'enfer.

Général MARSENGO
Héros sans gloire.

Michel MISSOFFE
Confession d'un combattant.

Georges OUDARD
Portrait de la Roumanie.

Alia RACHMANOVA
Aube de vie, aube de mort *(Feux croisés)*.

José ROUSSEL-LÉPINE
Monseigneur Marbeau, évêque de Meaux.

Charles SILVESTRE
La Roue tourne, *roman*.

SIMONE
Jours de colère, *roman*.

Boris SOUVARINE
Staline.

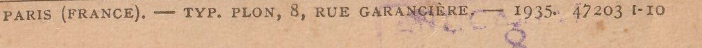
J. et J. THARAUD
Les mille et un jours de l'Islam. Les Cavaliers d'Allah.

Henri TROYAT
Faux jour, *roman*.
(Prix Populiste 1935)

Jean-Louis VAUDOYER
Cartes et estampes.

S. A. R. la Duchesse DE VENDÔME
La Jeunesse de Marie-Amélie, reine des Français.

Lama YONGDEN et ALEXANDRA DAVID-NEEL
Le Lama aux cinq sagesses, *roman tibétain*


PARIS (FRANCE). — TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1935. 47203 I-10